

100^F

Mensuel N° 2 - FÉVRIER 1954

SUPER **POLICIER** **MAGAZINE**



**LA MORT EST
SUR LA ROUTE**
par DEAN OWEN

LEVEZ LA MAIN DROITE, DITES, JE LE JURE...

LES serments grandiloquents sur la tête des enfants ou sur la tombe des ancêtres, sont quelque peu désuets. On en prononce encore dans la vie sentimentale en faisant rimer amour et toujours ; mais, il est une grande dame qui en exige beaucoup, c'est Thémis. Magistrats, avocats, prêtent serment, les experts, s'ils n'en sont pas dispensés, dans chaque nouvelle affaire, les jurés, comme leur nom l'indique, commencent par là leurs fonctions.

Les témoins qui, pour la première fois, déposent en Cour d'Assise sont souvent surpris par les questions que leur adresse le Président : « *Vous n'êtes ni parent, ni allié de l'accusé, ou de la partie civile, s'il y a lieu ? Vous ne le connaissiez pas avant les faits qui lui sont reprochés ?* » Et surtout : « *Vous n'êtes pas à son service, il n'est pas au vôtre ?* » (ce qui produit toujours un léger effet humoristique). Après quoi, c'est la lecture de la formule rituelle : « *Vous jurez de parler sans haine et sans crainte, de dire toute la vérité, rien que la vérité, dites : je le jure* », en même temps qu'il s'agit de lever la main droite dégantée.

Un scénariste bien connu témoignant dans le procès d'un homme politique avait complété de lui-même, en insistant « *et sans crainte* » après que le Président eut dit le « *sans haine* » (bien souvent démenti par la suite du témoignage). La justice demande du reste, que l'on conserve une certaine crainte de l'autorité, même en témoignant ; aussi cette manifestation eut-elle une allure, légèrement subversive.

La haine et la crainte, font partie des accessoires de la Cour d'Assises. Elles appartiennent au répertoire tragique. En Correctionnelle, où elles ne sont pas toujours absentes, elles ne figurent pas dans la formule et le Président, se borne à dire : « *Jurez de dire toute la vérité, rien que la vérité* ». En matière civile, c'est encore simplifié, et on jure simplement de dire la vérité.

Il arrive que les choses se compliquent, lorsqu'il s'agit de gens, à qui leur religion interdit de jurer, comme les quakers ou les anabaptistes. Pour eux, on se contente d'une promesse.

Il y a aussi les sourds-muets, pour qui la chose peut être parfois difficile, et qui procèdent par gestes, au moyen d'un interprète, ou écrivent : « *Je le jure* », s'ils ne peuvent s'exprimer autrement. Pour les manchots, il n'y a pas de difficulté, car la parole seule, est sacramentelle. Les enfants de moins de quatorze ans, et les condamnés à certaines peines en sont, eux, dispensés.

Ceux à qui leur religion prescrit un mode particulier de serment, comme les musulmans ou les juifs, peuvent parfaitement y recourir, en outre de la formule rituelle.

Sous l'ancien régime, les accusés prêtaient serment, mais n'étaient en rien des témoins. Si l'on remonte jusqu'à l'époque lointaine des Mérovingiens, on voit qu'alors on pouvait se disculper d'une accusation, en jurant simplement qu'on n'était pas coupable. Par la suite, pour donner plus de poids à son serment, le coupable présumé venait avec des co-jureurs dont le nombre était en proportion inverse de la qualité, le serment d'un grand seigneur valant celui de plusieurs personnages de moindre importance.

De nos jours, encore, chacun peut être amené à prêter serment, pour témoigner sur quelque chose qui le concerne personnellement. C'est en matière civile où l'on peut, dans certains cas, déférer le serment à la partie adverse sur le fonds, ce qui entraîne pour elle, soit le gain de l'affaire si elle le prête, soit sa condamnation si elle le refuse, ou encore pour compléter et déterminer la valeur d'un objet.

C'est assez consolant de penser qu'à notre époque, on peut encore s'en remettre simplement à la conscience de l'adversaire. Celui-ci, du reste, peut vous renvoyer la balle, et vous référer le serment. Mais la partie s'arrête là, et ne peut continuer à l'infini. Ce serait, sans cela, un véritable ping-pong judiciaire.

Le résultat est inattaquable, et s'il a été obtenu au moyen d'un serment reconnu faux par la suite, son auteur peut être condamné pour parjure. Mais le jugement garde sa valeur.

Quand il s'agit d'autrui, le serment n'est pas seulement une cérémonie rituelle. Tout ce qui est dit sous serment peut exposer aux peines prévues pour le faux témoignage qui entraînent, lorsqu'il a été fait pendant des débats criminels, au moins la réclusion si le témoignage est pour l'accusé, et jusqu'à la peine de mort, si il est fait contre lui et si il a été condamné à cette peine. En matière correctionnelle de simple police et civile il est également puni. D'une manière générale, les peines sont élevées d'un degré s'il a été fait pour de l'argent, des récompenses ou une promesse. On voit donc que celui qui ne dit pas la vérité après avoir juré, ne s'expose pas seulement à des châtimens célestes, mais aussi à des peines extrêmement terrestres.

Pierre STÉVENIN.

SUPER POLICIER MAGAZINE

VOL. I

N° 2

SOMMAIRE

2 Grandes nouvelles

- LA MORT EST SUR LA ROUTE**..... par Dean Owen 4
Aucun signe ne prévenait Pat que même le meilleur attaché de presse ne peut lancer un spectacle quand la police écrit le scénario.
- UNE ROUSSE INCENDIAIRE**..... par Stewart Sterling 30
Doranne était une fille de feu, toujours prête à allumer de nouveaux hommes, en laissant ses anciens amants se consumer derrière elle...

3 Nouvelles courtes

- MORTE, LA POUPÉE !**..... par Charles Beckman Jr. 21
Claude avait toujours rêvé d'une belle fille, mais même en cauchemar, il n'avait jamais imaginé quel genre d'amis elle pouvait avoir !
- UNE BLONDE A LA ROBE VERTE**..... par John P. Foran 47
Après le meurtre, on m'envoya Kathy pour que j'en meure. Ni elle, ni moi ne comptons que j'en mourrais volontiers... d'amour pour elle.
- LE REVOLVER A CROSSE DE NACRE**..... par Dane Gregory 59
Sa jolie patronne ne se doutait pas que la vieille veste de Bill, le cueilleur de pommes, cachait un pistolet, et son sourire, une terrible envie de tuer.

1 Super Science-Fiction

- DANS UN MILLIARD D'ANNÉES**..... par Raymond Z. Gallun 68
Ils s'éveillèrent enfin, trois humains d'un passé embrumé, sur une terre qui n'avait nul besoin d'eux, sauf s'ils pouvaient déchirer le linceul de l'humanité.

3 Articles

- LES GRANDS CRIMES D'AUTREFOIS**..... par Louis Saurel 43
La "Machine Infernale".
- L'ALIBI DU MORT**..... par Emmanuel Car 55
L'affaire Bruysses reprise à zéro.
- 24 HEURES DE LA VIE D'UN COMMISSARIAT DE POLICE**
par Claude Ferny 17

6 Chroniques

- LEVEZ LA MAIN DROITE, DITES, JE LE JURE** par Pierre Stevenin 2
- LE STRIP TEASE DE THÉMIS**..... par Minos 28
- 4 PAS DANS L'ENQUÊTE**..... 54
- LES ROMANS DE POLICE ET D'ACTION**..... 58
- LES FILMS DE POLICE ET D'ACTION**..... 66
- LES LECTEURS ONT LA PAROLE**..... 82

JANVIER-FÉVRIER
1954

Publié mensuellement par les Éditions André JAEGER, 19, rue d'Hauteville, Paris (10^e). TAITbout 85-31, par arrangement avec Popular Publications Inc. de New York. Tous droits réservés pour tous pays.

Directeur de publication : R. MÉNAGER, Rédacteur en chef : G. H. CALLET.

Abonnements : France : un an 1.800 frs ; 6 mois 550 frs. Étranger : un an 1.600 frs ; 6 mois 900 frs. C. C. P. Paris 9566-44

Le numéro : 100 frs — N.M.P.P. — Imp. Les P.-F. de L. DANEL, LOOS (Nord).



**LA MORT
EST SUR
LA ROUTE**

par
DEAN OWEN

— Ne bougez pas, dit-il. Je
vais lâcher le frein et vous
envoyer en bas de la falaise..

Il aurait fallu décerner un Oscar au type qui avait descendu Carter LeBlanc, la plus belle crapule d'Hollywood. Mais le meurtrier ne voulait pas de récompense — surtout pas le rôle de vedette dans la chambre à gaz — et il cherchait à relancer sa production avec quelques jolis cadavres.



PAT se trouvait à 8 kilomètres de Palm Springs. Le désert s'étendait sous la pleine lune comme un plateau d'argent. Il haïssait ce désert qui lui rappelait trop de souvenirs. Mais une proposition de travail l'obligeait à passer par là. Et le travail

est le travail ! Dans cinq minutes, il verrait les lumières du village, juste au moment où il prendrait le dernier virage de la double autoroute.

Non. En y réfléchissant, il pensa qu'il y aurait peu de lumières car il était plus de minuit et la

chaleur de cette fin d'été n'était tempérée que par une faible brise.

Le rappel de ses souvenirs était plus vivace que d'habitude, cette nuit. Pat Riordan ressentait un bienfaisant soulagement dans l'air pur et silencieux du désert. Quel contraste avec le bruit et l'agitation d'Hollywood ! Il conduisait lentement sa vieille décapotable et, se servant de son projecteur rouillé, en braquait le faisceau sur les falaises à pic qui s'élevaient près de la route. Et il s'amusa à en suivre les pâles rayons à travers les arbres.

Avant que le téléphérique de Palm Springs fût construit, ils avaient toujours eu l'intention, Myra et lui, de faire l'ascension dans la neige du mont San Jancinto. Mais ils n'en avaient jamais eu l'occasion. Cependant, ce téléphérique faisait partie des souvenirs de Pat.

Il espérait que Myra avait fermé sa grande propriété sur la route Dolorès pour la saison car, maintenant, il ne désirait plus la revoir, ni à Palm Springs ni ailleurs.

Tout à coup, du coin de l'œil, il aperçut une ombre qui courait dans le sable, sur le bord de la route. Il la suivit de son projecteur. C'était une jeune fille qui portait une robe verte. Elle regarda vers lui, protégeant ses yeux du faisceau lumineux. Elle était grande, et avait de longues jambes. Ses cheveux, d'un roux doré, retombaient en désordre sur son visage empreint de terreur. Elle courait parallèlement à la route. Non loin, à une vingtaine de mètres, une voiture italienne de grand sport et de couleur blanche était enfoncée dans le sable.

Pat arrêta sa décapotable et cria :

— Hé ! Je ne vous veux pas de mal... Avez-vous eu un accident ?

C'était une question idiote. Il s'agissait évidemment d'un accident. Tout le côté gauche de la carrosserie était froissé comme s'il s'était frotté à un bulldozer.

Pat éteignit son phare à main et, sortant de voiture, déploya ses longues jambes. Il s'approcha de la voiture italienne et l'examina tandis que la jeune fille s'avançait lentement essayant de remettre ses cheveux en ordre.

Il y avait encore de la peur sur son joli visage. Les phares de la décapotable étaient braqués sur la voiture accidentée. La jeune fille fit courir un doigt fuselé sur les initiales M.D. gravées en lettres d'or sur la poignée de la portière et dit :

— Cette voiture appartient à Myra Denton, la fameuse star, vous la connaissez, je pense...

Pat hocha la tête doucement.

— Oui, Je la connais.

— Je suis sa secrétaire. Elle eut un faible sourire et se présenta. Elle s'appelait Joyce Kendall.

A Hollywood on a l'habitude de voir de jolis visages mais on peut les classer selon des types déterminés. Et les catégories sont peu nombreuses. Ce visage-là était remarquable parce qu'il était naturel, frais et vivant.

Ses yeux verts le regardaient calmement quoique toujours un peu effrayés.

— J'allais à Palm Springs lorsqu'une voiture qui me doublait m'accrocha.

— Quelque ivrogne, probablement, dit Pat en se penchant pour examiner les pneus profondément enfoncés dans le sable fin. Elle le regardait, la bouche légèrement entr'ouverte. Il était grand, dégingandé dans son complet de tweed qui avait perdu son pli depuis longtemps. Il approchait de la trentaine. Ses cheveux étaient bruns et commençaient à se dégarnir sur les tempes.

Un liquide coulait goutte à goutte à l'arrière de la voiture accidentée, creusant un trou dans le sable. Pat s'accroupit et se rendit compte que cela provenait de la malle. Il se redressa, secouant le sable de son pantalon. Derrière lui, les montagnes s'élevaient, sombres et menaçantes. Un camion Diesel arrivait, se dirigeant vers Palm Springs. Considérant pensivement le beau visage de Joyce, il demanda :

— Préférez-vous demander à ce camion de vous remorquer ou bien voulez-vous que je vous emmène en ville ?

Elle répondit sans hésiter.

— Il faut que je rejoigne miss Denton le plus rapidement possible. Elle fera dépanner sa voiture. Si vous voulez bien...

Il dit très lentement.

— Vous voulez prendre quelque chose dans la malle ?

A ce moment-là, Pat était sur ses gardes. Ce liquide qui coulait de la malle l'intriguait. Autour d'eux ce n'était que le désert, l'obscurité et le silence. Au loin, les phares du camion perçaient la nuit de leurs longs doigts jaunes.

Joyce s'écria :

— Oh ! J'allais oublier... la statue !

Elle alla ouvrir la malle et en sortit avec peine un objet lourd et volumineux, enveloppé dans une toile humide. Pat s'avança pour l'aider. Lorsqu'il toucha ce paquet, il le trouva aussi froid que de la glace. Il le transporta dans sa voiture et le déposa sur le siège arrière. La toile glissa et, à la lueur du tableau de bord, Pat découvrit une statue de glace de un mètre de haut représentant un homme qui portait un béret. Ou bien alors le sommet de sa tête était plat parce que la glace avait fondu.

Joyce vit les dégâts et gémit :

— Miss Denton va être furieuse !

Ils s'installèrent dans la vieille décapotable qui commença à prendre de la vitesse sur la route noire. La jeune fille murmura :

— Il y a peu de temps que je travaille chez miss Denton. La statue est pour la fête d'anniversaire de M. Le Blanc, le producteur. Miss Denton pensait que je pourrais venir d'Hollywood avant qu'elle fût endommagée. J'aurais pu le faire mais j'ai eu des ennuis de moteur à Pomona et ensuite... l'accident... Je vais être grondée...

— Je crois que vous vous en êtes bien tirée, dit Pat.

Elle tressaillit.

— Que voulez-vous dire ?

Il ne répondit pas, le regard perdu sur les lumières de Palm Springs qui venaient d'apparaître. De nouveau, sa mémoire travaillait. Il se souvenait du temps où, tout jeune et ardent, il était l'agent de publicité de Myra Denton... et autre chose aussi. Il dit enfin :

— Je veux dire que vous êtes un as du volant. C'est un miracle que vous n'ayez pas capoté quand cet ivrogne vous a accrochée.

Joyce frissonna.

— C'était miss Denton qui devait conduire sa voiture. Au dernier moment, elle a pris l'avion. Elle ne conduit pas très bien... elle aurait probablement fermé les yeux et lâché le volant. Elle jeta un coup d'œil à Pat : Croyez-vous que quelqu'un ait voulu faire arriver un accident à Myra Denton ?...

Il ne pouvait pas tracasser inutilement cette pauvre gosse, inquiète sur l'avenir de sa place.

— Ne bâtissez pas un roman. Ce n'est pas la première fois qu'un type qui a un verre dans le nez accroche une voiture sur cette route.

— Je ne comprends pas comment cela est arrivé. Cette voiture qui, tout à coup, a surgi de nulle part et a foncé sur moi...

— Quelle sorte d'engin était-ce ? demanda Pat.

Elle haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Il n'avait pas de phares... Elle humecta ses lèvres. Il n'avait qu'un projecteur comme le vôtre. Après l'accident, il s'arrêta et le braqua sur moi pendant une minute. J'ai eu peur...

Pat hocha la tête.

— C'est assez normal, dit-il lentement. La jeune fille poursuivit :

— Ensuite, il éteignit son projecteur et fila. Il ne se servit de ses phares que lorsqu'il se trouva à plus d'un kilomètre. Elle s'agita sur son siège et regarda Pat : Quand vous êtes arrivé, j'ai pensé qu'il revenait... c'est alors que je me mis à courir...

Il pensait à cette superbe voiture italienne abandonnée dans le désert.

— Myra va en faire une maladie, dit-il.

— J'en ai peur. D'autant plus qu'elle était de mauvais poil à mon départ.

— Ah ! dit Pat avec un rictus qui ressemblait de loin à un sourire. Comme d'habitude !

Ils arrivaient sur la route de Palm Canyon, absolument déserte à cette heure-ci. Pat ralentit et jeta un coup d'œil sur le bar de Bert. C'était Bert qui lui avait fait cette proposition de travail mais il ne pourrait pas le voir ce soir puisque le bar était fermé. Bert Bollart avait l'établissement le plus chic de la ville. Tous les gens du cinéma le fréquentaient. Et quand ils avaient trop bu, ils parlaient. Pendant ce temps, Bert ouvrait ses oreilles. Ses tuyaux étaient toujours précieux pour ses amis et Pat était un de ceux-là car il avait connu Bert en d'autres temps... quand il était déçavé et qu'il avait un boulot moins régulier.

Joyce murmura :

— Miss Denton habite sur la route Dolorès. Pat hocha la tête et tourna à droite au carrefour suivant.

— Inutile de m'indiquer le chemin, dit-il amèrement.

Joyce se figea sur son siège.

— Je sais... dit-elle. Vous êtes Pat Riordan.

— Je suppose que Myra vous a parlé de moi... et qu'elle a su faire ma publicité.

— N...on. Elle a votre photographie dans sa chambre.

Il la regarda. A la lueur du tableau de bord, il constata qu'elle était écarlate. Il sourit et dit :

— Voilà enfin une femme qui sait rougir.

Pour couvrir son embarras, Joyce balbutia :

— J'espère que la statue de LeBlanc n'est pas trop abîmée.

Pat haussa les épaules. D'après les journalistes, LeBlanc était le dernier béguin de Myra. Joyce ajouta :

— C'est lui qui a tourné « *Crooked Alley* », vous savez... Il a raté de peu un Oscar, l'année dernière.

Elle lui raconta qu'elle devait son poste à LeBlanc. Il l'avait vue au secrétariat des Studios Mammoth et lui avait proposé de devenir la secrétaire de Myra Denton. Joyce expliqua ensuite que le contrat de Myra était arrivé à expiration avec la Mammoth et avoua que miss Denton ne l'avait pas payée depuis trois semaines.

— C'est cependant un travail intéressant, dit-elle sans trop d'enthousiasme.

— Tu parles !... s'exclama Pat en tournant dans une allée où le gravier crissa sous les pneus.

Derrière une haie de lauriers roses apparaissait la maison de type espagnol. Tout était dans l'obscurité sauf le patio qui était d'ailleurs peu éclairé. C'était assez étonnant malgré l'heure tardive puisqu'il s'agissait de l'anniversaire de LeBlanc et que, même d'ordinaire, Myra gardait un tas de gens très tard à chaque week-end.

Pat craignait que sa vieille décapotable ne soit pas assez décorative. A Hollywood, le succès se mesure au nombre de chevaux et à l'état de la voiture que l'on possède. Il n'avait pas travaillé depuis six mois et avait été forcé de vendre sa voiture neuve. Les agents de publicité, semblait-il, se payaient de moins en moins cher et n'avaient plus la même cote qu'avant.

Cependant, il ne pouvait pas demander à Joyce de porter la statue de glace, même en état de liquéfaction. Il laissa sa voiture derrière les lauriers roses et, suivi de Joyce, transporta la statue le long d'une allée goudronnée, vers le patio éclairé.

Étendue sur un caoutchouc, à côté de la piscine, Myra était vêtue d'un costume de bain noir, d'une seule pièce. Son corps splendide rappela bien des souvenirs à Pat mais ne lui donna pas l'émotion qu'il aurait cru ressentir. Les yeux gris de Myra parurent se vider et son visage, d'une beauté rare, devint pâle.

Pat plaça la statue de glace sur une table où se trouvaient des verres vides. Myra se mit à crier : — Jetez cette damnée statue dans la piscine... et cet individu avec elle.

Son ongle cramoisi désignait Carter LeBlanc, effondré dans une chaise-longue. Il contemplait Joyce, un sourire soulevant sa moustache.

— Petit ange ! murmura-t-il et il tendit une main féminine. Mais Joyce manœuvra d'une façon experte pour mettre sa hanche hors de portée. Myra se redressa sur son caoutchouc, rejetant sa belle chevelure blonde. Elle avait vraiment une tête telle que les voulait Hollywood : magnifique mais sans rien dedans. Ses yeux n'étaient que des taches sombres.

— Comment se fait-il, demanda-t-elle à Joyce, que vous vous trouviez avec ce type-là ?

Carter LeBlanc se leva. Il portait une chemise de sport jaune et des pantalons de golf. Il dit en examinant ses ongles :

— C'est aujourd'hui mon anniversaire. Ce devrait être une fête... mais non. C'est le jour de ma plus grande défaite. Ceci pour vous expliquer l'ambiance.

Et il se tourna vers Myra dont le regard était plus glacé que la statue. Pat se mit à raconter l'accident dont Joyce avait été victime. Lorsqu'il eut fini, Myra éclata :

— J'envoie cette fille faire une simple commission. Non seulement elle arrive quand on n'a

plus besoin d'elle, mais encore elle abîme ma voiture.

LeBlanc s'assit sur sa chaise longue. Il avait manifestement trop bu et essaya en vain de saisir la main de Joyce.

— C'est un miracle qu'elle n'ait pas été tuée, dit Pat, très lentement. La colère de Myra sembla tomber d'un coup. Son visage se détendit : Joyce était désespérée.

— Je paierai les dégâts, murmura-t-elle.

Pat secoua la tête et dit :

— La voiture est forcément couverte par une assurance.

Les yeux de Myra se rétrécirent et son visage se durcit à nouveau. A ce moment, Pat plaignit Joyce. Elle n'aurait jamais dû écouter LeBlanc et aurait dû rester au secrétariat de la Mammoth. Myra se leva d'un bond et d'un revers de main alla renverser la statue sur la table en criant :

— Rien que de regarder ça... Je suis malade!...

Le visage étroit de LeBlanc se figea.

— C'est vous qui avez eu l'idée de cette statue.

— C'était avant que je sache que vous étiez un sale voleur, hurla-t-elle. Puis, mimant les gestes de LeBlanc, Formons une société de production, disiez-vous... je dirigerai et vous serez star... Et je mettrai 20.000 dollars dans l'affaire...

C'était une vieille histoire pour Pat. Une star déclinante, vidée par son studio, essayait de faire une rentrée avec une organisation indépendante.

C'est dans ce milieu que se trouvait Joyce Kendall, pauvre biche craintive... entre une Myra et un aigrefin comme Carter LeBlanc qui avait réussi peu de films mais beaucoup d'escroqueries. Celui-ci se tourna vers Pat.

— Ne croyez-vous pas ?... Elle veut jeter ma statue dans la piscine juste parce que j'ai perdu un peu d'argent.

Myra était hors d'elle.

— Vous n'avez rien perdu. Vous avez volé 20.000 dollars sur les plans de pré-production. Maintenant je n'ai plus assez pour lancer mon film.

Pat toucha le bras de Joyce.

— Je vais vous conduire à un hôtel.

— Avez-vous oublié que mes secrétaires habitent chez moi ? lança Myra avec colère.

Pat lui adressa un sourire fatigué.

— Non, je n'ai pas oublié. Mais cette gosse est ébranlée. Elle voudra peut-être voir un docteur.

— Je... ça ira bien, souffla Joyce. Seulement cela m'a rappelé l'autre accident et... Ses yeux s'agrandirent. Elle mit la main devant la bouche et s'enfuit à l'intérieur de la maison.

Chapitre II

UN TRÈS VIEIL AMOUR ET UN CADAVRE TOUT NEUF

Pat tourna les talons et prit l'allée goudronnée. Myra courut derrière lui. Elle le força à s'arrêter et dit méchamment :

— N'est-ce pas vous l'auteur de cet accident ? N'est-ce pas un stratagème pour revenir vers moi ?

Pat hocha lentement la tête.

— Tout est fini entre vous et moi. Vous le savez bien. Brusquement les yeux de Myra devinrent très doux.

— Parfois je me dis que j'ai fait une erreur il y a sept ans...

— Ne parlons plus de tout cela, voulez-vous ?

Pat fit demi-tour et partit d'un pas décidé. Il regagna sa voiture et allait mettre le contact lorsqu'une immense silhouette émergea des lauriers-roses, tout près de lui.

Riordan reconnut Jack Harlan, un acteur qui n'avait tourné qu'un seul film, un western désastreux et qui, depuis, vivait sur sa réputation.

Harlan mit la tête à la portière, soufflant une haleine imprégnée de whisky dans le visage de Pat.

— Vous êtes le type qui apporte l'argent ? dit-il d'une voix épaisse.

— Retournez dans vos lauriers-roses et faites-y un somme, dit Pat sèchement.

— Vous êtes un rigolo, hein ? Harlan louchait, essayant de reconnaître l'homme qui était derrière le volant. Il était bâti comme les types qu'on représente sur les couvertures des magazines de santé. Pat se doutait de ce qui allait suivre. Aussi quand le poing d'Harlan se détendit, Pat monta la glace tant qu'il put. Cela suffit pour que le poing y arrive dedans. Le sécurit se craquela. Harlan rugit de colère et de douleur. D'un réflexe rapide, passant le bras au-dessus de la glace à demi-descendue, il empoigna Pat par le col de sa chemise, y essayant ses jointures sanglantes.

Riordan n'aurait pas pesé lourd dans la main du colosse si celui-ci n'avait pas été ivre mais en l'occurrence il n'était pas inquiet sur l'issue de la bataille. Il baissa rapidement la glace et lança un direct sur la glotte d'Harlan. Ce fut un coup décisif. L'athlète s'effondra dans les lauriers-roses.

Pat démarra sans perdre de temps, se dirigeant vers Palm Canyon, espérant voir Bert Bollart. Le bar était évidemment toujours fermé et la porte de service aussi. Il revint alors à Palm Springs. Son ami Sam Marcus lui avait donné le passe de son cottage, étant à Hollywood pour affaires.

Pat gara sa voiture et pénétra dans le cottage. Il enleva sa chemise sanglante et froissée et la jeta dans un coin, ensuite il se coucha.

Il fut réveillé par une femme de ménage aux cheveux d'un rouge horrible, à laquelle il fut obligé d'expliquer l'histoire du passe de Sam.

Ensuite il fit sa toilette et laissant ses affaires, il reprit sa voiture et se dirigea de nouveau vers Palm Canyon.

Il y avait un portier devant le bar de Bert. La salle était vide à cette heure matinale. Les odeurs d'œufs frits et de désinfectant se mêlaient.

La tête chauve de Bert Bollart apparut venant de l'arrière-boutique.

Bert portait une chemise de cow-boy et un mouchoir autour du cou fixé par une agrafe d'argent.

— Alors, Pat, dit-il, de retour ?

Riordan s'approcha du comptoir. Bert passa un bras mince au-dessus d'un plateau d'œufs et lui serra la main.

Ses petits yeux sombres paraissaient mélancoliques ce matin. Pat alluma une cigarette et regarda Bert à travers la fumée.

— Quelle est l'usine à films qui a besoin d'un jeune et brillant agent de publicité ? lui demanda-t-il.

Bert humecta ses lèvres.

— Je crois que ce boulot est cuit pour toi avant d'avoir démarré.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— T'as pas écouté la radio ? Bert attrapa le bord du comptoir de ses doigts minces. On a trouvé le cadavre de Carter LeBlanc chez Myra. On l'a trouvé ce matin, le crâne défoncé.

Soudain l'odeur de désinfectant devint insupportable et Pat crut qu'il allait vomir, Bert poursuivait :

— La police pense que c'est Joyce Kendall. Il paraît que Myra l'a chargée tant qu'elle a pu. Pat serra les poings, les flics sont en train de te chercher. Tu devrais y aller. Je suis désolé de t'avoir mis là-dedans.

Bert baissa la voix et reprit :

— Je t'avais fait venir pour Myra. Elle avait besoin d'un agent...

Pat fronça les sourcils.

— Tu sais bien que Myra ne m'aurait pas embauché. Il haussa les épaules, mais tout ceci est terminé. Qu'est-ce que tu sais sur la gosse Kendall ?

— LeBlanc avait annoncé à tout le monde qu'il lui donnait un rôle dans le film... Pauvre Myra, c'est dur pour elle... ce scandale !

Pat pinça les lèvres. Il se souvenait du temps où Bert écrivait des lettres enflammées à Myra Denton. Par jeu, il avait un jour arrangé un rendez-vous entre eux deux, mais Myra s'était

toujours moquée de Bert qui, jamais découragé, conservait encore le culte de la star. Derrière le comptoir, il y avait toujours un énorme portrait de Myra.

Pat sentit une douleur à l'estomac.

— Où est Joyce ?

— Elle a disparu. Les flics croient que vous êtes partis ensemble.

Sans prendre le temps de déjeuner, Pat prit congé de Bert.

Le patio de Myra était plein de journalistes et de policiers quand Pat arriva. Il en connaissait quelques-uns et les salua.

Myra, habillée en noir, était assise dans un fauteuil. Pat qui la connaissait bien savait qu'elle jouait une scène et ce spectacle était fortement apprécié par les flics et les journalistes qui n'avaient d'yeux que pour elle.

C'était l'image de la douleur. Ses beaux yeux gris étaient noyés de larmes. Le chaud soleil faisait briller les diamants de ses boucles d'oreilles.

L'inspecteur Ericson, blond et bâti en armoire à glace était chargé de l'enquête. Il portait un complet gris et un chapeau à larges bords. Il fit un signe à Pat. Ils avaient eu souvent l'occasion de se rencontrer chez Bert.

— Hello ! Riordan ! Il l'appelait par son nom de famille, voulant signifier qu'il était en mission officielle. Il ne lui tendit pas la main non plus. Avez-vous une idée de l'endroit où se cache la petite Kendall ?

Pat secoua la tête.

— Je ne l'ai pas vue depuis la nuit dernière.

Ericson s'avança vers lui, le scrutant de ses yeux bleus.

— Parlez-moi un peu de la nuit dernière.

Pat raconta brièvement comment il avait trouvé la voiture italienne enfoncée dans le sable et narra la suite aussi fidèlement qu'il put. Deux hommes du bureau du coroner assistaient Ericson et observaient Pat.

Ensuite Ericson alla ouvrir la fermeture à glissière d'une sorte de sac en caoutchouc. Pat constata avec dégoût que cela contenait le corps de LeBlanc. C'était saisissant... Le sommet de la tête ressemblait à un melon écrasé... un peu comme la statue de glace...

Le regard de Pat s'égarait près de la piscine où se trouvait une tache sombre.

— Qui l'a tué ? demanda-t-il.

Les pâles sourcils de l'inspecteur se relevèrent.

— Joyce Kendall, dit-il d'un ton indifférent.

Pat regarda Myra qui continuait son numéro et s'adressant encore au policier :

— Cette fille est incapable de tuer qui que ce soit.

Ericson haussa les épaules.

— Elle croyait avoir un rôle dans le film. Quand elle a su que ce film ne serait jamais tourné, elle est devenue folle de rage.

Pat prit une cigarette qu'il essaya d'allumer sans trembler.

— Qui vous a donné cette version, Myra ?

Ericson sourit.

— Désolé, c'est une simple déduction.

Myra mordait sa lèvre inférieure, et le regardait d'une étrange manière. C'était une expression avec laquelle il était familiarisé maintenant, mais qui, il y a sept ans, lui faisait positivement perdre la tête.

Ericson déclara que LeBlanc avait été tué environ à 4 heures. Myra l'avait quitté à 3 heures et était allée se coucher. Pat l'interrompit.

— Seule ? Ou avec l'ivrogne qui se promenait dans les lauriers-roses et qu'on appelle Jack Harlan ?

Ericson eut un petit sourire.

— Ne vous fatiguez pas. Harlan a un alibi.

— Je vois. Il n'y a que Joyce qui n'en a pas, dit tristement Pat.

Ericson haussa les épaules.

Pat regarda autour de lui et demanda :

— Qu'est-il arrivé à la statue ?

L'inspecteur répondit doucement :

— Elle s'est fondue, évidemment. Il se tourna vers Myra et dit : Parlez-moi encore de ces 20.000 dollars, Miss Denton.

— J'avais confiance en LeBlanc. Elle étudiait sa voix. Il m'avait fourni cet argent pour financer mon film et c'est lui qui dirigeait la production. Hier soir, il m'informa qu'il ne pouvait plus disposer de cet argent. Il disait qu'il avait été obligé de le retirer pour le mettre ailleurs.

Pat toucha l'épaule de Ericson.

— Toute la ville est au courant de cela, dit-il avec impatience. Je peux filer ?

— Un instant. Combien pesait la statue ?

— Quinze kilos... peut-être plus.

Le regard de l'inspecteur était songeur.

— Il est impossible de tenir fermement 15 kilos de glace pour donner un coup pareil... c'est vraiment trop glissant.

— Elle était enveloppée dans un morceau de toile.

Ericson le contemplait, sceptique :

— Je ne vois pas du tout une femme frappant un homme avec un poids de 15 kilos.

Il était inutile d'insister. Tout ramenait l'inspecteur à Joyce. Sa façon calme et butée de conduire l'enquête la dirigeait inexorablement sur une pauvre gosse appelée Joyce Kendall. Il dit à Pat qu'il n'avait plus besoin de lui mais il lui suggéra de rester en ville.

Comprenant que tout le monde s'apprêtait à partir, Pat, en sortant, disparut dans les lauriers-roses et s'y cacha jusqu'à ce qu'il assiste au départ du dernier Bédouin de la Caravane.

Ensuite, il s'approcha de la maison et en fit le tour. Il allait mettre la main sur la poignée d'une porte quand elle s'ouvrit et Myra apparut.

Chapitre III

LES EXPLICATIONS

DE JACK HARLAN

Elle le fit entrer dans sa chambre dont les rideaux n'étaient pas encore tirés. Le lit n'était pas fait. Il regarda autour de lui les objets qu'il connaissait si bien et une sorte de nostalgie s'empara de lui.

Trop stupide pour se rendre compte de l'avantage qu'elle prenait à ce moment et poursuivant aveuglément son plan, Myra brisa le charme et dit d'une voix douce :

— Ne te laisse pas berner par une fille dont tu ne sais rien.

Pat reprit brutalement conscience, la chambre lui parut étrangère. C'était un autre Pat Riordan qui y était déjà venu. Malgré la colère qu'il sentait monter en lui, il dit calmement :

— Si je comprends bien, LeBlanc, en tant que producteur, avait la gestion de l'argent qu'il avait versé dans l'affaire. Hier, il vous a informée qu'il avait disposé autrement de cet argent. Vous n'aviez donc plus aucun espoir de tourner ce film et vous saviez que, étant brûlée dans tous les studios, votre carrière était finie. Je comprends que vous ayez tué LeBlanc.

— C'était, en effet, un excellent motif mais ce n'est pas moi qui l'ai tué. C'est Joyce. D'ailleurs, elle est en fuite. Elle s'approcha de lui et lui tourna le dos.

— Ouvrez cette fermeture-éclair.

Machinalement il tira sur la fermeture à glissière de la robe noire qui tomba d'un seul coup aux pieds de Myra.

Elle était à peu près nue. Elle enjamba la robe et se rapprocha encore de lui.

— Pat, dit-elle. Tu sais que nous sommes faits l'un pour l'autre. Aide-moi. Je suis ruinée, c'est exact. Mais tu es un bon agent de publicité. Sors-moi de là.

Il eut un sourire amer.

— Tout cela est fini Myra. Tu es une star finie et je suis un agent de publicité fini. Je ne peux rien pour toi. Réserve tes armes secrètes pour d'autres.

Il fit demi-tour et sortit.

Reprenant sa voiture, il se dirigea encore vers Palm Canyon.

Il croisa en chemin Jack Harlan au volant d'une énorme voiture moderne. Ses cheveux blonds flottaient au vent. Il allait vite et ne parut pas voir Riordan.

Pat allait tourner pour le rattraper quand il comprit qu'il n'y parviendrait pas. La grosse voiture avait disparu à un carrefour. Hésitant, il alluma une cigarette. Soudain, une voix timide souffla tout près de lui :

— M. Riordan !

C'était Joyce, appuyée contre une bicyclette. Elle portait un tricot blanc et des shorts révélaient de jolies jambes bronzées.

Pat réfléchit rapidement. Il ne fallait pas qu'on la voie. Il la fit asseoir à côté de lui et mit le vélo à l'arrière. Sans prononcer un seul mot, il roula jusque chez Bert.

Arrêtant sa vieille voiture devant la porte de service, il fit entrer Joyce dans la petite cuisine de Bert. Puis il alla chercher la bicyclette qu'il appuya contre le mur.

— Je... je vous ai cherché toute la matinée, balbutia Joyce.

Pat lui fit un sourire rassurant et, traversant un bureau, se mêla à la foule qui remplissait le bar. L'assassinat de LeBlanc nourrissait toutes les conversations. Derrière le comptoir, le néon qui encadrait le tableau de Myra était éclairé.

Pat s'approcha de Bert qui discutait dans un groupe. Les dents serrées, il disait :

— Celui qui essaye de mettre ça sur le compte de Myra aura affaire à moi.

Pat lui toucha le coude et lui fit signe de le suivre.

Ils pénétrèrent dans la cuisine et Pat lui présenta Joyce. Elle paraissait effrayée par Bert, mais Riordan lui dit que c'était un ami.

Sur ses instances, elle raconta qu'elle était sortie très tôt le matin pour faire un peu de vélo. Lorsqu'elle était rentrée chez Myra, il y avait un attroupement devant la grille qui était gardée par la police.

Elle avait entendu prononcer son nom et avait eu peur.

Pat prit sa main dans les siennes.

— Je sais que vous ne l'avez pas tué, Joyce, dit-il doucement. La police finira par admettre que cette statue était trop lourde pour une femme.

Bert intervint.

— La police n'est pas sûre que LeBlanc ait été tué avec la statue.

— Avec quoi alors ? demanda Pat.

Bert hocha la tête.

— C'est ce qu'ils sont en train de chercher.

— Occupez-vous d'elle, Bert, recommanda Riordan, il faut que je trouve Harlan.

Et il sortit de son portefeuille un billet de cinq dollars qu'il plaça sur la table. Bert le repoussa avec colère.

— Reprends ton pognon, andouille ! Je peux la garder sans que tu payes la pension. Mais avant de partir, écoute un peu ceci : les flics disent que si c'est la statue de LeBlanc qui a servi à le tuer, elle était, à quatre heures du matin, d'un poids accessible à n'importe quelle femme.

Joyce se laissa choir sur une chaise. Elle était livide.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? gronda Pat, ce n'est pas Joyce qui a tué ce type.

— Ce n'est pas Myra non plus. Bert se tourna vers Joyce. Vous aviez signé quelque chose avec LeBlanc au sujet du rôle qu'il vous donnait ?

Elle paraissait à bout de forces et répondit d'une voix faible.

— Non. Ce n'était qu'une vague promesse, à des conditions que je ne voulais pas accepter.

Pat s'écria :

— Nous perdons notre temps. Je veux savoir ce qu'Harlan vient faire dans cette histoire.

Bert eut un sourire ironique.

— Ne l'abîme pas trop. Il ne faut jamais profiter de sa force.

PAT finit par trouver Harlan au Cactus Club. Il était au comptoir, le regard noyé dans son verre. Il portait un équipement de cow-bot hors de prix et sa main droite était bandée. Avec ses bottes à talons hauts, il mesurait plus de deux mètres.

Pat s'installa sur le tabouret voisin et commanda de la bière.

— Vous avez une bien jolie paire d'épaules, dit-il à voix basse. Harlan lui lança un mauvais regard et grogna :

— Je ne vous demande rien.

— Un poids de quinze kilos est bien peu de chose pour des épaules pareilles, poursuivit Pat sirotant sa bière glacée.

Dans un box, une fille chantait une chanson d'amour rocailleuse mais la salle était vide, excepté la serveuse fort occupée à nettoyer des verres. Harlan dit posément.

— Vous essayez de me flanquer jusqu'au cou dans l'histoire LeBlanc, hein ?

— Pourquoi pas ? En ce moment, ils essayent d'épingler une pauvre môme.

— Et alors vous voulez lui enlever les épingles pour me les mettre, hein ?

Pat contempla son verre.

— Que savez-vous au sujet de la statue de glace ?

Harlan parut hésiter, jeta un coup d'œil sur la serveuse et dit :

— Suivez-moi ! Je vais vous dire ce que je sais.

Il se leva et Pat le suivit le long d'un couloir. Harlan entra aux lavabos et ouvrit les robinets. Il se passa de l'eau sur le visage avec sa main valide.

— Faites-moi passer une serviette, demanda-t-il.

Au moment où Pat tournait la tête, Harlan le saisit de la main gauche par le col, exactement comme la veille et gronda :

— Cette fois, il n'y a pas de porrière entre nous.

Pat étouffait et allait perdre connaissance. L'autre le lâcha brutalement et Riordan glissa à terre au bord de la syncope.

Harlan sortit un 38 de sa poche et jappa :

— Considérez cet entretien comme le dernier entre nous. Que je ne vous retrouve plus sur mon chemin. Je n'ai pas tué Le Blanc.

Et il frappa Riordan avec la crosse de son revolver. Pat ne s'évanouit pas complètement mais perdit tout intérêt à suivre les événements. Quand il se sentit revivre, Harlan avait disparu.

Pat entra dans le bar en chancelant. Sa tête était arrachée de son cou et une migraine géante martelait ses tempes. Il commanda un whisky, le but d'un trait et sans s'occuper des yeux affolés de la serveuse, il régla les consommations et pénétra dans la cabine téléphonique. Quand il eut Ericson au bout du fil, il dit :

— Ici, Riordan. Si ce n'est pas avec la statue qu'on a frappé LeBlanc, c'est avec une crosse de revolver.

La voix aimable d'Ericson nasilla :

— Vous connaissez quelqu'un qui a une crosse de revolver sur lui ?

— Jack Harlan. Si vous ne pouvez pas l'arrêter encore pour meurtre, peut-être pouvez-vous le faire pour port d'arme prohibée.

— Désolé. Harlan a un permis pour son 38. Ne vous fatiguez plus, Riordan. Nous venons de ramasser la petite Kendall chez Bert. Elle est sur le point d'avouer.

— Écoutez Ericson, Pat hurlait dans l'appareil. Ne cuisinez pas cette fille. Si vous lui faites avouer quelque chose qu'elle n'a pas fait, vous aurez affaire à moi :

Ericson répondit calmement :

— Je n'aime pas les menaces, Riordan. Sachez qu'elle avouera sans que personne ne la touche.

Pat raccrocha et appela son ancien vieux patron Pete Fallon, à Riverside Blade. Il eut la chance de le trouver. La voix nasale de Pete aboya :

— Ici Fallon !

Il semblait à Riordan qu'il voyait le vieux bonhomme entouré de ses rédacteurs, au moment du bouclage de l'édition, gesticulant, son éternelle

visière sur le front, ses cheveux et ses doigts tachés d'encre.

— Pat Riordan ! écoutez, patron, j'ai besoin d'un service. Doug Halburt est votre ami. C'est le meilleur avocat que je connaisse. Il me le faut pour une amie, Joyce Kendall, inculpée de meurtre à Palm Springs.

— O.K. petit. Je vais voir ce que je peux faire pour toi. Dis-donc, je pense souvent à toi ces temps-ci. Je deviens trop vieux pour ce travail. Si tu oubliais les histoires d'Hollywood avant d'attraper un ulcère à l'estomac et si tu venais me donner un coup de main ?

Pat eut un faible sourire.

— Comptez sur moi, patron, mais donnez-moi quelques jours, j'ai actuellement un gros ulcère dont il faut que je me débarrasse. Je suis sur l'assassinat de LeBlanc. Joyce Kendall a été arrêtée. Ce n'est pas elle qui l'a tué.

Pete Fallon aboya :

— Passe-moi tous les tuyaux !

Pat raconta ce qu'il savait.

Lorsqu'il quitta la cabine sa tête était encore plus douloureuse mais il se sentait moralement soulagé.

Chapitre IV

LA MORT EST ENCORE SUR LA ROUTE

DEHORS, tout était normal. Les filles en short ou en maillot et les beaux gosses habillés excentriquement, coudoyaient les touristes, caméra en bandoulière et manipulant des cartes postales. Mais au bout de l'avenue, Joyce était dans une cellule.

De nouveau, Pat dirigea sa décapotable vers l'établissement de Bert.

Celui-ci paraissait désespéré.

— Je suis désolé, Pat. Ils ont fait irruption ici et l'ont emmenée avant que j'ai eu le temps de dire quoi que ce soit.

Pat eut un geste de lassitude.

— Cela n'y fait rien, Bert. Donne-moi un whisky.

Il jeta une pièce sur le comptoir. Bert le regarda avec un air de reproche.

— C'est moi qui t'ai mis dans ce pétrin. Je crois que je peux t'offrir à boire.

Pat se mit à jouer avec sa pièce.

— Je ne comprends pas pourquoi tu m'as fait venir ici. Tu savais que Myra me haïssait. Comment as-tu pu te figurer qu'elle me prendrait comme agent de presse ?

— Il aurait bien fallu qu'elle se fasse à cette idée, grommela-t-il en servant le whisky. Tu es

le seul en ce moment à pouvoir accepter une place pareille.

Pat l'observait attentivement.

— Qui es-tu, toi, pour lui fournir son personnel et l'obliger à l'accepter ?

Bert baissa les yeux.

— J'ai placé de l'argent dans le film.

— Alors toi aussi tu avais un motif sérieux pour le tuer.

— Non. Je ne l'ai pas tué. Lorsque j'ai appris qu'il avait enlevé les 20.000 dollars qu'il mettait dans l'affaire j'ai eu envie de le liquider. Mais j'ai pensé qu'un meurtre serait la ruine de Myra. Tu as trouvé Harlan, n'est-ce pas... ça se voit... et alors qu'est-ce qu'il t'a dit ? Il t'a un peu bousculé mais il a certainement oublié de te dire qu'il avait obtenu de LeBlanc le rôle principal masculin dans le film ?

Pat sursauta.

— Quoi ? Lui ? Mais il est lessivé !

Les yeux de Bert brillaient de colère.

— C'est ce que j'ai dit à Myra, mais tu la connais... Harlan est ton homme. Quand il a appris que LeBlanc avait mangé la grenouille, il l'a buté.

Quand Pat sortit, l'air était devenu irrespirable. Il était plus de midi et la chaleur devenait torride. Pat qui n'avait rien dans l'estomac depuis la veille ne sentait pas la nécessité de manger.

Il tressaillait quand il vit la voiture italienne de Myra apparaître au virage. Elle l'aperçut et vint s'arrêter près de lui. Elle portait des lunettes de soleil et un costume de plage.

— J'ai appelé tous les hôtels de la ville pour essayer de vous trouver, dit-elle. Ses lèvres étaient décolorées et ses yeux égarés. J'ai besoin de vous Pat. Ne me quittez pas !

Pat souriait. Il se trouvait du côté endommagé et s'amusa à gratter la peinture de la portière avec son ongle.

— La presse est déchainée contre moi. Il faut que vous me sortiez de là.

— Pour quelle raison, dit lentement Riordan, avez-vous laissé Bert mettre de l'argent dans votre film ?

Myra ôta ses lunettes. Elle était furieuse.

— Il m'avait promis de ne rien dire à personne. Pat fit une moue.

— Ericson n'est pas muet. Il sait poser des questions.

Elle s'effondra. Sa main humide et tremblante saisit le poignet de Riordan.

— Nous avions formé une société, LeBlanc Bert, Jack Harlan et moi, souffla-t-elle, et nous avions pris pour moi une assurance sur la vie de 100.000 dollars. Vous avez compris, Pat ?

— Rien de mal à ça.

Elle secoua sa tête blonde.

— Hier je devais conduire cette voiture. J'ai pris l'avion à la dernière minute. Vous savez comment je conduis, le pied au plancher et une prière à la bouche. Si cet accident m'était arrivé, j'y serais certainement restée.

Brusquement ses yeux se révoltèrent. La grande silhouette d'Ericson venait d'apparaître au bout de la rue.

— Mon Dieu ! Je ne veux pas le voir, dit-elle, pas maintenant. Téléphonez-moi, Pat ou venez chez moi.

Elle remit ses lunettes et démarra fébrilement. Ericson la suivit du regard et s'avança placidement vers Pat. Celui-ci l'interpella :

— Avez-vous trouvé la voiture qui a heurté celle de Myra la nuit dernière ?

Ericson hocha la tête en souriant.

— Pas encore. La police travaille lentement mais découvre toujours la vérité. Doug Halburt vient de me téléphoner. Vous êtes gentil de vous occuper de Joyce, elle en a besoin.

Pat se mit à haïr violemment le policier qui, nonchalamment se massait la mâchoire. Ericson reprit :

— Je suis navré d'avoir à vous dire, Pat, que je viens de recevoir des renseignements concernant Joyce Kendall. Elle a déjà eu de graves ennuis. Homicide... On doit me donner des détails dans le courant de l'après-midi.

Pat frémit et soudain sentit qu'il allait s'évanouir. Il eut juste le temps de se glisser dans sa voiture.

Il vit sans les entendre s'agiter Ericson et Bert autour de lui. Bert lui fit boire quelque chose. Quand il reprit son contrôle, Bert lui dit :

— Tu as une tête comme une guitare, tu devrais aller te coucher.

Sans répondre, il démarra. Bert avait raison. Il ne pouvait pas tenir longtemps le coup sans manger ni dormir après le traitement que lui avait infligé Harlan. Il se dirigea vers le cottage de Sam.

Lorsqu'il fut en vue, Pat aperçut devant la porte deux flics en uniforme discutant avec la femme de ménage aux cheveux rouges.

L'un d'entre eux tenait en main la chemise maculée de sang.

Pat tourna brutalement et reprit la route de Palm Canyon, espérant que sa manœuvre passerait inaperçue.

Il dépassa le bar de Bert.

A un kilomètre de là, arrêtée au bord de la route, se trouvait la grosse voiture jaune d'Harlan.

Quand il l'avait croisée pour la première fois, il avait vu le côté gauche. Cette fois-ci il en voyait le côté droit... aussi endommagé que la portière de Myra.

Quelque chose claqua dans son cerveau. Il regarda la main avec laquelle il avait gratté la peinture de la voiture italienne. Des écailles jaunes étaient restées sous son ongle.

Pat stoppa derrière la conduite intérieure au moment où Harlan apparaissait, sortant d'un bar.

Il était saoul à mort. Quand il vit Pat, il hurla :

— Je ne peux plus circuler dans cette damnée ville sans voir ce type-là dans les pattes.

Sans réfléchir, Pat sauta de voiture et se rua sur lui. Autant ébranler un rouleau-compresseur. Le colosse, d'un crochet, expédia Pat dans la devanture du bar et se mettant au volant, fila vers Palm Canyon.

Péniblement, Pat se remit sur pieds. Une Cadillac noire s'arrêta derrière la décapotable. Bert était au volant. A côté de lui se trouvait Joyce. Pat ouvrit la portière et dit en haletant :

— Suis-le... c'est Harlan... le meurtrier...

Sans perdre de temps, Bert obtempéra pendant que Joyce expliquait à Riordan que Doug Halburt avait réussi à la faire relâcher et que, avec l'aide de Bert, elle s'était mise à sa recherche.

Elle était toujours en short et sa cuisse chaude s'appuyait contre celle de Pat. Elle lui prit la main et la garda dans les siennes. Harlan avait plus d'un kilomètre d'avance et cette distance, malgré les efforts de Bert, ne diminuait pas.

— Il faut que vous sachiez, Pat. C'était la première fois qu'elle l'appelait Pat, l'année dernière j'ai été mêlée à un accident d'automobiles. Ce fut terrible... On crut que c'était moi qui conduisais et mon nom fut enregistré. On m'accusa d'homicide. Il fut prouvé par la suite que je n'étais pas au volant. Ericson vient d'en avoir la preuve.

Bert poussa un hurlement.

— Il prend la route de la montagne. Il est fou ! Il va se casser la gueule... On doit le rattraper là-dedans, son autobus a un mauvais braquage et monte mal.

Maintenant, il n'était plus question de parler. Les virages les jetaient les uns sur les autres et chacun se cramponnait tant bien que mal. Après quelques virages pris de cette façon, la Cadillac ralentit et s'arrêta au bord du précipice. Bert s'écria :

— Moi, je n'ai pas envie de me casser la gueule.

Soudain, il sortit un revolver de sa poche et l'enfonça dans les côtes de Joyce. Il sourit et dit doucement :

— Ne joue pas les héros, Pat... Tu sais, je n'aime pas ça, nous avons toujours été bons amis... mais je suis forcé de penser à moi.

Pat humecta ses lèvres sèches et regarda Joyce qui paraissait à deux doigts d'une crise de nerfs.

— Je n'aime pas tirer sur une femme, poursuivait Bert d'une voix monocorde. Je ne le ferai que si tu fais l'imbécile. Ce sont les circonstances qui nous ont amenés là. Je regrette d'avoir à faire ce boulot, mais il n'y a pas d'autre solution.

Le cœur de Pat bondissait dans sa poitrine. Il essaya d'affermir sa voix.

— Je suppose que ce ne sera pas la première fois. Après tout, tu sors de Chicago, hein ? J'aurais dû penser que c'était toi.

Bert hochait la tête.

— Je savais que tu finirais par y arriver.

Pat cherchait à gagner du temps.

— La nuit dernière, tu croyais que c'était Myra qui conduisait sa voiture. Tu as pris celle de Harlan qui devait être saoul comme d'habitude et tu as essayé d'envoyer Myra dans le décor ? Tu pensais mettre l'accident sur le compte de Harlan ?

Joyce se tenait immobile, les yeux grands ouverts, le souffle court et fixait un point à l'horizon. Le canon du revolver lui pénétrait dans les côtes. Bert dit de sa voix monotone.

— J'ai toujours aimé Myra, même quand elle était avec toi... et je te haïssais. Mais elle n'a jamais voulu de moi après ton départ. Je lui ai donné tout l'argent qu'elle a voulu, tout ce que j'ai pu. Quand LeBlanc a claqué la galette qu'il avait placée dans l'affaire, j'ai dit à Myra que cela n'avait pas d'importance et je lui ai offert de partir avec moi... Elle m'a ri au nez. Elle m'a dit que je n'étais pour elle qu'un type qui avait fourni de l'argent pour son film. Alors, j'ai voulu la tuer.

Pat pouvait presque sentir le cœur de Joyce battre follement. Elle était rigide et son visage était d'une pâleur cadavérique. Il murmura :

— Mais pourquoi tuer LeBlanc ?

— Quand je me suis rendu compte que ce n'était pas elle qui était dans la voiture, je suis rentré chez moi et j'ai bu. Et puis je me suis dit que si je vendais le bar j'en tirerais 20.000 dollars. Peut-être alors voudrait-elle de moi ? J'allais chez Myra pour le lui dire.

Les doigts trempés de Pat saisirent la poignée de la portière et pesèrent. Il ne savait pas exactement ce qu'il allait faire. Son cerveau tournait à toute vitesse.

— Tu es une noix, Bert, dit-il. Si tu m'avais demandé conseil je t'aurais averti qu'on ne peut pas se faire aimer de Myra. On lui sert, c'est tout.

Bert ne parut pas entendre. Il continua :

— LeBlanc était assis près de la piscine, complètement ivre. Nous eûmes une discussion. Il me dit que j'étais un cavé et que lui était un malin parce qu'il avait toujours le pognon et qu'il avait eu Myra.

Là-dessus, il me tourna le dos et voulut entrer dans la maison. J'attrapais la statue de glace qui

était renversée sur la table et la lui balançait sur le crâne. La statue l'envoya en enfer.

Maintenant la portière était entr'ouverte. Il ne s'agirait plus que de donner un coup d'épaule. Pat ne voulait pas rompre le charme. Il fallait qu'il parle :

— Tu sais... avec Myra. C'était moi, puis LeBlanc, puis X, Y ou Z. Il ne fallait pas le prendre comme ça.

Bert avait un cercle livide autour de la bouche. — J'ai fait mon plan, reprit-il, je ne veux pas te tuer... ni la petite... si je peux l'éviter. Il y a une autre manière.

— Quelle manière ?

— Ne bougez pas, je vais lâcher le frein et vous envoyer en bas. Il braqua le volant pour que la voiture revienne au précipice en marche arrière. Il ne lâchait pas Riordan du regard.

Joyce se raidit davantage.

Bert descendit lentement de voiture et laissa la portière ouverte. Le moteur tournait toujours.

— Comment expliqueras-tu cela ? dit encore Pat qui se sentait sur le point de défaillir.

— Je dirai que vous m'avez laissé là et que vous avez essayé de fuir. Je dirai que j'ai assisté de loin à l'accident.

Désespérément, Pat voulait continuer à parler.

— Ericson s'étonnera qu'il n'y ait aucune marque de dérapage.

— Tant pis. Je tente cette chance.

Appuyant de nouveau son revolver contre les côtes de Joyce, Bert se baissa et lâcha le frein à main. La grosse voiture commença à glisser vers l'abîme. Bert essaya de reculer pour que la portière ne le heurte pas. Alors, bousculant Joyce, Pat se jeta sur le bras qui tenait l'arme et l'attira à lui.

Une balle partit perforant le caoutchouc du plancher. Pat hurla à Joyce :

— Sautez !

Elle bondit hors de son siège et sauta sur la route. Le corps de Bert était à demi dans la voiture lorsque les roues arrière disparurent dans le précipice. Pat lâcha le poignet auquel il se cramponnait et se rua à son tour par la portière qu'il avait ouverte. Il s'attendait à ce que Bert lui tire encore dessus. Mais à cet instant la voiture glissait lentement sur l'arête. Bert avait lâché son revolver, et les yeux révulsés essayait d'enjamber les sièges pour sauter de l'autre côté.

C'était trop tard. La lourde Cadillac avait quitté la route.

Horridés, Joyce et Pat suivirent du regard le corps de Bert qui suivait la masse de la voiture. Ils s'écrasèrent à une vingtaine de mètres en contrebas.

Pat se mit en devoir de descendre. Lorsqu'il arriva en bas, il trouva Bert inconscient mais encore vivant

Joyce avait arrêté une voiture et finalement Ericson arriva avec une ambulance. Pendant son transport, Bert reprit conscience et fit des aveux aux policiers.

Ensuite, il mourut.

— C'est aussi bien pour lui, dit gravement Ericson. Il était bon pour la chambre à gaz. Je suppose que Myra Denton aura quelques mauvais rêves, mais je pense qu'elle s'en remettra vite.

Pat et Joyce revinrent à Palm Springs dans la voiture d'Ericson. Ils étaient assis à côté l'un de l'autre mais étaient étrangement silencieux.

Ericson murmura :

— Je suis désolé d'avoir fait passer une bien mauvaise matinée à Miss Kendall.

Lorsqu'ils passèrent sur la route de Palm Canyon, Pat dit lentement :

— Cela fait un drôle d'effet d'aller à Palm Springs et de ne pas aller boire un verre au bar de Bert.

Ericson hochait la tête :

— Il y a des types qui font des bêtises par la faute de l'alcool ou des courses de chevaux. Pour Bert, c'était une femme.

Pat regarda Joyce. Elle s'était blessée au genou en sautant de la voiture. Les infirmiers de l'ambulance lui avaient mis un pansement. A part cela, elle paraissait indemne. Ericson s'arrêta devant le poste de police. Une voiture de police arriva en même temps, amenant un Jack Harlan complètement ivre.

Pat en avait assez de la violence et de ses contacts avec la police. Il prit Joyce par la main et la conduisit devant une cabine téléphonique, d'où il appela Pete Fallon. Il lui dit que, pour la place en question, il était libre maintenant.

Ensuite, se tournant vers Joyce, il lui demanda ce qu'elle pensait de ce travail dans un journal d'une petite ville.

Ses yeux lui dirent que c'était une excellente idée. Et ses lèvres le confirmèrent.

★★★



LA PANTHÈRE PRÉSENTE

quelques-unes des femmes que l'histoire
du monde, dans ses périodes les plus
agitées, a marqué de son signe.

Les femmes nées sous le signe de la PANTHÈRE sont toutes jolies,
souples, astucieuses, câlines, passionnées, cruelles et destinées à
connaître une existence particulièrement dramatique.

Ainsi furent la Scarlett de AUTANT EN EMPORTE LE VENT,
l'Ambre, de Kathleen Windsor, la CAROLINE CHÉRIE, de Cécil
Saint-Laurent, la MARIE DES ILES, de Robert Gaillard.

Ainsi seront toutes les héroïnes des romans publiés dans cette collection.

Vient de paraître :
**MARIA,
LA REINE
DES FLIBUSTIERS**

par
SAINT-VALÉRY

N. M. P. P.

PRIX 225 FR.

VINGT QUATRE HEURES DE LA VIE D'UN COMMISSARIAT DE POLICE

vécues par **CLAUDE FERNY**

L n'y a pas que la police spectaculaire, les déductions géniales, les poursuites ponctuées de coups de mitraillettes, les tragiques arrestations de gangsters célèbres ou les sensationnelles découvertes de criminels insoupçonnables.

Il y a aussi la police de chaque jour : celle dont on parle quelquefois dédaigneusement en trois lignes, à la cinquième page. Celle de votre Commissariat. Elle n'est pas moins digne d'intérêt, pas moins utile cependant à la population avec laquelle elle se trouve en contact permanent.

Cette police méconnue, je veux vous la présenter aujourd'hui.

Je n'ai pas choisi pour cela un quartier fécond en drames, un quartier à population grouillante et misérable comme la Goutte d'Or. Je n'ai pas choisi non plus un quartier riche et paisible comme l'Étoile. J'ai choisi un commissariat moyen, un commissariat-type : celui de Levallois et j'ai demandé à M. le Commissaire ROCHE de bien vouloir m'autoriser à y circuler librement pendant 24 heures, de manière à pouvoir vivre une tranche, de sa vie, entre toutes les autres semblables, avec leur pittoresque, leur humanité et leur monotonie.

Il pleut. Une pluie fine, dense, grise, silencieuse, à travers laquelle, le gardien de la paix, figé devant le grand porche qui conduit au poste, apparaît comme une sorte de fantôme de père Noël bleu-marine.

Devant lui s'allonge la « queue ». Infatigable, il répond toutes les minutes environ :

— Les bureaux ouvrent à 9 heures ».

La queue est serrée, composite. Toutes les classes sociales y sont représentées. Il y a de petits vieux tassés sous leurs vastes parapluies pisseux, d'où jaillissent des baleines brisées. Il y a des jeunes gens en knickerbockers et courte pélerine cirée. Il y a des Messieurs graves, porteurs de serviettes bourrées à éclater. Il y a des commères, panier au bras, et il y a des enfants qui se fourrent voluptueusement les doigts dans le nez, car c'est jeudi.

Brusquement, la porte vitrée s'ouvre. C'est la rue. Un enfant glisse et tombe sous un grand car arrêté près du trottoir et d'où émerge une antenne aigüe.

Dans le couloir, à gauche, au-dessus d'une porte, s'étale un grand écriteau : « Bureau des Inspections. Renseignements. Légalisations. Cartes d'identité. Passeports ».

La queue oblique et s'entasse dans une salle d'attente aux murs couverts d'affiches blanches : avis de concours, arrêtés réglementant la circulation, l'ouverture des débits de boisson, la délivrance de pièces officielles.

Une porte s'ouvre dans le fond :

Derrière une barrière de bois, deux hommes sont assis sous le buste de Marianne en plâtre jauni.

— C'est pour un certificat de domicile, dit un petit homme poupin, qui sue à grosses gouttes, comme devant un juge.

— La légalisation n'est plus obligatoire pour les pièces officielles déclare un des hommes assis sous Marianne.



L'inspecteur renseigne, tamponne, signe...



Le Commissaire étudie les affaires en cours.

— Oui, mais ce n'est pas « quelqu'un d'officiel » qui me le réclame ! réplique le petit homme poupin.

L'inspecteur sourit, tamponne et signe.

— Moi, c'est pour un certificat de travail...

L'inspecteur commence à répéter que la légalisation n'est plus obligatoire, puis il hausse les épaules, tamponne et signe.

— Ce serait pour un passeport, susurre une petite voie aigüe.

L'inspecteur toise le demandeur, un garçonnet d'une dizaine d'années, à l'air déluré.

— C'est pour toi ?

— Non, c'est pour p'pa ! Y veut aller en Espagne !

— Il lui faut d'abord une carte d'identité récente.

— Moi, ce serait pour avoir un certificat de propriété. On me réclame ça à l'hôpital, pour obtenir les effets de ma mère qui vient de mourir..

— Adressez-vous à votre mairie, ou au greffe de la Justice de Paix, s'il y a des bijoux et une somme d'argent importante dans les effets.

Un petit vieux barbu et postillonnant n'est pas content. Il explique :

— Il pleut dans ma chambre. Le propriétaire ne veut rien savoir pour réparer le toit. C'est un salaud. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Appelez-le en Justice de Paix. Vous verrez bien. Les frais ne sont pas très élevés et peut-être aurez-vous gain de cause, même en conciliation.

— Moi, c'est pour me plaindre que le chien de ma voisine vienne faire ses besoins devant ma porte tous les jours.

— Même chose. Appelez en Justice de Paix..

— Ma voisine m'empêche de dormir avec sa T.S.F. Je voudrais la faire taire.

— Une ordonnance prévoit que les postes de T.S.F. doivent fonctionner en sourdine de 10 heures du soir à 7 heures du matin. En cas de contravention, appelez un agent, faites constater et vous serez débarrassée de votre gêneuse.

La commère ennemie de la T.S.F. s'en va en balançant son panier plein de feuilles de choux. Elle exulte.

Mais une autre commère entre et la désigne.

— Cette saleté élève des lapins dans sa cuisine et c'est une infection qui m'empoisonne jusque chez moi ! N'y a-t-il pas moyen de la faire expulser ?

— Adressez-vous au Service d'Hygiène de la Mairie.

— J'ai trouvé un porte-monnaie dans la rue...

— Vos nom, prénoms, qualité et domicile... Bien... L'inventaire... Parfait. Gardez-le chez vous. Veuillez signer votre déclaration...

Ainsi sans arrêt, jusqu'à 10 heures du soir, les inspecteurs renseigneront, conseilleront, tamponneront, signeront et feront signer...

CEPENDANT, au premier et au second étage, les services commencent à fonctionner.

Au premier, sont les services de la Police Judiciaire. Au second, ceux de la Police Municipale. A Paris, dans chaque arrondissement, il existe un commissariat chargé de la Police Judiciaire et 3 ou 4 commissariats chargés de la Police Municipale. En banlieue, les deux Polices sont réunies.

Dans son bureau vaste et clair, le commissaire, une pile de dossiers devant lui, étudie les affaires en cours et en discute avec l'officier de police. Tous les deux sont jeunes, souriants et pleins de dynamisme comme tout leur personnel.

Les deux officiers de police suppléants reçoivent les plaintes et instruisent les commissions rogatoires reçues des juges d'instruction.

Un quadragénaire en cote bleue roule sa casquette crasseuse entre ses doigts maculés de cambouis.

— Avez-vous, oui ou non, vu Dupont pénétrer chez Dubois ? Durand l'affirme formellement.

— Je n'ai rien vu du tout, pour la bonne raison que je n'étais pas là. Je ne connais rien à cette histoire et je ne comprends pas du tout pourquoi on me dérange.

— Faites attention... Mesurez l'importance de vos paroles. Êtes-vous sûr, absolument sûr de n'avoir rien vu ?

L'homme hésite, gratte sa chevelure hirsute, soupire et lâche à regret :

— Peut-être bien, tout de même que Dupont a pénétré chez Dubois...

Dans le bureau du second officier de police suppléant se tient un petit employé aux

vêtements luisants, à l'air humble. On devine l'homme habitué aux rebuffades et aux vexations.

— Pourquoi ne payez-vous pas la pension alimentaire que vous devez à votre femme pour les trois enfants que vous lui avez laissés à charge ?

— Je... Non... Oui... C'est que... Voilà... D'abord, je ne peux pas. Et puis, ces enfants ne sont pas à moi. Ma femme me trompait avec mon frère. Alors je suis parti et j'ai laissé à mon frère le soin de les élever.

— Malheureusement, ils portent votre nom et vous n'avez pas fait d'instance en désaveu de paternité. Vous êtes tenu de subvenir à leurs besoins dans la limite du jugement.

— Je sais. J'ai été condamné à verser 6.000 fr. par mois. Mais je suis en chômage...

Dans un bureau voisin, un inspecteur lit et classe en deux piles, des rapports de contravention. Il y a ceux qui « suivront », sans difficulté et ceux qui feront l'objet d'une étude approfondie, pour lesquels une mesure d'indulgence pourra intervenir, sous la forme d'un simple avertissement. C'est ainsi que les défauts d'éclairage de voitures en stationnement dans les rues éclairées ne font plus l'objet de sanctions pécuniaires.

Il y a aussi les contraventions qui ont été dressées à l'encontre de voitures officielles et qui seront traitées d'une façon spéciale.

Un autre inspecteur trie les fiches de toutes les personnes dont le Commissariat s'est occupé à propos d'un délit ou d'une contravention.

Le cabinet du Commissaire, lui, tient un répertoire de toutes les affaires, selon leur nature et en dehors de toute infraction aux lois ou règlements.



Un inspecteur est assis
au standard téléphonique...

A l'étage supérieur, celui de la Police Municipale, des inspecteurs reçoivent toutes les communications de la Préfecture et enregistrent le courrier. C'est le bureau du Secrétariat. À côté, au bureau des Gardiens en Civil sont confiés les débits de boisson, les réunions et les spectacles.

Un monsieur très bien habillé, à l'élégance un peu voyante, les doigts ornés de bagues volumineuses est assis sur une chaise devant une petite table noire. De l'autre côté, le gardien.

— Je viens pour mon autorisation.

— Très bien... Très bien... Malheureusement, vous avez été condamné pour proxénétisme. Vous ne pouvez plus tenir de débit de boisson... Nous avons en mains votre casier judiciaire.

— J'ai été victime d'une erreur. Je suis un homme honorable, influent. Je ferai intervenir...

Le gardien s'impatiente. Il n'aime pas les « faiseurs ».

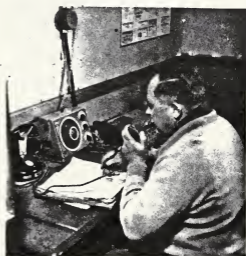
— Vous ferez intervenir le Pape si vous voulez. Moi je vous dis ce que j'ai à vous dire. Changez de métier...

Une grosse dame à tablier bleu et bigoudis se lamente bruyamment :

— Puisque je vous dis, M. le Commissaire, que le type n'était pas saoul quand il est sorti de chez moi. Je ne suis pas cinglée, tout de même. Jamais je n'aurais servi à boire à un poivrot. Mon bistrot est un bistrot convenable. Je ne permets pas qu'on en doute.

— Pas de boniment, hein ? on te connaît. On t'a à l'œil. Si tu continues, tu risques de faire fermer ta boîte. Tu es prévenue !

Un gardien demande à un autre.



Un autre est devant le poste
de radiophonie.



La brigade de service au poste de police.

— Tu connais ça, toi, l'Association pour le Développement de la Culture Internationale ? Il y a une demande de réunion pour Jeudi soir à la salle Raoul ?

MIDI sonne. Au poste, l'une des trois brigades de jour, l'« A » qui était en service depuis 6 h. 15 va se reposer. L'équipe « B » la remplace.

— Allo Colombes ! Allo Colombes ! DMD*... DMD* ! hurle une voix irritée. Je pousse une porte sur laquelle est écrit « Salle Radio ». Allo Colombes, Courbevoie, Levallois, Neuilly... 2 messages pour vous, reprend la voix.

Penché devant l'appareil de phonie, un inspecteur répond :

— Levallois écoute... Levallois écoute...

Dans l'angle opposé de la salle, un autre inspecteur se tient assis face au standard téléphonique.

Grâce à son appareil de phonie, chaque commissariat reste en liaison constante avec la Préfecture et avec ses cars de patrouille.

Dans le poste, un inspecteur principal adjoint, le combiné en main crie :

— En route, en vitesse, les gars ! On signale un type qui flanque ses meubles par la fenêtre et brandit un rasoir à l'adresse des passants, rue Victor-Hugo... Les voisins sont terrorisés... Pas un instant à perdre !

Trente minutes plus tard, pas une de plus, le car rentre et amène au « local de sûreté », c'est-à-dire au « violon » un homme qui n'a pour vêtement qu'un pantalon tirebouchonnant, et qui pousse des hurlements incohérents. Les gardiens ont beaucoup de peine à le pousser sur le bat-flanc propre, luisant, attiédi par le radiateur du chauffage central qui passe sous lui. Je

remarque, dans un coin, les W.C. avec tout à l'égout, d'une netteté impeccable.

A 18 h. 30, la brigade « B » est remplacée par la brigade « A ». La brigade « D », qui comprend 2 sections mobiles part pour Paris, en renfort du service d'ordre d'une manifestation.

Le téléphone du poste résonne encore :

— Une femme va accoucher. On demande l'ambulance !

L'ambulance arrive et repart pour l'hôpital avec la future maman qu'accompagne le futur papa, hébété et larmoyant.

Au bureau de l'officier de police, une femme arrive, affolée :

— J'avais pas vu mon locataire depuis 8 jours. Je trouvais que ça sentait mauvais chez lui. Je me suis décidée à ouvrir la porte avec mon passe. Oh ! c'est affreux ! Je l'ai trouvé étendu sur la descente de lit, en chemise et il y avait de la bave sur sa figure comme s'il était devenu enragé...

Deux inspecteurs s'élancent aussitôt à bicyclette.

A 10 heures, accourt une jeune femme échelée et sanglotante, un bébé dans les bras :

— Mon logeur m'a flanquée à la porte en gardant tous mes bagages, explique-t-elle, parce que je lui dois plusieurs mois de chambre. Je ne sais pas où coucher... Un banc contre un mur lui est attribué avec une couverture. Elle s'y étend, sans lâcher son bébé qui suce son pouce placidement.

A 11 h. 45, la Brigade de nuit relève la Brigade « A ».

LA nuit s'avance... C'est au poste encore qu'un homme tout suffoqué vient s'affaler :

— Y a des copains à moi qui sont en train de s'expliquer à la lame près du pont de Levallois. Venez vite avant qu'il y en ait un sur le carreau.

Et le car de Police Secours démarre en trombe.

A 6 h. 15, la Brigade de nuit est remplacée par la Brigade « A ».

Voici l'aube, puis le jour.

Un car s'ébranle. Je monte dedans. Le commissaire lui-même, avec deux inspecteurs va faire une « descente » dans les hôtels, qu'ils appellent, en terme de métier, un « contrôle matinal »

Des heurts à des portes numérotées :

— Police ! Ouvrez ! Vérifications d'identité... Des formes effarées, à demi-vêtues, tendent aux policiers des cartes, des papiers. Les mains tremblent. Les traits sont bouffis de sommeil. La chambre, exiguë, sent la sueur, le tabac et l'eau de cologne bon marché. Les policiers lisent, posent des questions, rendent les pièces, saluent et s'éloignent.

9 heures sonnent... J'ai vécu 24 heures de la vie d'un commissariat de police.

Par CHARLES BECKMAN Jr.



Deux silhouettes avaient surgi. L'une d'elles assaillit la blonde par derrière...

MORTE, LA POUPÉE!

Pendant des années, Claude avait rêvé de rencontrer une belle fille qui soit aussi grande que lui et qui l'aimerait. Mais même dans ses pires cauchemars, il n'avait jamais imaginé quel genre d'amis, elle pourrait avoir !

QUAND CLAUDE DREEBER rouvrit les yeux, il ne savait pas qu'il se réveillait d'un évanouissement, il crut qu'il avait trop dormi et sa première pensée fut l'arrivée en retard à la banque.

Aussitôt, il s'assit sur son séant avec brusquerie, et ce fut alors qu'une immense nausée l'assaillit, en même temps qu'un marteau pneumatique commença de le marteler à l'intérieur du crâne. Il retomba en arrière, avec un gémissement, les yeux exorbités dans l'obscurité.

La subite pensée qu'on avait dû l'attaquer, dans sa chambre — et surtout qu'on l'avait cambriolé — lui fit oublier la douleur, et il se redressa, de nouveau.

Mais que signifiaient les sanglots sourds d'une femme, quelque part, pas très loin ? Il écoutait, sans comprendre. Peu à peu ses yeux s'habituaient, il y avait un peu de jour qui passait entre les interstices d'une jalousie à lamelles. Alors, il n'était donc pas chez lui ?...

Il savait très bien que sa fenêtre comportait des stores qui... Voyons... Où étaient ses lunettes ? Il allongea le bras vers la table de nuit à gauche... Pas de table de nuit.

Il posa les pieds sur le sol... Un tapis !... Chez lui, c'était du linoléum. Il se leva, avec effort, en se retenant au lit. La nausée menaçait de le reprendre. Il retomba assis, passa la main sur sa tête, sentit quelque chose de visqueux, hein ?... Du Sang !...

Il grelotait, remercia l'obscurité de le laisser encore dans le doute quant à ce qu'il y avait sur ses doigts.

Il atteignit le mur commença de le suivre, cherchant un interrupteur électrique, découvrit, inopinément, une fissure dans le panneau de la porte, se dirigea instinctivement de ce côté.

Les sanglots féminins devenaient plus distincts. Mais !... Quoi ?... N'était-ce pas Miss Hurley qui pleurait ? Pourquoi eût-elle pleuré à cette petite réception qu'elle avait organisée chez elle ? Oui, il commençait à se souvenir.

Une soirée... Chez Miss Hurley, et la jeune sœur Dorothy. Cette dernière avait vraiment trop bu, était devenue trop bruyante... Il y avait encore Mr. Noakes, l'homme à la perruque — et lui-même, Claude Dreeber.

Tout avait si bien commencé, pourquoi avait-il reçu un coup sur la tête, pourquoi Miss Hurley pleurerait-elle dans la pièce voisine ? Peut-être avait-elle du chagrin parce qu'il avait été victime de quelque accident ? Son cœur se mit à battre à cette pensée.

Il ouvrit la porte, il allait la rassurer, il resta planté sur le seuil. Il tenta de comprendre.

Il avait vu, tout d'abord, un homme maigre, filiforme, avec des yeux de myope et quelques cheveux rares qui rendaient le reste du crâne encore plus dénudé. Et Dreeber se demandait si le reste de la scène n'était pas un cauchemar, parce qu'il y avait encore Dorothy Hurley écroulée et Patsy sa sœur, en sanglots, agenouillée tout près.

De l'autre côté, Hubert Noakes, l'homme à la perruque, avec cette cravate rouge peinte à la main, était assis, et il y avait un automatique déposé sur sa cuisse, à portée de main. On eût dit la mise en scène de quelque mélodrame prêt à être tourné par un metteur en scène.

Dreeber tenta de rassembler ses esprits épars et de saisir le sens du cauchemar qu'il vivait tout éveillé.

Il n'y avait pas longtemps qu'il avait fait la connaissance de Patsy Hurley. Tout était normal et banal, à cette époque. L'après-midi s'était déroulé comme d'habitude. Travail à la banque, le même que la veille, que l'avant-veille, que tous les jours ouvrables, depuis une bonne quinzaine d'années.

Mais ce jour-là, pourtant, Dreeber était en proie à une effervescence intérieure et secrète, ce qui ne l'avait pas empêché, tout de même, d'être aussi méticuleux que d'habitude, de ramasser la moindre épingle au sol pour la déposer dans la sébile, et de quitter le bureau après avoir rangé le plus petit bout de papier.

Près de la sortie, Bob Pattey, le jeune et fringant caissier payeur de la succursale « W » lui avait administré une grande claque dans le dos, avec la plaisanterie classique :

— Alors, Claude, c'est aujourd'hui que tu rinces les copains ? Et Claude s'était contenté de hausser les épaules, pendant que tout le monde riait à gorge déployée. On savait que ce n'était pas Dreeber qui éparpillerait son argent en beuveries et autres magnificences du même genre.

Mais Claude était trop intimement content pour répondre avec aigreur, il se contenta de sourire et de descendre la rue en chantonnant pour lui-même.

Un arrêt au coin de Maple street, devant le Royal Théâtre. On y jouait une revue, les affiches représentaient divers artistes, et parmi un alignement d'éblouissantes beautés, il y avait Patsy Hurley.

Une fille superbe, avec un corps de Vénus, des cheveux d'or en cascade, le long des épaules, jusqu'aux reins, des bras sculpturaux élevés en amphore. Elle était belle, elle était grande, mon Dieu, quelle splendeur... Un mètre quatre-vingts !

Claude après une longue admiration, avait repris sa route, en sifflotant. Il s'était arrêté devant une fleuriste pour acheter une douzaine de roses pourpres. Il avait ouvert son porte-monnaie sans le moindre serrement de cœur — lui ! — et compté, un à un, dix beaux dollars, en billets.

Parce que Claude Dreeber était amoureux. Pour la première fois de sa vie.

Amoureux fou, amoureux en extase. Comme un lycéen. Amoureux d'une artiste faisant partie d'une troupe de danseuses, une grande blonde d'un mètre quatre-vingts.

Il atteignit sa maison de la même démarche sautillante. Sa concierge, Mrs. Sabalata le vit passer, elle en resta abasourdie.

— Oh, les belles roses, Mr. Dreeber... Qui vous a donné ça ? Et, qu'est-ce que vous avez ? Vous êtes tout drôle !...

— Je me porte à merveille, Mrs. Sabalata... Quant aux fleurs, je viens de les acheter...

— A...acheter ? — bredouilla-t-elle, et du coup, elle en laissa échapper son balai.

Dreeber monta jusqu'au troisième étage du modeste immeuble, entra chez lui, fut reçu par Lucifer, son chat noir qui sauta à bas d'une chaise pour se frotter à ses jambes, en ronronnant. L'homme se pencha et lui gratta l'oreille :

— Alors, vieux... Ça donne, les souris ?

Lucifer confirma par une recrudescence de ronronnement, que les souris avaient fort bien donné.

Dreeber aimait les chats, ceci d'autant plus que ça ne coûte rien à nourrir. Lucifer sortait tous les matins pour la revue des poubelles et la chasse aux rongeurs.

Claude déposa les fleurs sur la table, enleva son veston gris râpé, le suspendit à un clou, à côté de l'unique costume de rechange, un complet de serge bleue, assez luisant. Il avait acheté ses vêtements, cela faisait trois ans, chez un revendeur d'occasions.

Il s'installa devant un gros livre de comptes, aux coins de pages fatigués, feuilleta et inscrivit des chiffres avec sa netteté coutumière. Excellente écriture commerciale. Ce registre représentait la liste de chaque centime dépensé depuis quinze ans.

Un autre livre contenait le détail de ses revenus. Il en vérifia le total, pour le plaisir des yeux. Ah... Il sourit... Il lut avec orgueil 20.987 dollars 33...

Pas mal pour un homme qui avait commencé comme saute-ruisseau et qui actuellement, ne gagnait pas tellement comme employé de banque. Ce chiffre lui procura une douce chaleur interne, un sentiment de sécurité.

Il rangea les comptes, commença à préparer le dîner. Là-bas, les collègues — du moins ceux qui avaient la mentalité de ce gaspilleur de Pattey — le traitaient de vieil Harpagon. Que n'auraient-ils donné pour posséder une telle somme, bien à l'abri des surprises...

Il expédia un repas très sobre, prit une douche, se rasa soigneusement. Que mettrait-il ?... Le complet bleu, bien sûr. Il lisait moins, le soir. Soigner le linge. Les manchettes étaient un peu effrangées, mais en les retournant, on n'y verrait que du feu.

A dix-neuf heures précises, il prit les roses sous le bras et se mit en route pour le Royal Théâtre. L'émotion l'envahissait, le cœur battait, le creux des mains devenait moite. Il n'avait jamais, demandé de rendez-vous à une femme et il allait pourtant, se poster dans l'allée qui menait à

l'entrée des artistes pour affronter cette fille si belle... Que lui dirait-il ? Qu'oserait-il lui dire ?

Cela faisait sept jours qu'il l'aimait. Il avait assisté, la semaine précédente, à une représentation — tout à fait par hasard, son directeur, Mr. Harrison lui ayant fait cadeau d'un billet qu'il ne pouvait utiliser — et Claude avait vu une revue musicale, la première de son existence. Ravissement, ensorcellement... Ces filles d'une incroyable beauté...

Et là, au bord de la scène, près de la rampe, cette rangée de statues vivantes — toutes de la même taille, un mètre quatre-vingts — avec, au centre, sa Patsy.

Il avait toujours aimé les grandes femmes, probablement parce qu'il dépassait, lui-même, ce mètre quatre-vingts. Le programme, fiévreusement consulté, disait que l'artiste, au centre, s'appelait Patsy Hurley. Il avait été pris, sur-le-champ. Peut-être parce qu'il avait décrété que le clin d'œil adressé à la salle, était pour lui, personnellement.

En tous cas, il l'adorait depuis cet instant, et il était retourné au Royal Théâtre, chaque soir depuis — à ses frais.

A VANT DE S'AVENTURER dans l'impasse pauvrement éclairée, il vérifia son nœud de cravate et son allure générale dans un miroir qui ornait une bascule à peser.

Il vit un personnage dégingandé, avec des bras et des jambes interminables, des mains noueuses énormes. Il n'avait que trente-cinq ans, mais en paraissait davantage à cause d'une calvitie naissante et de lunettes à grosse monture en imitation écaille. Il fut tennaillé par une anxiété brusque.

— Et... et si elle me trouvait vieux ?... Laid ? Elle doit en avoir, des admirateurs !

Ce qui ne l'empêcha pas de rôder autour de la porte de fer. Une petite pluie, sournoise et tenace commença de tomber, il tenta de s'abriter en s'aplatissant contre la muraille. Les artistes commençaient d'arriver, par petits groupes. Rires et bavardages et...

Ah... Il la vit, d'un seul coup.

Elle dépassait ses camarades d'une bonne tête. Il admira la robe rouge, il vit que les cheveux étaient noués en torsade sur la nuque. Elle approchait.

Elle était là... Tout près... A le toucher, presque.

— Mademoiselle... Je... heuh... Permettez que...

Elle passa... Elle était passée... Sans même le voir. Claude, les genoux tremblants, les jambes molles, s'élança avant qu'il fût trop tard.

Un groom jaillit en courant, se jeta dans ses jambes, le culbuta, il battit des bras, perdit ses fleurs, s'étala dans une flaque d'eau. Un taxi arrivait, Claude vit les belles rosées disparaître sous les roues.

Il se releva, s'en fut lentement comme une araignée qui a perdu quelques pattes, et traîna, par les rues, sous la pluie, les mains profondément enfoncées dans les poches, tête basse.

— Elle ne m'a même pas regardé — se répétait-il, en détresse.

Mais il était persévérant. Il brûlait plus que jamais pour elle. Il voulait... Il voulait...

Il rentra brusquement chez lui, changea de complet, courut à nouveau au théâtre, prit un fauteuil, on commençait le deuxième acte. Puis après la représentation, il s'en fut reprendre racine à la porte des artistes.

La pluie n'avait pas cessé un seul instant.

Patsy Hurley fut la dernière à sortir, et il n'y avait plus de taxis dans l'impasse. Elle hésita, un long moment, sur le seuil, regardant le ciel, puis se mit à courir, sous le déluge. Claude démarra derrière elle. Il avait la langue sèche comme de l'amadou. Et ses fleurs étaient perdues.

Elle allait atteindre l'extrémité de l'impasse, il accéléra, puis resta cloué sur place. Deux silhouettes avaient surgi d'un coin sombre, l'une d'elles assaillit la blonde par derrière, la main sur la bouche pour étouffer les appels, l'autre s'empara du sac qu'elle refusait de lâcher.

Elle était forte, elle résistait, et Dreeber continuait de rester paralysé. D'ailleurs, tout se passait très vite. Mais quand il vit une matraque au poing de l'un des gredins, il se jeta en avant, armé de ce qu'il avait trouvé dans une poubelle — une boîte de carton oblongue...

Son apparition furieuse, ses bras en moulinets, ses hurlements de peau-rouge produisirent un résultat surprenant. Les deux bandits lâchèrent tout et détalèrent comme des rats.

Patsy s'était appuyée contre le mur, elle n'en pouvait plus de fatigue et d'émotion. Elle entendit une voix :

— Ne... ne craignez rien, miss. Ils ont fui... Et... et je suis là !

Il dansait d'un pied sur l'autre.

— Pp... permettez que... que je vous ramène chez vous.

Il galopa jusqu'à l'avenue, en ramena un taxi, prit le bras de la bien-aimée, la mena jusqu'à la portière. Les dieux étaient pour lui, il se demandait, assis à côté d'elle, s'il était vraiment éveillé. Ce parfum... Cette présence...

— Je... Permettez-moi de me présenter. Je m'appelle Claude Dreeber. Je suis venu vous applaudir tous les soirs, cette semaine, je vous attendais pour vous présenter mes hommages.

Elle battit des cils — très longs, et sourit, se rassérénant progressivement :

— Non ? C'est vrai ? Tous les soirs ?... Spécialement pour moi ? C'est gentil.

— Et je vous avais apporté des roses, mais...

Il raconta la mésaventure. Elle semblait de plus en plus attentive. Des roses rouges... Des « Beautés Américaines ».

— Mais vous êtes un homme exquis, Mr. Dreeber... Et que faites-vous dans la vie ?

— A-hem... Je... je suis dans... dans la banque.

— Oh !... Vraiment ? Banquier ? Je me disais bien que vous ne pouviez être un de ces types qui vous accrochent comme ça à la sortie, pour vous faire des propositions malhonnêtes...

On arriva. Elle murmura :

— Vous monterez bien prendre une petite tasse de café avec moi, Mr. Dreeber ?

LES TEMPS bourdonnantes, les oreilles emplies d'un fracas de train express, Dreeber l'accompagna. Quel succès ! Faire la connaissance de Patsy Hurley, être invité par elle, dans la demi-heure suivante... Il était au paradis.

L'appartement était petit, mais remarquablement bien tenu. On y respirait la présence d'une femme, chose inconnue à Dreeber. Petits tableaux, gentils bibelots, quelques livres... Elle alluma une lampe de chevet près du divan.

— Tenez... Asseyez-vous là, je vais enlever mes vêtements mouillés... Faites comme chez vous.

Il tenta de feuilleter un magazine, mais ses pensées étaient ailleurs. Posséder un ange du foyer, le retrouver en rentrant du bureau... Et ce délicat parfum qui flottait partout. Elle revint achevant de nouer la cordelière de sa robe d'intérieur, elle était chaussée de mules.

Vive comme un oiseau, elle prépara le café, et, quelques instants plus tard, ils bavardaient allègrement. Soudain, Dreeber dressa l'oreille. Il avait entendu un éclat de rire assez rauque, puis le bruit d'une clef dans la serrure.

Le visage de Patsy pâlit et se contracta.

— C'est ma sœur Dorothy... Elle est très gentille, mais, lorsqu'elle sort avec des amis, elle...

La porte s'ouvrit assez brutalement, sous une poussée, et apparut une blonde qui titubait, les vêtements en désordre, fort jolie, ressemblant à Patsy, mais de taille normale. Elle ne devait guère avoir plus de dix-neuf ans.

Dreeber vit, sans peine, qu'elle avait trop bu.

Dorothy se retourna vers un homme qui l'avait accompagnée, lui planta un baiser sur la bouche.

— R'voir; mignon... Merci, Hubert... Ma sœur est là... Tu peux t'sauver... A bientôt.

L'individu était court et massif, affichait la quarantaine bien sonnée, et devait porter perruque parce que tout était de travers sur sa tête, actuellement. Il fit un geste familier à tout le monde, sourit d'un air absent et on l'entendit trébucher en descendant les marches.

Patsy parla sèchement.

— Va te coucher, Dora...

— Hi !... Hi !... Hi !... T'es jalouse ? Pourquoi ne pas me présenter à ton copain ?

— Oui... Bon... Mr. Dreeber, Dora... Et suffit, hein !

— Hi !... Hi !... T'as une bonne balle, Charlie. C'est pas ton prénom ?... M'en f... s... T'as une tête à t'appeler Charlie...

— Va te coucher, Dora !... reprit Patsy, aux limites de l'énervement, avec des larmes prêtes à jaillir.

— Bon... Bon... On y va... Te fâche pas... Quelle empêcheuse de s'amuser en rond... T'entends Charlie ?

Elle claqua derrière elle, la porte de la chambre à coucher.

Patsy s'adressa à Dreeber, sa voix tremblait :

— Je... je crois que vous... qu'il vous faut partir...

— Mais oui... Il est bien tard...

Avant de sortir, il parut se rappeler quelque chose.

— Miss Hurley... Cette agression dans l'allée... Il faudrait en informer la police... Voulez-vous que je m'en charge ?

Il ne vit pas la terreur qui envahissait les yeux violets.

— Oh, cela ne compte pas — dit-elle, s'efforçant de prendre un ton aisé... Non, ne vous tracassez pas, ne vous donnez pas cette peine, je vous assure.

— Vos désirs sont des ordres... Je — il tendit une carte — voici l'adresse de la banque où je travaille, miss. Si jamais vous aviez besoin de moi, quel que soit le motif, n'hésitez pas à me téléphoner.

Une pensée étrange et pourtant très précise l'envahit. Il avait surpris le regard dont elle l'enveloppait, il eut conscience de son complet minable, il eut aussi un sursaut d'orgueil naïf — et bien imprudent...

— Miss Hurley... Je ne suis qu'un employé mais je possède, à mon compte personnel, la somme de vingt mille dollars et quelques, économisés durant mes quinze ans de service. Et il est probable que le sommet de ma carrière sera la sous-direction de la banque... Je... heuh... Bonne nuit, miss Hurley.

IL Y AVAIT quarante-huit heures de cela.

Et aujourd'hui, peu avant l'heure de clôture, en fin d'après-midi, Patsy lui avait téléphoné pour l'inviter à la soirée — sans façons — qu'elle organisait chez elle. On ne serait que quatre, avec Dorothy et Hubert Noakes, le petit gros.

C'était ce dernier qui irait le prendre à l'heure convenue, dans sa petite voiture décapotable.

On s'était fort bien amusés, ma foi — domage — se disait Claude — que Miss Patsy paraissait, par moments, si nerveuse, si soucieuse... Mais c'était la faute de Dorothy, bien sûr. Elle avait bu, tant et plus, elle riait trop, et par instants, se mettait à sangloter, pour recommencer à hurler des chansons, et à boire encore.

Claude aussi buvait. Bien plus en cette soirée, qu'en des mois et des mois. Il ne se rendait pas compte qu'Hubert Noakes cherchait à l'enivrer, mais ce qu'il enregistrait fort bien — du moins, tant qu'il avait eu sa tête à lui — c'était la quantité invraisemblable de questions qu'on lui posait, certaines plus qu'indiscrettes, sur la banque Harrison...

Il aurait préféré cesser de boire, il n'était pas habitué à tant et tant de cocktails, mais à partir d'un certain moment, il avait trouvé que cela devenait très rigolo — tout — et s'était mis à chanter en duo avec Dorothy.

Et puis, subitement le mal de cœur... Ah... Terrible... Tout s'était mis à tourner... Vite... La salle de bains... Le lavabo... Il s'était levé, il avait fait deux pas, Patsy avait poussé un cri aigu et — c'était tout... Il ne savait pas s'il était allé jusqu'à cette salle de bains, il ne se souvenait que d'une douleur folle à l'arrière du crâne — peut-être était-il tombé à la renverse ? — et il s'était réveillé dans une chambre à coucher, il y avait quelques minutes.

Actuellement, il regardait Patsy penchée au-dessus de sa sœur, il n'en pouvait croire ses yeux. Quand elle se redressa, elle tenta de parler, elle avait la voix brisée.

— Je... je... C'est épouvantable... Je... je vous demande pardon de vous avoir mêlé à cette... cette...

Elle ne trouvait pas le mot — ou n'osait le dire.

— Monsieur Dreeber... Je vous supplie de me croire... Je voulais vous demander un service, à votre portée, et qui était immense pour moi... Vous emprunter un peu d'argent qui m'aurait permis d'envoyer Dorothy dans une autre ville... Loin d'ici... Je n'ai pas un cent à moi... J'étais aux abois... Je le suis toujours... Je me demandais ce que j'allais devenir... Et vous êtes venu... Vous êtes apparu dans ma vie... Vous m'aviez offert de m'être utile... Mon Dieu... Que j'ai béni le Ciel...

Dreeber la dévisageait, elle était hagarde, et il ne comprenait pas ce qu'elle disait. Il regarda Noakes, celui-ci s'exclama d'un ton qu'il voulait jovial et qui n'était qu'un vrai croassement :

— Ha ! Ha !... Réveillé !... Suis content !... Je vous avais fait une petite blague, ha ! ha !... Mais j'ai dû taper trop dur, derrière l'oreille... Hi ! Hi !...

L'homme avait la perruque en désordre, et les paupières bordées de jambon, la face bouffie, blanchâtre comme du saindoux. Claude préféra se tourner à nouveau vers Patsy.

Elle se tenait très droite, raide, et luttait pour retenir de nouvelles larmes.

— Dorothy avait une conduite déréglée — disait-elle, la voix sourde. Une conduite affreuse, abominable... Mais elle était ma sœur... Je l'aimais... On ne peut pas s'empêcher d'aimer sa sœur... Je n'avais plus qu'elle... Nos parents sont morts depuis si longtemps... Elle était devenue la complice de ce gredin, ce Noakes...

Dreeber, hébété, continuait d'écouter. C'était le récit d'une escroquerie classique, d'un chantage sordide. Dorothy accrochait quelque riche commerçant ou industriel — toujours un homme marié, à réputation respectable, jusqu'à ce qu'elle l'eût totalement séduit.

Alors apparaissait Hubert, au beau milieu d'une situation suggestive et prenait des photos sous tous les angles, et les meilleurs. Et la victime payait, payait sans arrêt, achetant des épreuves qui se multipliaient à l'infini, grâce aux négatifs soigneusement conservés.

— Et lorsque vous m'avez secouru, Mr. Dreeber, c'était contre deux gangsters au service de l'un de ces hommes mariés, chargés de m'enlever pour servir d'otage en échange des négatifs, à moins que ce ne fût pour me torturer jusqu'à révélation de la cachette — chose que j'ignore totalement.

Les larmes roulaient lentement sur ses joues, et elle ne les essuyait pas, elle tourmentait machinalement ses longs cheveux d'or.

— Cet homme est venu chez moi, il était fou, désespéré, il s'est jeté aux genoux de ma sœur, la suppliant d'avoir pitié. Elle lui a ri au nez, il a perdu la tête, il s'est jeté sur elle, a commencé de l'étrangler. Dorothy avait un petit automatique dans son sac, elle a tiré. Il... il est mort... Son cadavre est tassé dans la malle de l'auto, en bas.

Dreeber, les yeux hors de la tête, commençait à comprendre lentement. Voilà pourquoi on l'avait invité, voilà pourquoi il fallait de l'argent à Patsy qui voulait aider sa sœur à fuir, disparaître... Et là-dessus, intervint le grand maigre :

— Ces deux égoïstes n'ont jamais pensé à moi... Non, Dora, rien que Dora... Incroyable, hein !... Faut que je barre aussi, vous me prêterez bien quelque chose, dites ? Ça, Dora ne voulait pas l'admettre, elle a un sale caractère, elle voulait bien emmener Hubert, mais moi on me laissait tomber... On s'est bagarré, elle a encore sorti son sale petit soufflant... Ça m'a forcé de la liquider...

Il empoigne son pistolet et conclut :

— C'est d'accord pour les vingt mille dollars ?

Dreeber devint blême avec un cerne verdâtre autour de la bouche. Ces misérables savaient tout, Patsy avait parlé des confidences qu'elle avait reçues !...

Noakes déclara après avoir consulté sa montre :

— Encore quelques petites heures avant l'aube. Puis quand la banque sera ouverte, nous irons ensemble, Mr Dreeber pour retirer votre dépôt.

Le silence tomba dans la pièce sans feu. Claude éprouvait des élancements aigus dans la tête, et tout le corps lui faisait mal, aussi. Il se demandait à quel moment le grand tueur maigre avait apparu — quoique cela n'eût guère d'importance dans le drame.

Il était assis à côté de Patsy et lui tenait la main, comme pour la réconforter et y chercher une sorte de consolation personnelle. Le grand maigre n'abaissa son arme à aucun moment.

Lorsque vinrent les premières lueurs grisâtres du jour, Noakes obligea Claude à laver le sang coagulé sur son crâne, et remettre de l'ordre dans sa vêtue.

Ils partirent tous deux pour la banque, l'homme maigre continuait de surveiller Patsy pour éviter toute complication. Dans la petite auto, Dreeber balbutia :

— Il faudra que cela passe par Mr. Harrison, le Directeur. Je ne peux aller tout droit à la caisse pour demander vingt mille dollars, on me poserait trop de questions.

— Tu feras comme tu voudras, m'en fous, du moment que j'aurai le fric — déclara Noakes. Et n'oublies pas que j'ai un pétard en poche, et je te descends au premier mouvement suspect — pas de signaux pour expliquer aux gars, surtout... Et si on ne revient pas, mon copain bouzille la Patsy.. Je serai pris, c'est entendu, mais ça reviendra cher. Très cher...

AVANT D'ENTRER dans la banque, Claude fit emplette de deux cigares de choix. Mr. Harrison aimait les très bons cigares. Ils se rendirent tout droit au bureau directorial.

Claude savait que Noakes n'hésiterait pas un instant à exécuter sa menace, car, perdu pour perdu, le bandit — il l'avait dit — vendrait très cher sa peau... N'était-elle pas, déjà, promise au bourreau pour l'assassinat de Dorothy, de complicité avec l'autre ? Sans compter le meurtre de l'homme enfermé dans la malle arrière de cette auto qui les avait amenés !...

Harrison les vit entrer.

— Bonjour, Dreeber... Un peu en retard, ce matin...

Dreeber présenta Hubert Noakes.

— Je... je ne prends pas mon service, ce matin — poursuivit-il — on m'a proposé une affaire éblouissante...

Il appuya sur l'adjectif « *é-blou-is-sante* », en dardant son regard dans les yeux du Directeur. Et tout en lui tendant un cigare, il ajouta :

— Je vais retirer des fonds, Mr. Harrison, pour les placer.

Harrison regarda le cigare comme s'il était bourré de dynamite et releva la tête.

— Retirer des fonds ?

— Oui, Mr. Harrison... Le montant de mes économies, soit vingt mille dollars, en chiffres ronds. Le reliquat peut rester. Je vous serai très reconnaissant de faire abréger les formalités, c'est une affaire — il eut un sourire contraint — qui doit être réglée tout de suite...

Harrison le regarda, puis Noakes, puis de nouveau Dreeber, et paraissait à la recherche de son souffle. Il le retrouva, finalement, pour un formidable juron. Et Dreeber reprit :

— Monsieur Harrison... Je compte sur vous. Je pense que vous vous rendez compte de l'urgence.

— Bon... dit sèchement le Président.

Il appuya sur un bouton. L'argent fut apporté en espèces quelques minutes après. Vingt billets de mille dollars qui furent insérés dans une enveloppe de papier fort.

Ils étaient déjà partis que Harrison continuait d'examiner le cigare sans se risquer à l'allumer.

De retour chez Patsy, Dreeber ne se faisait aucune illusion sur le dénouement du drame. Il comprenait que Noakes ne laisserait personne derrière lui qui pourrait lancer la police à ses trousses et celles de son complice. On les arrêterait avant qu'ils eussent réussi à quitter la ville.

Le grand maigre descendit au volant de l'auto, cependant que Noakes commençait d'avancer lentement sur Claude et Patsy.

— Voyons... Je commence par qui ?

Ils attendaient, serrés l'un contre l'autre, ils ne pouvaient plus rien que mourir ensemble.

— Honneur aux dames ! — décida l'assassin, et il braqua son arme, le doigt sur la gâchette.

— Non ! hurla Claude en se jetant sur l'homme.

Au même instant, on entendit s'effondrer, à la fois, la porte d'entrée et celle de service. Noakes pivota sur ses talons, vit un uniforme, tira — et le policeman riposta par deux fois avec son gros revolver d'ordonnance.

Le bandit tomba sur son séant, porta la main à sa tête, mais elle retomba à mi-chemin, et il s'effondra sur le côté pour ne plus bouger.

Harrison surgit, mâchonnant sauvagement le cigare offert par Dreeber. Il mugissait :

— J'ai compris ce c'était louche, dès qu'il m'a donné ça. Jamais rien offert de sa vie, ce gars-là. Et quand il a parlé de retirer son argent... ha ! ha !... n'a jamais eu un sou à la banque !... Ses billets sont cousus dans son matelas... Ce qu'il a chez moi, c'est des actions... Il sera sous-directeur, très bientôt. Et maintenant, Claude, vieux crabe, rends-moi l'argent que je t'avais avancé...

Les agents après perquisition découvrirent le cadavre de Dorothy. Un peu plus tard, ils apprendraient le chargement de la malle d'auto.

Le grand maigre avait été arrêté sans difficulté, c'était même lui qui venait de leur indiquer l'endroit exact de l'appartement.

Patsy s'avança vers Harrison.

— Je vous remercie — dit-elle. Sans vous, je...

— Hé !... Je vous avoue que c'est surtout à ce vieux crabe que je tiens... Il est la clef de voûte de ma banque !

Dreeber avait envie de danser et cabrioler. Il était, et sûr, cette fois, au paradis qu'il avait déjà cru atteindre une première fois.

Il éviterait à Patsy toutes les éblouissements de cette sordide affaire. Puis il pensa soudainement à quelque chose. Où diable pourrait-il trouver une jolie bague de fiançailles à bon prix ? ★★★

CACHEZ CET INDICE QUE JE NE SAURAI VOIR

LE "STRIP TEASE" DE THÉMIS

LA pudeur de Themis est variable. Tantôt elle ferme les yeux avec indulgence tantôt elle fronce les sourcils et sévit.

Il y a une cinquantaine d'années, sous l'influence du célèbre sénateur Béranger (le Père La Pudeur) la justice voyait de l'obscénité partout. Dans *La Vie en Rose* était paru un dessin de Louis Morin, représentant un petit modèle féminin qui, pendant son repos, passait le bouton rose de son sein à la boutonnière de l'artiste en lui disant :

— Regarde chéri que ce sera gentil quand tu seras décoré...

Des poursuites correctionnelles s'ensuivirent qui aboutirent à la condamnation de l'éditeur à deux mois de prison et 2.000 fr. d'amende... Et ceci se passait en 1902 ! À une époque que nous nous représentons comme celle des beaux soirs de *Maxim's* et du *French Cancan*.

La justice, après quelques hésitations, s'était rabattu sur l'Indice dont la présence en-

trainait les poursuites — cet indice sur lequel en fin de compte s'était concentré l'attention du sénateur Béranger, c'était ce que Théophile Gautier appelle poétiquement « la mousse blonde ou noire dont Cypris tapisse ses monts » ou bien « le gazon où s'assied Eros », gazon que la peinture moderne nous montre sans le moindre scrupule.

Cet indice motiva bien des condamnations d'artistes et Sarah Brown, modèle du peintre Rochegrosse fut condamnée pour l'avoir laissé entrevoir entre les mailles du petit filet d'or dont elle était vêtue.

On s'accoutume à l'indice comme au reste, *Le Canard Enchaîné* avait publié, avant la dernière guerre, une photographie des Tribunes de la Chambre où une personnalité très connue le laissait entrevoir. Il ne fut en rien inquiété mais, assez bizarrement, un ouvrier fut poursuivi pour outrage public sur plainte d'un de ses camarades de travail, personne pudique, à laquelle il avait

montré la photo. Il fut, bien entendu acquitté, non sans que son avocat ne se fut divertit à faire allusion aux horizons... diplomatiques et aux dessous... politiques qu'avait coutume de dévoiler la personne photographiée aussi indiscrètement.

Pour ce qui est du livre nul n'ignore le procès des *Fleurs du mal* et de *Madame Bovary* et la réhabilitation qui fut accordée aux auteurs quand ceux-ci, du reste, l'avaient déjà reçu de la postérité ; cette réhabilitation paraît en la matière, si bien devoir succéder un jour à la condamnation qu'elle est prévue tout spécialement par la loi. Jean Richepin avait remplacé par des points un morceau de *La Chanson des Gueux* : « Les deux gueux s'aimaient jusqu'à pamoison et cela m'a valu quatre mois de prison », mais il fut quand même académicien.

Le théâtre n'est pas à l'abri de toutes poursuites. En 1892, la justice eut à s'occuper de l'affaire du *Théâtre Réaliste*. Un certain de Chirac avait organisé des représentations dont le programme se composait de deux pièces, dans l'une, on voyait, à peu près intégralement la fille d'un fermier se donner à un cheministe après l'avoir provoqué en lui montrant sa poitrine. Après quoi de Chirac et sa partenaire se livraient, paraît-il, en scène à une mimique extrêmement « réaliste », dans la seconde pièce, qui venait bien normalement à la suite, le public était censé assister à un accouchement qui se déroulait à grand renfort de linges sanglants et de cris. Les représentations furent rapidement interrompues et la scène se transporta en correctionnelle ou de Chirac (qui était défendu par Labori) et une de ses partenaires écoperent de quinze mois de prison.



Regarde, chéri, ce que ce sera gentil quand tu seras décoré.



... aucun détail ne lui avait échappé.

Ce fut le music-hall qui habitua le public à des audaces de plus en plus grandes, en présentant d'abord des femmes en maillot de couleur chair, puis vers 1908, au *Moulin-Rouge* d'abord, sans que la police s'en émut, on vit une danseuse habillée d'une simple gaze ; peu après une demoiselle Aymos s'étant montrée aux *Folies-Pigalle* vêtue de ses seuls charmes et de bijoux, des poursuites s'ensuivirent qui se terminèrent par un acquittement après plaidoirie d'un jeune avocat, M^e de Moro-Giafferi.

Pierre Louys s'émut beaucoup de cette affaire et publia une lettre où il disait que si une danseuse voulait se montrer ainsi, c'était affaire entre elle et son confesseur, mais que la justice n'avait pas à s'en mêler, et puis rien n'oblige le public à y assister.

Entre les deux guerres, époque où le music-hall brilla de toute sa splendeur, on assista de temps en temps à des effarouchements de Thémis qui admettait le nu immobile mais lançait ses foudres contre la danse nue. C'est ainsi que dans une revue du *Palace* : « L'après-midi d'un faune » dansé par Harry Pilcer fut considéré comme attentat à la morale et que, sur plainte du délégué de l'association des familles, l'Américaine Joan Warner qui dansait dans un cabaret, nue en se couvrant d'un éventail, a été condamnée d'une manière bénigne,

la cour ayant déclaré elle-même qu'il était bien difficile de distinguer l'art de la pornographie — un geste, une expression peuvent faire passer de l'un à l'autre. On discuta sur l'indice que la danseuse disait avoir parfaitement dissimulé et pris des précautions pour que sa teinte se confondit avec celle de la peau tandis que le représentant des familles, qui l'avait observé très attentivement, disait qu'aucun détail ne lui avait échappé.

Actuellement, l'extrême simplicité des costumes de bain et le développement du naturisme (on vit même récemment, un film de nudisme intégral sur

les écrans des cinémas et une estivante de l'île du Levant, généreuse dans l'exhibition de ses charmes, fut acquittée pour l'outrage à une pudeur inexistant mais condamnée à une contravention, le port du slip étant prescrit par arrêté municipal) ont amené à une indulgence encore plus grande. A Riom, une femme qui entrain nue dans une cage aux fauves, a été acquittée en raison de l'intérêt artistique et sportif du spectacle. On conserve encore un peu de sévérité pour les spectacles forains parce que, sans doute, ils sont d'un prix modique et que n'importe qui peut y entrer. Un forain a été condamné pour avoir présenté une femme nue dans une caisse agrémentée de tessons de bouteille et tout dernièrement deux femmes qui se montraient dans une baraque des Boulevards extérieurs ont été poursuivies parce qu'un agent avait aperçu l'indice...

Disons-nous que le plus important, en la matière, est la qualité de l'exhibition, il en est certaines qui devraient être condamnées tandis que, pour d'autres, on pourrait dire comme l'avocat de Phryné, d'après Maurice Donnay, lorsque sa cliente retire tous ses voiles devant l'aéropage : « *Le Tribunal appréciera* ».

MINOS



...acquittée en raison de l'intérêt sportif du spectacle.

C'était une fille de feu toujours prête à allumer de nouveaux hommes — en laissant ses anciens amants se consumer derrière elle. Même l'inspecteur Pedley de la police des incendies, osait à peine lui dire, après la plus infernale des enquêtes : « Maintenant, ma belle, avoue que je brûle !... »

UNE ROUSSE INCENDIAIRE

par STEWART STERLING

Le directeur du pénitencier déclara d'un air assuré :

— Je crois que Wilter ne vous causera, désormais, plus de soucis, inspecteur. Notre psychiatre affirme qu'il est guéri.

Ben Pedley, inspecteur principal de la police des incendies, avait une expression de scepticisme. Il se passa la main sur la joue osseuse, là où il y avait une cicatrice rougeâtre révélant une ancienne brûlure.

— Cela m'étonnerait beaucoup... grogna-t-il.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'en admettant, même, qu'on puisse arriver à guérir un pyromaniaque, on ne réformera jamais un type comme celui-là. Ce n'est pas un monomane, il sait ce qu'il fait. Aucune espèce de folie dans son cas. Il met le feu parce que ça lui rapporte de l'argent.

— Oui, d'accord — rectifia le directeur — ce que je veux dire c'est que les rapports indiquent qu'il a compris la leçon, et appris un métier, par-dessus le marché. A l'époque de sa condamnation, c'était un déclassé.

— Un vaurien — accentua Pedley, avec brusquerie. Il a tout essayé, tâté de toutes les combines, jusqu'à ce qu'il ait trouvé celle qu'il a jugé la meilleure, travailler pour les boutiquiers véreux qui font flamber leurs stocks pour toucher des indemnités confortables.

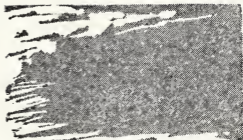
Le directeur hocha de nouveau la tête, avec patience.

— Encore une fois, d'accord — admit-il.

Il regarda le carton jaune-clair portant la mention « Libéré sur parole » et poursuivit :

— Cela fait quatre ans et huit mois. Il a travaillé, ici ; il connaît son affaire en tant que plombier. C'est lui qui a posé toutes les conduites du bâtiment C, et s'en est très bien tiré, ma foi.

— Magnifique — déclara l'inspecteur, sans grand enthousiasme visible sur sa longue face





tannée. Mais la question est de savoir combien de temps il se contentera de faire de la plomberie quand il se sera rendu compte de la facilité avec laquelle il se faisait de l'argent avec tous ses feux de joie...

Un silence s'établit, il haussa les épaules. — Je ne suis pas venu protester contre sa remise en liberté, mais je tiens à lui donner un avertissement avant qu'on le relâche, vous comprenez ?

Le directeur fit craquer ses articulations, il semblait un peu gêné :

— Vous savez, nous n'aimons pas beaucoup infliger à un homme la sensation qu'il sera traqué.

— Pas question de le traquer — dit Pedley, froidement — et je le regrette, pour ma part. Je n'ai pas assez de collaborateurs pour surveiller tous les gredins qui réussissent à se faire libérer sur parole pour retourner à leurs petites affaires, mais si c'était possible, ce Wilter serait le premier sur la liste.

Il regarda le directeur en face et précisa :

— Savez-vous que deux vieilles femmes ont été carbonisées lors du dernier incendie qu'il avait allumé, et que l'un des pompiers de la voiture Trente-Quatre en a eu pour un mois de lit d'hôpital ?

Le directeur remit le carton sur son bureau.

— Supposons qu'il ait tout de même changé, et que... ?

— Lui donner une chance ? — interrompit Pedley. Je ferai mieux que ça. S'il a vraiment acheté une conduite, je le protégerai, je me démènerai comme un diable dans un bénitier pour l'aider à se créer une situation. Nous sommes en relations avec quantité d'entreprises de plomberie dans notre section. Mais s'il a une idée de derrière la tête, s'il recommence ses feux de joie, je n'aurai de repos que je l'aie de nouveau épinglé, et pour longtemps.

— Bien sûr. C'est votre devoir. Mais espérons pour le mieux, conclut le directeur en tendant la main. J'aimerais connaître votre opinion une fois que vous lui aurez parlé.

L'inspecteur ne semblait guère optimiste.

— Il y a toutes les chances pour qu'elle soit la même. Je sais que vous faites de votre mieux pour persuader — par la crainte ou autrement — tous vos ex-pensionnaires de suivre le droit chemin. Il y en a quelques-uns qui comprennent, et la meilleure preuve est que j'en ai un de ce genre qui travaille pour moi, donc je suis bien placé pour le savoir.

« Mais, à ne rien vous celer, je ne crois pas un seul instant que Ted Wilter soit de la bonne graine.

Le directeur avait le front plissé. Il se rendait compte, il songait à la petite entrevue, une heure auparavant avec le futur libéré...

— Difficile à savoir ce qu'il a dans le ventre, marmonna-t-il. Il est très renfermé...

— Donc, toujours le même... Une anguille qui vous glisse entre les doigts. On verra bien. Où puis-je le trouver ?

— Dans le petit parloir, à droite du poste de garde, inspecteur.

TED Wilter était assis sur la vieille table de chêne, et balançait une jambe, tout en pinçant machinalement le pli tout neuf de son pantalon de toile bleue.

Il avait le teint plus blême que la dernière fois, devant le tribunal, mais gardait cette élégance native de toujours, malgré la mauvaise coupe des vêtements fournis par le tailleur de la prison.

Le visage était plus maigre, mais encore séduisant, en dépit de l'amertume inscrite sur tous les traits. Le regard se devinait hostile, il parlait avec lassitude.

— Tiens v'la le gars qu'est flic-pompier... Ou pompier-flic ? Lequel des deux ?

— Dis donc, t'étais mieux avec ta moustache... Je crois que tu vas te grouiller de la laisser repousser, hein...

— Moi ? Et une grande barbe aussi pour que tes poulets aient bien du mal à me reconnaître et t'empoisonner...

Wilter eut un rictus agressif et ajouta :

— T'es venu jusqu'ici pour me mettre en boîte à propos de moustache, hein dis, Pedley ?

— Non. Pour t'offrir une place dans ma voiture, à moins que la tienne soit déjà rangée au bord du trottoir ?

— Non. Ils m'ont simplement offert un billet de chemin de fer, mais t'imagines pas que je sois si pressé de cavalier à la gare, j'ai personne qui m'attend.

— Ah !, fit Pedley, tâtant le terrain, je croyais que... Doranne ?... Non ?

— Ce n'est pas sûrement Doranne qui m'attend... Mais on la retrouvera... Quand on sera en forme...

Wilter avait fermé les yeux à demi, il les rouvrit. Pedley reprenait :

— Bon. Alors, si tu es prêt, et si ça te dit, je t'emmène au Grand Central.

— Pourquoi pas ?... C'est toi qui m'as embarqué... Tu peux bien me débarquer, à présent.

Pedley attendit les dernières formalités, signatures et levée d'écrou, et les deux hommes franchirent le seuil sinistre. Wilter déposa sa valise sur le siège arrière de l'auto rouge et demanda, en s'installant à côté de Pedley :

— T'as une commission à me faire de la part de cette souris ?

— Non... Il y a longtemps que je ne l'ai pas vue... Je ne sais même pas ce qu'elle devient.

Ils roulaient vers le haut de la ville, en direction de la gare. Wilter montra son rictus :

— Moi, non plus... Mais...

— Il n'y a pas de « mais », coupa Pedley. Laisse les choses telles qu'elles sont, cela vaudra bien mieux.

Wilter jeta un regard de côté, et articula d'un ton extrêmement paisible :

— Minute... J'suis un homme libre, à présent. Tant qu'on n'aura rien à me reprocher, je n'ai de comptes à rendre à personne, et personne n'a d'ordres à me donner. Donc, si j'ai envie de revoir Doranne, je la reverrai, c'est mes oignons.

Pedley vira devant la gare et braqua vers l'endroit réservé au stationnement.

— Attention, Wilter... Tant que tu resteras propre, tu as le droit de dire ce que tu veux, mais non de le faire, comprends-tu ? L'une des conditions de ta remise en liberté est l'interdiction de reprendre contact avec d'anciens... mettons... partenaires. A ne pas oublier...

— Hein ?... Ça ne concerne pas ma poule !

— Officiellement, non. Mais entre nous, il ne s'agit pas de finasser. Personne ne sait que tu t'es juré de la tuer — et me tuer également, si tu étais condamné.

Pedley ouvrit la portière et acheva en souriant légèrement :

— Je préfère penser que ce sont des paroles en l'air, mais je ne les ai pas oubliées. Alors, mon gars, attention à la marche et laisse Doranne tranquille.

Wilter descendit, prit sa valise.

— Merci pour la course. Dommage que je ne puisse la payer, mais je vais te donner un tuyau en guise de pourboire. Moi non plus je n'ai pas oublié, et je n'ai pas l'habitude de parler pour ne rien dire...

Les portes de ce grand immeuble dans le quartier cossu étaient de cette qualité de verre que les pompiers déclarent plus difficile à briser que des plaques d'acier.

Le hall du rez-de-chaussée était impeccablement acier et carrelage gris. Le préposé à l'ascenseur, dans un somptueux uniforme, prêta une oreille déferente à Pedley, et répondit, sans hésitation :

— Mrs Fehlman ?... Au sixième, monsieur... Appartement 6 F.

Lorsque l'inspecteur appuya sur le bouton noir près de la porte d'entrée, il y eut un gai carillon musical reproduisant le début de la scie à la mode : *Salut ! Les gars sont là !* et, durant le court moment d'attente, Pedley songea que

l'ascension de Doranne avait assurément dépassé six étages, depuis l'époque, relativement récente, où elle exécutait son numéro de *strip tease* au Slansky's.

La soubrette qui vint ouvrir était une symphonie en noir et blanc avec un tablier brodé microscopique.

— Monsieur demande ?

Ah ! très bien... Elle allait voir si Mrs Fehlman pouvait recevoir monsieur. Madame ne recevait que très rarement avant midi. Si monsieur voulait attendre, quelques instants ?

Il fut introduit dans un profond living-room où l'on enfonçait au moins jusqu'à la cheville dans un tapis d'Orient. Les meubles étaient des scènes de chasse, on voyait quelques trophées massifs, des premiers prix à des tournois de golf, et pourtant, gravé, le nom de George T. Fehlman.

Dans un immense aquarium rectangulaire, profusément éclairé, tournaient en rond des poissons exotiques.

Pedley n'attendit pas longtemps. La voix de Doranne était à la fois joyeuse et surprise :

— Bonjour, inspecteur !...

— Vous êtes plus jolie que jamais, déclara-t-il, et il le pensait, en détaillant l'élégante toilette d'intérieur.

— Comment m'avez-vous découverte ?

— Elle fit un geste pour renvoyer la soubrette qui s'attardait dans le corridor.

Pedley sourit, secoua la tête.

— Vous n'êtes pas le genre d'oiseau qui peut se dissimuler dans les feuillages, fit-il. C'était facile. Je n'ai eu qu'à consulter l'annuaire des spectacles pour savoir où je pourrais trouver la plus capiteuse des *strippers*.

« Et quand j'expliquai au rédacteur en chef que je cherchais une rousse — enfin, une artiste qui l'était à l'époque — et qui travaillait pour Slansky, dans la Quarante-Septième rue, et qui avait un corps à faire dégringoler le général Sherman à bas de son cheval de bronze, il n'a pas hésité, et admis que ce ne pouvait être que Lili Lacazette. Charmant pseudo, entre parenthèses.

Elle eut un petit rire ambigu.

— Oui. Je suis aujourd'hui, Mrs Fehlman... Je l'ai épousé.

— Bien entendu, fit-il.

Il se souvenait de l'époque où on l'appelait Mrs Théodore Wilter, mais ce n'était pas « pour de bon ». Il demanda, sans tourner autour de la question :

— Votre mari est au courant de l'existence de Ted ?

— Oh, non !... Non !

Elle porta nerveusement la main au côté.

— Il ne sait rien... Il ne faut pas qu'il sache !
 Pedley montra un visage rassurant.
 — Vous pouvez compter sur moi, Doranne.
 Mais il faut que je vous dise... Ted est relâché.
 — Est-ce que... ? Vous l'avez vu ?
 — Oui. Il n'a guère changé. Je crains qu'il n'ait pas appris grand'chose. En tout cas, il ne semble avoir rien oublié.

ELLE eut un regard angoissé.
 — J'ai toujours pensé qu'il n'oublierait rien. Et croyez-vous que... ? Qu'il serait capable de... ?

— Sait-on jamais avec un pareil cobra ?
 Il la regarda faire un pas vers la table de cristal sur laquelle il y avait une belle carafe.
 — Je puis détacher un de mes hommes en surveillance permanente de l'immeuble, si vous avez peur...

— Peur ? Je suis littéralement affolée.
 Elle déboucha la carafe.
 — Un doigt de brandy ? — offrit-elle.
 — Merci. Ce sera pour vous souhaiter bonne chance.

— La bonne chance, dit-elle d'un ton plaintif, n'est pas de mon côté, en ce moment. Je connais trop Ted pour ne pas savoir de quoi il est capable.

Elle prit les verres et le petit seau à glace sur la crédence qui était, en réalité, un bar portatif.

— Il n'a jamais été capable d'un travail suivi. Un emploi ne dépassait pas trente jours, il en avait tout de suite assez, sauf quand c'était une sale besogne... Là, ça durait, rien ne l'aurait fait abandonner.

— Oui, confirma l'inspecteur, il n'a que vingt-neuf ans mais il me semble bien mal parti dans l'existence. Je ne sais qui a pu lui mettre en tête qu'un travail honnête ne demande pas d'intelligence et que seuls, les gens qui ont de l'astuce réussissent, à condition d'abandonner ce qu'il est convenu d'appeler le droit chemin.

— Ça, c'est Ted tout craché, inspecteur. Et quand je pense que — elle réussit à rougir — que je... non, je ne me pardonnerai jamais d'avoir été folle de lui, à ce point-là.

Elle éleva gracieusement son verre.
 — Voilà une confession que je ne ferais pas à tout le monde. Je crois qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond chez moi...

Il sourit, secoua la tête.
 — Non. Cette confession est à votre louange. Et la meilleure preuve que vous valez infiniment mieux que ce que vous dites, est le courage démontré pour jouer le jeu, à un moment extrêmement difficile de votre existence. J'espère que vous ne vous trouverez plus jamais acculée comme cette fois-là.

Le carillon annonça : *Salut ! Les gars...*

La soubrette de vaudeville froufrouta jusqu'à la porte et l'homme qui apparut était grand, large, blond et tanné.

— Georgie !... Mon chéri !...

Doranne courut vers lui, et fut enlevée de terre dans une étreinte d'ours grizzly. L'homme dévisagea Pedley ensuite. Doranne fit les présentations, elle était gaie, enthousiaste.

— Et j'espère que vous allez sympathiser à fond, tous les deux !, acheva-t-elle.

Pedley avait déjà trouvé une explication plausible à sa visite. Il parla avec aisance.

— Je connaissais bien votre épouse, Mr. Felhman, à l'époque où je hantais les coulisses pour mes inspections, et je suis venu lui demander si elle voudrait nous faire l'honneur de nous prêter son concours, pour le prochain gala que nous organisons au profit de la Caisse de Secours des Pompiers.

Doranne était bête de gratitude rassurée.

George hocha la tête avec force et ajouta :
 — Alors, c'est vous le personnage dont on m'a parlé, ce matin à la caisse du music-hall...

Pedley demanda à brûle-pourpoint :

— A propos de quoi ?

— Mais oui, j'en suis sûr. On m'a dit que vous vouliez laisser un petit mot à Lily, et au lieu de le prendre, ces idiots vous ont dit de revenir à une heure X, à la sortie des artistes. Bon, maintenant, c'est fait, la question est close. Pedley évita le regard de Doranne.

— Bien sûr, fit-il, c'est liquidé puisque j'ai trouvé Mrs Felhman ici. Allons, il ne me reste plus qu'à me retirer et vous remercier tous deux de votre si charmant accueil.

Chapitre II

PORTES BLOQUÉES

Le grésil tambourinait sur les vitres du Municipal Building durant tout l'après-midi, glaçant le rebord de la grande fenêtre derrière le fauteuil à pivot de Pedley dans le bureau qu'il occupait en qualité de chef.

Les arbres du jardin public en étaient tout argentés, et, sur la place, les voitures rampaient comme des fourmis engourdies, sur la chaussée glissante, vers le pont.

Pedley laissait errer ses pensées, il songeait à ses débuts, à l'époque où, par un temps analogue, il se tenait, en tant que pompier, à l'arrière de la voiture-échelle n° 14, et, ma foi, c'était encore moins dur que de transpirer de vingt heures trente jusque minuit, dans des music-halls, comme le *Belfonte*, par exemple,

entre le lever de rideau et sa chute sur la dernière scène de la revue.

Il contempla le billet remis, une demi-heure auparavant, par le messager de la Western Union - G. 18, au centre du rang n° 10. L'endroit le plus mal commode au cas où il aurait à quitter la salle d'urgence.

Ce n'était sûrement pas Doranne qui l'avait envoyé, bien que tout concourût à lui donner cette impression. Elle devait savoir qu'un inspecteur d'incendie n'a pas besoin de payer sa place, il ne présente pas de billet d'entrée au contrôle. Sa plaque suffit.

Le téléphone sonna, il décrocha.

C'était Barney Malloy, son collaborateur immédiat qui commença par l'informer que : — Ça vient en pièces détachées, mais si on se donne la peine de les assembler, ça finit par représenter quelque chose.

— Vas-y. Donne les détails. On fera le montage ensuite.

— Bon. Pour commencer, Ed le repère au moment où il laisse partir le train sans être monté dedans. Il le file, et Wilter prend le métro aérien jusqu'à la station « Soixante-Douzième rue-et-Broadway », il casse la croûte au bar en face, dans le square, et va déposer son sac dans une vieille maison meublée qu'on appelle *Rameses*, dans la Soixante-Quatorzième rue, près d'Amsterdam.

— Oui, il connaît le coin, c'est là qu'il habitait, pas loin du carrefour. Et ensuite ?

— Il sort vers midi, il va au poste de police, se présente au préposé au contrôle des libérés sur parole, il annonce qu'il a trouvé du boulot. Paraît que c'est à la Compagnie Euréka, plomberie, chauffage central, etc., à la Quarante-Septième rue, près de la Neuvième.

— Possible. C'est bien le gars qui serait de nature à s'intéresser à tous les chauffages centraux du monde. Et alors ?

— Ed continue à le filer, le gars se rend dans un magasin qui liquide des surplus armée-marine, il achète une salopette et deux chemises de travail, et retourne chez Euréka.

Barney s'interrompt, Pedley réclama la suite, et apprit que la piste s'arrêtait là.

— Wilter a dû filer dans le garage et profiter d'un camion qui sortait.

— Quel crétin que ce Ed ! beugla Pedley. Qu'est-ce qu'il se figurait ? Que l'autre allait s'amener en soufflant dans un trombone pour mieux attirer l'attention ?

— Ben, chef, assura Barney, il a fait mieux que ça, d'après Ed, qui était retourné au *Rameses*. Wilter s'est amené là-bas vers six heures et demie, et il a commencé à cavalier la ville comme un cinglé, sans but apparent. Je pars, je reviens, je repars, je rentre, et ainsi de suite.

« Finalement, il entre dans un *drug-store* de la Cinquantième rue, il y reste deux minutes, pas plus, on ne sait pas ce qu'il y était venu acheter.

— Il était en taxi ?

— Oui. Il l'a quitté définitivement au coin de la Quarante-Deuxième et Broadway, vers sept heures et demie, et a filé si vite, vers la station de Times Square, que Ed l'a de nouveau perdu mais, minute, il l'a retrouvé vers minuit et ne l'a plus lâché que lorsqu'il a été sûr que le gars était rentré définitivement pour se pieuter.

Pedley eut une exclamation désabusée.

— Ce qui fait que Wilter aurait eu le temps de f.tre le feu à la moitié de la ville.

— Ben oui. Mais en attendant, il n'a rien fait, heureusement. Ce matin, il est allé à son boulot, bien sagement. Ed s'est rendu là-bas, sous prétexte de demander un devis d'installation, et il a reconnu un autre libéré sur parole qui travaille là-bas, Charley Lerquick, qui vient de tirer trois ans pour effraction et cambriole. On peut supposer que c'est lui qui a aidé Wilter à obtenir son emploi.

— Possible. Dis donc, faut tâcher de savoir s'ils s'occupent d'installations théâtrales, conduits de ventilation, tu vois ce que je veux dire.

— Trop tard... Il est six heures passées, et ça ferme à cinq heures.

— Il y a tout de même des veilleurs, bon sang !.. Il me faut le renseignement, mon vieux. Débrouille-toi.

— On tâchera, on fera de son mieux.

— Oui, et démène-toi plus intelligemment que Ed. Dis-lui que s'il perd Wilter rien que dix minutes aujourd'hui, je le réexpédie à la caserne pour astiquer les cuivres de la pompe n° 60, *damn it* !

Pedley raccrocha, quitta le bureau, se jeta au volant de sa voiturette rouge.

Il atteignit la rue dans laquelle se trouvait le *Belfonte*, s'arrêta à une station d'incendie, grimpa dans le bureau du capitaine de brigade, au-dessus du grand garage.

Là, il demanda à étudier les plans sur bleus, du music-hall et enregistra les réflexions du capitaine, qui n'étaient pas pour lui rendre sa sérénité.

Cette baraque aurait dû être condamnée il y a plus de trois ans, mais les propriétaires s'arrangent pour obtenir de satanés délais du Conseil Municipal. Ils ont ignifugé les tapis, c'est entendu, ils ont aussi remplacé les draperies par du verre filé, mais n'empêche que tout flamberait comme une cargaison d'allumettes au moindre prétexte.

— A ce point-là ?

— Oui. Les boiseries dans les loges et vestiaires sont saturées de gras. Le plâtre se détache par paquets des voliges et des lattes. Et si vous pouviez vous rendre compte des tonnes de vieille peinture sur les toiles des décors... Il y en a suffisamment pour la façade d'un immeuble de dix étages.

Pedley émit un grognement, mais il se raccrocha à la certitude que le music-hall appartenant à une société plus que solide du point de vue des capitaux, l'intérêt des actionnaires n'était nullement de rentrer dans leurs fonds par quelque bon petit incendie, mais de louer jusqu'à effondrement de la bâtisse. L'inspecteur conclut :

— Je vais aller faire un tour là-bas. Ça peut tenir quelques années encore comme ça a tenu jusqu'à présent.

Le lieutenant qui assistait à la conversation n'en était pas certain du tout, mais il s'abstint de donner son avis.

Pedley entra au *Belfonte* par la porte de service. Il vérifia minutieusement durant une grande heure, les extincteurs, les seaux de sable, les sorties de secours, les signaux d'alerte... Tout fonctionnait à souhait.

Il se trouvait dans le grand hall quand une voix cordiale l'interpella :

— Ah ! bonsoir, inspecteur !

L'homme se trouvait derrière le grillage nickelé de la caisse. Pedley rendit le sourire et demanda :

— Vous êtes le directeur, ici ?

— Moi ? Non. L'administrateur. Lily et moi sommes actionnaires pour un huitième... Je remplace bénévolement le caissier qui est en train de dîner, c'est tout. Dites, si ça vous amuse d'assister à la représentation, ce soir ?...

— Volontiers. J'ai entendu dire que Lily est du tonnerre.

— Et comment !... La sensation de Broadway. Imbattable... Je... — il fronça subitement les sourcils — mais par exemple, il ne faudrait pas qu'elle recommence comme hier soir.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je ne sais pas... Mais, d'un seul coup, elle s'est montrée si lamentable, que j'en ai eu une sueur glacée le long de l'échine. Je ne serais pas étonné d'une attaque de grippe...

Pedley hocha sentencieusement la tête.

— La grippe, ça vous f...t par terre en moins de deux. Espérons que ce soir tout ira bien... Mais, dites, mon vieux, il y a un autre danger chez vous. Savez-vous que chaque fois que vous bourrez la salle de gens debout, vous risquez la catastrophe sans remission ?

— Mais nous ne dépassons jamais le chiffre légal, etc...

— Il ne s'agit pas du nombre de gens. Moi, à votre place, je ferais une ronde chaque soir

pour être certain que toutes les sorties sont accessibles.

Fehlman parut nerveux.

— Pourtant, fit-il, nous avons un pompier de chez vous à chaque représentation, dans la coulisse.

— C'est là le danger, justement. Comme tout a l'air d'être en ordre, il est convaincu de la sécurité de l'établissement. Je ne me contenterais pas de ça, à votre place.

— Vous avez l'air de craindre quelque chose !

Pedley répondit lentement :

— Mon métier est de prévoir et d'éviter l'incendie, non d'attendre qu'il éclate pour le combattre.

C'est à huit heures dix que Pedley frappa à la porte de la loge, et la voix de Doranne l'invita à entrer.

L'artiste se tenait devant un grand miroir à trois faces, sa vêtue se réduisait à quelques illusions de dessous roses, et une habilleuse aux cheveux plus blancs que le bonnet qui les couvrait, préparait un pantalon de pyjama transparent.

— Oh ! excusez, marmonna l'inspecteur, je... je reviendrai.

— Vous ne me gênez pas du tout, fit-elle en riant, mais si c'est vous que cela dérange ?...

Il se laissa alors, tomber dans un siège de rotin, tandis qu'elle défaisait son soutien-gorge.

— Je ne m'étonne plus qu'il y ait de la bagarre dans la salle pour les premiers rangs de fauteuils.

L'habilleuse se retira, Pedley demanda :

— Vous avez vu Wilter ?

— Oui, mais je ne lui ai pas parlé, il était dans la salle, dixième rang, c'est le premier spectateur que j'ai vu en entrant en scène, et j'en ai été paralysée. George ne peut pas arriver à comprendre mon affolement.

— Il est allé vous attendre à la sortie des artistes ?

— Non. Il ne m'a pas fait faire de commission non plus. Je m'attendais plus ou moins à une bombe dans un bouquet de fleurs, mais je me demande s'il n'a pas imaginé de me terroriser en apparaissant de temps à autre, pendant la représentation. Et il y réussirait sûrement, ajouterai-je. La pensée qu'il pourrait être là ce soir, me cause des tranes épouvantables... Mais que faire ?

— Une seule solution, prendre des vacances...

Pedley lui parlait dans le miroir, il avait l'impression d'être indécent à la regarder directement à moins d'un mètre.

— C'est ce que j'ai dit à George, s'exclama-t-elle. Nous en parlions, il n'y a pas une demi-heure, mais il m'oppose toutes sortes de considérations commerciales. Ma doublure est

certainement épatante, elle danse même beaucoup mieux que moi, mais — et Doranne se caressa lentement la cuisse — elle ne... non, elle n'excite pas la foule, il faut bien le dire.

— Oui, marmonna Pedley, et c'est pour être excitée que paie la foule.

— Je suis donc coincée, car je ne peux tout de même pas donner à George les véritables motifs de mon désir d'évasion. Seulement, si je reste et si Ted continue de venir et me glacer de son regard, je deviendrai folle !

Pedley se gratta le menton.

— On pourrait obtenir une ordonnance de justice lui interdisant de vous importuner, mais cela provoquerait, au préalable, l'obligation d'une plainte de votre part.

Elle étendit les bras, protesta en hâte :

— Non, non... Je ne veux rien faire contre lui... Ah, si vous saviez déjà quelle peur me tourmente à la pensée de l'avoir envoyé en prison...

— Mais hon, ce n'est pas vous... Mettons que cela a hâté la condamnation grâce à votre témoignage, et cela vous a évité à vous-même le péril d'être incriminée comme complice si vous aviez confirmé le faux alibi présenté.

— Bien sûr, c'est ce que je me répète pour retrouver la tranquillité, mais allez faire comprendre ça à Ted. Il y a des moments où je souhaite qu'il en finisse avec ses projets, qu'il fasse quelque chose, avant que je me jette par la fenêtre !

Quelqu'un circula dans le long couloir frappant à chaque porte et psalmodiant : Cinq minutes... Cinq minutes...

Celle de la loge s'ouvrit violemment, et Doranne se retourna, furieuse, prête à expédier celui qui osait...

Elle reconnut son mari. Ce dernier avait une expression extrêmement soucieuse, s'adressa à Pedley :

— Inspecteur... Besoin de vous parler d'urgence...

Pedley le suivit dans le corridor, George lui avait pris le bras :

— Il faut que vous veniez voir... Vous m'avez collé une telle frousse, il y a une heure, que j'ai fait une ronde et — par ici, inspecteur, actifs, c'est dans l'aile gauche, et le rideau va monter d'une minute à l'autre.

On entendait déjà les premières mesures de l'ouverture, à l'orchestre. Les lumières diminuaient, et le bourdonnement des voix s'apaisait dans la salle.

Fehlman s'arrêta dans l'allée, près de l'une des grandes portes de secours, en acier.

— Ici, fit-il. Tenez... Regardez ça...

Il y avait une double boucle de fil d'acier qui bloquait le battant, de manière à rendre inopérante, toute poussée, même à coups d'épaule.

Pedley se souvint parfaitement que le sabotage n'existait pas lorsqu'il avait lui-même accompli sa ronde.

— Et les autres sorties ? demanda-t-il.

— Toutes dans le même état... Je les ai dégagées à coups de pince coupante, expliqua Fehlman la sueur au front. J'ai tenu à ce que vous voyiez celle-ci.

— Passez-moi la pince, grommela l'inspecteur.

Dans la salle, un crépitement annonçait les applaudissements qui saluaient l'apparition d'un groupe de danseuses exécutant une conga-hula.

Pedley s'avança de façon à jeter un coup d'œil sur les fauteuils, sans être remarqué du public. Il revint vers Fehlman.

— Personne n'a pu agir à partir du moment où les spectateurs ont commencé à entrer.

— D'accord, mais réfléchissez que sur la scène, tout était noir derrière le rideau, et il y a toujours quantité de gens qui vont et viennent, les artistes, figurants, machinistes, électriciens, que sais-je.

— Oui... Dites, ce genre de fil d'acier provient-il du music-hall ou bien ?...

— Un ouvrier m'a déjà dit qu'on l'emploie surtout pour maintenir des tuyaux de ventilation... J'ai justement une équipe dans la cave afin de remplacer des conduites rouillées.

Pedley revint dans les coulisses, regarda les électriciens perchés à une hauteur de deuxième balcon, il voyait dans la luminosité des pinceaux de projecteurs, la danse des poussières comme des vagues de chaleur au-dessus du sable du désert.

Derrière lui, nonchalamment appuyé à un portant, un pompier regardait danser les girls au son des cuivres. Pedley lui parla discrètement :

— Dickson... Approche, ici.

— Oui, inspecteur... Quelque chose qui ne va pas ?

— Viens avec moi...

Chapitre III

AU FEU !

Ils commencèrent une inspection rapide, laissant courir les mains sur les murs, et en particulier sur les séparations de bois entre les vestiaires et le magasin aux costumes. Chaleur humide, mais non alarmante.

La danse de claquettes continuait sur scène, accompagnée d'un chœur à plusieurs voix. Dickson murmura :

— Le chauffage donne, c'est normal.

— Vérifie le plancher aussi.

— D'accord. Les poulettes ont froid dès que le thermo marque moins de 22 degrés.

— Les plombiers ont travaillé près des portes de secours ?

— Non. La direction l'interdit pendant les matinées. On les a entendus cogner dans la cave, baoum... baoum... Tenez, ils y sont encore... Ça tape en bas.

— Bon. Tu vas veiller. Je monte téléphoner.

— Bon Dieu, chef ! Vous craignez quelque chose ?

— Ouvrez l'œil, et occupe-toi d'autre chose que les girls. Je reviens tout de suite.

Quand il reparut, Lily Lacazette et son partenaire chantaient tournés vers une cage dans laquelle deux figurantes vêtues en tourterelles, faisaient entendre des roucoulements.

Dans la salle, les yeux étaient accrochés par Doranne, on eut dit que tout le premier rang était prêt à sauter par-dessus la rampe pour lyncher l'heureux partenaire qui la tenait voluptueusement dans les bras.

Puis ce fut le paroxysme de la scène. Les oiseaux avaient quitté leur cage et tournaient autour de la capiteuse artiste, la déviant avec science. L'orchestre s'exaltait, de plus en plus vite, les lumières s'éteignaient, remplacées par les projecteurs, et le finale du *strip tease* apparut dans un cercle immense et ambré.

Val Kreston, le partenaire tentait de chasser les audacieuses tourterelles qui poursuivaient Doranne laquelle mimait une gracieuse confusion. Les applaudissements étaient assourdissants et il n'y eut pas moins de neuf rappels.

A présent, les girls reparaissaient, en bikini, pour la scène du bain de soleil, et c'était Val Kreston que l'on commençait à dévêtir...

Pedley cherchait en vain la silhouette de Wilter, au dixième rang des fauteuils. Il regarda les balcons, sans plus de résultat. Il se rendit dans le hall, comptant trouver George à la caisse. L'employé hocha la tête :

— Doit être dans son bureau, il est parti depuis cinq minutes avec le total des entrées, et...

Il s'interrompit, subitement blême, la bouche ouverte.

Une clameur avait jailli, lointaine, mais nettement audible au-dessus du fracas de l'orchestre :

— Au feu !... Au feu !... Sauve qui peut !...

La voix de Doranne, quelque part là-haut, derrière la scène.

Pedley aboya :

— Appelez les pompiers !... Vite, bon sang !... Sautez !

L'homme sauta.

Pedley accrocha un autre employé.

— Ouvrez les porte !... Partout !... Bougez, nom de D... !

— Oui... Ou-iii, ...inspec...inspecteur !

Un autre ordre, à toute vitesse :

— Et vous... oui, vous !... Canailisez la foule vers les sorties... Empêchez les gens de s'agglutiner au vestiaire... Grouillez ! Grouillez !

Il n'était même plus nécessaire de crier : au feu, à présent, la fumée sourdait des portants de droite. Dans la fosse de l'orchestre, les musiciens, au complet, jouaient furieusement, sous la baguette du chef, mais leurs regards angoissés suivaient la ruée des spectateurs vers le dehors.

Sur le devant de la scène, Val Kreston s'efforçait de rassurer le public :

— Du calme, voyons, du calme, *tout le monde* !... Sortez en bon ordre, ce n'est rien, juste un peu de fumée, on aura éteint dans une petite minute... Aucun danger, vous dis-je. Gardez votre sang-froid... Ne poussez pas... Prenez votre temps !

Pedley apprécia ce tranquille héroïsme :

— Brave type, pensait-il, tu ne sais si ce n'est que de la fumée ou une rôtissoire infernale qui se prépare, mais tu joues le jeu avec bougrement de courage !

Il se précipita vers la série des portes de secours, les ouvrant toutes grandes au fur et à mesure. L'air froid du dehors entra par bouffées.

Dans les coulisses c'était un vrai pandémonium, et la fumée y régnait épaisse, nauséuse, comme un brouillard jaunâtre et sale, dans lequel éclataient hurlements et appels. L'escalier avait une teinte orange, on y distinguait des silhouettes comme des ombres.

Pedley fut accroché par le bras, quelqu'un lui hurla :

— Pas par ici... La sortie est de l'autre côté.

— Je le sais... Je suis l'inspecteur Pedley... Lâche-moi...

Il plongeait dans une chaleur douloureuse pour les yeux, il avait repéré l'endroit du sinistre. Le magasin aux costumes. Tout le long du couloir rampaient des pythons géants de fumée verdâtre. Pedley reconnut la porte de la loge de Doranne. Il l'ouvrit d'un coup de pied, une flamme jaillit, livide. Il se laissa tomber à quatre pattes, rampa, et buta sur un corps immobile, étendu sur le sol.

Le tumulte continuait, le vacarme était effroyable, il se redressa, parvint à charger la lourde masse que représentait George, sur son épaule.

Il savait que c'était Felhman au toucher du tissu du costume, il savait également que l'homme vivait, il avait tâté le poulx. George gémissait sourdement, pendant que Pedley tenait bon sous le poids, dans le couloir.

A moins de trois mètres, le bois flambait rageusement, avec des craquements subits, comme le bois mort sous les semelles, dans une forêt. Des étincelles sautaient et attaquaient la nuque de l'homme qui rampait vers l'escalier.

Des silhouettes en uniforme se devinèrent dans l'opacité, il y eut le bruit sourd de bottes. Pedley parvint à se redresser graduellement, et d'une main libre, écarta l'extrémité de cuivre de la lance braquée sur lui.

L'homme qui la tenait grogna sous le masque, et son compagnon qui amenait le tuyau souple lança un appel éraillé :

— Y en a-t-il d'autres, là-bas ?

Pedley parvint à répondre, dans un accès de toux :

— C'est possible... Fais attention... Gare au plafond !

Il rejeta une étincelle qui lui brûlait la paupière, se traîna le long de l'interminable couloir, les yeux à peine ouverts, et parvint à rester dans le bon chemin en se fiant au tapis de jute menant à une sortie.

Un homme d'échelle cueillit le fardeau humain, déposa l'époux de Doranne parmi les camarades casqués, sur le trottoir, près de la grande pompe.

George ouvrit les yeux, et gémit :

— Est-ce qu'elle est sauvée aussi ?

Pedley regarda la face souillée, les cheveux roussis.

— Est-ce que... ?, commença-t-il, puis il interpella le chef de brigade au casque blanc.

— Matty... On aura besoin d'une lance type L, pour travailler au plancher. Ces conduits de ventilation sont capables de tout propager à travers l'immeuble.

Le chef rugit un ordre, les hommes se ruèrent sur la voiture aux lances, la plus proche. Le chef passa prudemment sur le verglas provoqué par la vaporisation :

— Ça ira, ça, Ben ?

— Oui... aboya l'inspecteur.

Ce fut alors qu'il vit Doranne, enveloppée dans un pardessus masculin, près de la voiture-échelle, entourée d'une demi-douzaine de girls qui grelottaient, tremblantes de froid et de terreur.

Il y avait aussi Val Kreston, en manches de chemise, la tête levée vers le toit.

— Ça sentait la benzine, disait le jeune premier. Plein le magasin aux costumes.

Pedley, d'instinct chercha le visage de Wilter dans la foule. Il se souvenait que l'incendiaire avait utilisé de la benzine lors de son dernier forfait dans un magasin.

Il prit une lampe portative dans l'une des voitures. Il découvrit un masque dans le tiroir et se jeta vers la porte de service. Le chef l'accrocha au passage.

— Non, Ben, inutile. Je fais sonner le rassemblement, il y a trop de danger, à présent. Tout risque de s'effondrer.

Pedley se dégagea, déclara qu'il n'en avait que pour une petite minute, pas davantage.

Un des pompiers s'exclama :

— Vous n'y pensez pas, inspecteur !

Mais l'inspecteur « y pensait » justement. Il disparut dans l'immeuble, vérifiant, pas à pas, le terrain sur lequel il marchait avec prudence.

On entendait le fracas des jets d'eau, le sifflement sur le métal brûlant, et aussi, un bruit curieux comme un broiement sourd, dans le couloir. Pedley devina que c'était le mortier qui travaillait entre les briques des murs.

Il ne manquerait plus que cela, deux mille tonnes de maçonnerie s'écroulant du plafond calciné. Pedley atteignit la loge dans laquelle il avait découvert George. Le mortier produisait une vibration, à présent, qui lui dressait les poils tout le long de l'échine.

Pedley découvrit ce qu'il était venu chercher, en l'espèce une clef anglaise, juste à l'endroit où il avait buté dans le corps. Une « Stilbon » dont le manche était peint en vert vif.

Il mit peu de temps pour regagner l'escalier. Le plafond brûlait, laissant tomber des débris sur la scène qui, depuis un demi-siècle avait vu défiler tant d'artistes. Le grondement de l'incendie rappelait un sourd tonnerre lointain.

L'allée était vide quand il apparut à l'air libre, et à peine avait-il atteint la rue, qu'une immense clameur jaillit de la foule. Il plongea à travers un déluge de pierres, débris de corniches, de briques, de mortier, et abandonna le trottoir au moment précis de l'écroulement de la façade.

Un journaliste l'attira par le poignet.

— Bon Dieu, inspecteur... Une chance inouïe... Vous venez de l'échapper belle !

— On le dirait, marmonna Pedley qui regardait l'éruption de vapeur, de flammes et de fumées s'échappant, avec des colonnes de poussière, du music-hall condamné.

— Dites... Parait que c'est un incendiaire qui... ?

— Oui. Du boulot d'incendiaire.

— Vous avez un tuyau précis ?

Pedley rejeta un morceau de bois calciné et murmura :

— Si on veut. Rien d'officiel. Mais il y aura un message radiodiffusé d'ici dix minutes, pour signaler un nommé Théodore Wilter, récemment libéré sur parole. Ne donnez pas l'origine de l'information, hein !

— D'accord. On ne parlera pas de vous. Comment appelez-vous le nom ? Double V - I - L - T - E - R ?

Pedley chercha Doranne du regard, mais elle n'était plus là, George non plus.

Chapitre IV

COUPABLE

Le carillon joua *Salut ! Les gars sont là !* et Doranne vint ouvrir elle-même. Pedley songea que ce devait être le jour de congé de la domestique. Il demanda des nouvelles de George.

— Il est couché, je l'ai obligé à se mettre au lit.

Doranne avait les traits tirés, les yeux cernés, sa voix était creuse. Elle reprit :

— Il dit que ce n'est rien, mais après ce coup sur la tête, et tout le reste, il pourrait bien couvrir quelque chose, sans s'en douter. J'ai envoyé chercher le docteur.

— Très bien, approuva Pedley. C'est comme lorsqu'on prend un grand coup de fumée, on croit que c'est passé, et puis, deux heures plus tard, au revoir tout le monde, on coule à pic, les poumons emplis de poison. Qu'est-ce que cette histoire de coup sur la tête ?

— Il n'en sait rien lui-même. Tout ce qu'il se rappelle c'est qu'il a dû entrer dans la porte tête première, en se précipitant chez moi.

L'inspecteur fit apparaître la clef anglaise.

— Je me demande si ce n'est pas avec ça qu'il a été servi.

Elle regarda l'outil, stupidement.

— D'où cela vient-il ?

— C'était à côté de votre mari quand je l'ai ramassé.

Elle eut une lueur dans les yeux et le dévisagea longuement, avec une expression d'infinie reconnaissance.

— Vous !... C'était vous ! Je croyais qu'il avait été sauvé par un pompier. Oh, Pedley, jamais je n'oublierai... Sans vous, je serais veuve. Il serait mort dans cet incendie...

Il ne répondit rien, elle avait les yeux humides. Au moment de tourner le bouton de porte de la chambre de l'époux, elle demanda, à mi-voix :

— Alors, on... on a essayé de le tuer avec cet outil ?

— Ce me semble indiscutable.

— C'est Ted, fit-elle, haletante, et, je... je... j'ai tout révélé à George, à son sujet.

— Vous avez bien fait, il aurait fallu en venir là, tôt ou tard, dit Pedley.

— Vous l'avez repris ?

— Pas encore...

Elle eut une contraction du visage et chuchota :

— Ah... Je suis soulagée, si j'ose dire, que... que la chose ait éclaté... Et soit terminée... Du moins, je l'espère.

— Oui. Je vous comprends.

— Je ne sais... Je crois que personne ne pourrait me comprendre, dit-elle sourdement.

Elle fit une dernière recommandation :

— Ne le bouleversez pas, si possible. Il a passé par tant d'émotions, déjà. Sans compter la perte du music-hall, et tous les procès que nous aurons sur les bras.

— Je ne sais si je vais beaucoup le réconforter, répondit-il, d'un ton ambigu.

Elle le précéda dans la pièce. George, le visage blafard, avait la tête appuyée sur un grand oreiller brodé. Doranne courut à lui :

— George... C'est lui qui t'a sauvé !

— Vraiment, inspecteur ?

— Parce que le hasard m'a fait entrer le premier... N'importe comment, vous auriez été emporté par l'un des pompiers, soyez tranquille.

George hocha la tête :

— En attendant, fit-il, c'est à vous que je dois la vie. Merci, mon vieux...

Il tendit la main, et Pedley déposa la clef anglaise sur la paume offerte :

— Avez-vous eu l'occasion de dévisager le personnage qui vous a gentiment caressé avec ça ?

FEHLMAN ouvrit des yeux ahuris, regarda l'outil, puis l'inspecteur, et ramena ses yeux sur la clef verte :

— Je ne savais même pas qu'on m'avait attaqué avec ça. Je n'ai vu personne, je n'ai rien su jusqu'au moment où je me suis réveillé dans la rue.

Pedley ne reprenait pas la clef anglaise.

— L'incendie est un coup arrangé, dit-il. On a répandu plus de deux litres de benzine sur les soies et satins du magasin aux costumes, et craqué une allumette. La même main s'est ensuite servie de la clef anglaise.

— Mais comment ce bandit avait-il pu s'introduire ? s'exclama Doranne.

Pedley exhiba le fil d'acier coupé à la pince.

— Vous savez... Du moment qu'il avait réussi à bloquer les portes de secours avec ça, il était capable de passer ensuite, de la salle à la scène et dans les coulisses, sans ce faire remarquer, non plus...

Salut ! Les gars... annonça le carillon.

— Le docteur, murmura Doranne, qui sortit, fermant la porte derrière elle. L'inspecteur agita son fil d'acier.

— Il ne s'agit plus seulement d'incendie volontaire, murmura-t-il, mais d'assassinat également.

Le trésorier s'appuya aux coussins.

— Il... il y a des victimes ?

— Un machiniste qui était resté coincé dans les frises, et un pompier qui a eu les reins brisés par l'écroulement de la façade, dit sobrement l'inspecteur, en frottant la cicatrice de sa joue.

Il ajouta :

— Si le docteur vous déclare en mesure de vous rendre en ville, je vous demanderai de venir à mon bureau avec Lily, pour des dépositions.

— Oui, oui... Bien sûr. Il faut frapper dur et ferme. Ce Ted Wilter... Croyez-vous que vous le retrouverez ?

— Mais, bien sûr, affirma Pedley qui passait déjà dans le living-room.

Un canon de revolver s'enfonça entre ses côtes.

— Lève les pattes, ordonna Ted Wilter, le regard en feu, le visage sans couleur. Un journal plié dépassait de sa poche, on voyait le gros titre.

Doranne était là, immobile, elle chuchota :

— Ce n'était pas le docteur, mais je ne pouvais vous prévenir, il m'aurait abattue.

La rage de Wilter semblait incontrôlable.

— Tas de salauds !... On a donné mon nom, alors que depuis quatre heures de l'après-midi, je n'ai jamais été à moins de deux kilomètres du Belfort !...

On entendit une petite toux discrète. C'était George, dans l'embrasure de la porte, avec, au poing, un revolver qui semblait le duplicata exact de celui de Wilter.

Le coup partit, sec.

Wilter eut un sursaut, et son propre revolver aboya avec si peu de différence, qu'on eût cru à l'écho de la première détonation.

L'homme était cependant tombé, et Pedley se jeta sur George pour lui arracher son arme.

— Hé, fit-il, il me semble que pour un blessé, vous avez de la force vitale à revendre... Restez là, on vous remettra au lit, plus tard.

Doranne commença de sangloter. Wilter gémit :

— Il m'a touché, mais je préfère encore crever comme ça, que d'être condamné à mort pour des crimes que je n'ai pas commis.

Pedley mit un genou en terre :

— Tu perds du sang, c'est vrai, mais ce n'est pas trop grave, et ta blessure ne t'obligera sûrement pas à quatre ans d'hôpital. Ne bouge pas, on attend le docteur, il te fera un bon garrot.

— Je suis innocent, dit Wilter, les dents serrées.

— J'en ai été convaincu dès le début, déclara Pedley, en se relevant. Mais on avait bien essayé de m'avoir. Dis donc, tu peins tes outils en vert, je parie...

— Oui. Mais alors, si vous saviez, qu'est-ce que... ?

— Attends. Tout d'abord, il me fallait être sûr de ton emploi du temps. Or, le dernier rapport qu'on m'a téléphoné et que j'ai reçu dix minutes avant de venir ici, m'informe qu'hier soir, à neuf heures vingt, c'est-à-dire, l'heure où l'alarme était donnée, tu buvais de la bière dans un bistrot de la Soixante-Dix-Neuvième rue.

Wilter ferma les yeux et sourit de bonheur.

— Ben ! si quelqu'un m'avait dit que je vous bénirais un jour !... murmura-t-il.

Pedley le regarda avec gravité.

— J'avais dit au directeur du pénitencier que je me décarcasserais pour toi si tu prenais le droit chemin. C'est l'histoire du billet d'entrée qui m'a fait dresser l'oreille.

— Quel billet ? demanda George.

— Celui que j'ai reçu pour la représentation de ce soir. Dixième rang, au milieu. Pour me faire découvrir que Wilter avait loué cette place pour lui, hier, et pour moi, aujourd'hui.

— Mais voyons, murmura Doranne, tout le monde sait qu'un inspecteur d'incendie n'a pas à payer sa place.

— Permettez, dit sèchement Pedley, pas tout le monde. La preuve, c'est que vous me l'avez envoyé.

Doranne devint livide, Wilter rugit sourdement, et George bondit, le visage écarlate de fureur.

— Quoi ?... Vous osez insinuer que... ?

— Ça va, Fehlman, ne te fatigue pas... Et je regrette de te déchirer quelques illusions... Je ne sais si tu me croiras, alors que tu ne sembles pas encore avoir compris que tu étais destiné à jouer le dindon de la farce pendant que Wilter remplirait le rôle de bouc émissaire. C'est elle qui a mis le feu, c'est elle qui t'a sonné avec la clef anglaise.

Doranne murmura entre deux sanglots :

— Mais c'est impossible !... Impossible !... Cet homme a l'esprit subitement dérangé !

Il ne se donna pas la peine de lui répondre.

— Elle était sûre, pauvre naïf que tu arriverais agitant les ailes, dès que tu apprendrais qu'elle se trouvait encore dans sa loge. Elle t'attendait pour te remercier de tout son cœur.

« Le malheur, pour elle, est que je sois arrivé, comme un chien dans un jeu de quilles, sans cela, tu représenterais probablement une pellette de cendres, à l'heure actuelle.

Le visage de l'administrateur était convulsé.
— Non, se répétait l'homme, non, jamais !... Je n'y crois pas... Pas un mot... Pourquoi l'aurait-elle fait ? Que pouvait-elle y gagner ? Elle savait que j'aurais toujours, et toute ma vie, été un esclave pour elle.

— Mais oui... Bien sûr... Elle le savait, en effet, et elle en est encore sûrement persuadée en ce moment... Mais — et Pedley envoya une bouffée de cigarette — c'est une perverse. Il lui faut, constamment, du nouveau et du nouveau. Une fois qu'elle a réduit un homme en loques, une fois qu'elle en a fait un pantin, il ne l'intéresse plus.

Pedley envoya une autre bouffée. Le silence était lourd et sinistre. L'inspecteur reprit :

— Dix contre un que le successeur n'est autre que Val Kreston... Hein, Doranne ?

Elle se tourna vers Fehlman et se tordit artistement les mains, elle exhala d'une voix qu'elle voulait pathétique :

— George... Il me crucifie !

Le rire de Pedley fut extrêmement désagréable.

— Elle ne mérite même pas ça... Ce n'est pas une femme, c'est un suppôt de Satan, elle

n'a pas hésité à risquer de faire rôtir un millier de spectateurs... Et je pense à ces portes de secours bloquées, à tous les détails soigneusement prévus, jusqu'à cette clef anglaise peinte en vert.

George remuait automatiquement les mâchoires, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Pedley, malgré les cris de fureur hystérique de Doranne, continuait de marteler :

— Il y a un bon moment que George se rend compte que la Doranne n'avait rien, à faire dans sa loge au moment où le feu avait éclaté.

« Pas de changement de costume, ou alors, votre habilleuse, chère enfant, eût été là-bas, également. Et il vous était si facile d'envoyer quelqu'un chercher ce que vous désiriez, si, réellement, vous aviez besoin de quelque chose. Non, je le répète, le sieur Fehlman commence tout de même à y voir clair.

Wilter avait le regard lointain. Il pensait à ce qu'elle avait été pour lui, il songeait qu'il l'avait échappé belle. On entendit le sempiternel : *Salut !... Les gars sont là !*

Cette fois, c'était bien le docteur.

★★★

L'ARISTO

VIEILLE NOBLESSE FRANÇAISE
PORTANT : « de gueule aux deux
pétioires d'argent » AVEC, POUR
DEVISE : « Bien mal acquis ne
profite qu'à moi »



...vous présente ses hommages et se fait un plaisir de vous annoncer que, sans le moins du monde se retirer des « affaires », il a entrepris de conter les plus marquants de ses exploits à son vieil ami André HÉLÈNE, pour qu'il mette ça noir sur blanc sous une belle couverture en couleurs de Jef de Wulf. Le troisième volume de la série vient de paraître sous le titre :

T'en fais pas pour l'Aristo

Chaque volume constitue une histoire complète : l'une des aventures de l'ARISTO, de SULPICE, le malabar au cœur fidèle, et de la séduisante, la tendre, la passionnée, la féroce ment jalouse amie de l'ARISTO : MARTINE.

Éditions de
la Flamme d'Or

19, rue d'Hauteville, PARIS-10^e

Le volume
225 frs



L'explosion de la « machine infernale » vue de la rue de Malte. Au premier plan, à gauche, le carrosse du Premier Consul conduit par le cocher César. (Bibl. Nationale Estampes, Photo Rigal).

Les Grands Crimes d'Autrefois

LA "MACHINE INFERNALE"

LE 3 nivôse an IX (1), le Tout-Paris artistique, littéraire et mondain était impatient de se rendre à l'Opéra. Ne devait-on pas, en effet, y donner la première représentation d'un oratorio de Haydn, *La création du Monde* ?

Bien que, pour cette œuvre, le prix des places eût été doublé, au début de l'après-midi toute la salle fut louée. Fait rare, depuis longtemps attendu, le Premier Consul honorerait de sa présence cette représentation.

Dans l'après-midi, peu après quatre heures et demie, une charrette basse, recouverte d'une bâche de toile grise et tirée par une jument noire, sortit d'une remise située au numéro 23 de la rue de Paradis. Elle était conduite par deux hommes vêtus de blouses bleues. Le plus jeune d'entre eux, qui paraissait âgé d'une trentaine d'années, était grand et blond, avait les cheveux coupés à la Titus, les yeux bleus, la face longue et maigre et le regard hautain. L'autre, qui était visiblement son domestique, avait au moins quinze ans de plus que lui. C'était un être vulgaire, de petite taille, assez corpulent, au nez camard, aux petits yeux enfoncés et à la barbe brune taillée en collier ; près de son œil gauche, une assez large cicatrice déparait son visage au teint coloré.

Ces deux charretiers amenèrent leur voiture dans la rue Denis (2). Près de la porte monumen-

taile de même nom, deux hommes les attendaient. D'un geste, le jeune patron aux cheveux blonds les appela auprès de lui ; puis, d'un ton bref, il ordonna :

— Montez dans la charrette et descendez le premier tonneau qui s'y trouve.

Docilement, les deux hommes entrèrent dans la voiture bâchée ; un instant plus tard, ils déposèrent sur les pavés de la rue Denis un lourd tonneau cerclé de fer. Quand il heurta la chaussée, il rendit un son clair ; il était vide. Se tournant vers son domestique, le jeune charretier lui dit :

— Reste ici, Petit-François. Garde la voiture et attends-nous.

— Bien, Monsieur, répondit seulement le valet. Et, d'un regard placide, il suivit des yeux les deux hommes, qui, guidés par son maître, descendirent la rue Denis en portant le tonneau vide.

Une heure s'écoula, sans que le jeune patron aux cheveux blonds reparût. Enfin, vers six heures moins le quart, Petit-François l'aperçut en compagnie de trois hommes ; les deux qui avaient déchargé le tonneau et un petit charretier de

(1) 24 décembre 1800.

(2) En 1793, le mot *Saint* avait été supprimé de nombre de rues.

corps frêle, aux épaules étroites, au front haut et dégagé, aux cheveux châtains nattés et serrés dans un cadogan, à l'air maladif et aux yeux bleus brillants d'énergie. Vêtu, lui aussi, d'une longue blouse bleue, il ne paraissait avoir guère plus de trente-deux à trente-trois ans.

Les quatre arrivants rapportaient le tonneau cerclé de fer. Mais il devait être plein, maintenant, car ces hommes le ramenaient sur une charrette à bras, qui n'avancait qu'avec lenteur.

Quand tout le monde fut réuni, le jeune patron, se tournant vers le nouveau charretier, lui demanda :

— Dis, Saint-Réjant, veux-tu nous donner un coup de main ?

— Bien entendu, mon cher Beaumont, répondit l'interpellé.

Unissant leurs efforts, les trois charretiers et leurs deux aides soulevèrent le lourd tonneau et le placèrent dans la charrette bâchée. Ce travail achevé, le chevalier Joseph-Pierre Picot de Limoëlan, dit Beaumont, déclara aux deux aides :

— Je vous remercie, Messieurs. Je n'ai plus besoin de vous maintenant.

Les deux soi-disant manœuvres prirent congé des charretiers en leur disant à mi-voix :

— Au revoir, Messieurs, et... bonne chance !

— Merci, répliquèrent Limoëlan, Saint-Réjant et Petit-François.

Tandis que ses deux complices s'éloignaient en poussant la charrette à bras, le chevalier, s'adressant à son domestique, ordonna :

— En avant ! Prends la rue Neuve-Eustache (1).

Aussitôt, le valet au nez camard saisit la jument noire par la bride et l'emmena dans la direction indiquée. Au bout de cent mètres, Limoëlan se ravisa. Il confia le cheval à Saint-Réjant et fit ramasser par Carbon, — c'était le vrai nom de Petit-François, — tous les pavés et moellons qu'il trouva au coin des bornes afin de charger le devant de la voiture.

Comme la charrette arrivait à l'angle de la rue Neuve-Eustache et de la rue Montmartre, le chevalier renvoya son valet :

— Que Dieu vous soit favorable, Monsieur, dit Carbon en le quittant, et fasse triompher le roi ! ».

Restés seuls, les deux conspirateurs royalistes remirent la jument en marche. La charrette traversa bientôt la place de la Victoire nationale (2), parcourut la rue Croix-des-Petits-Champs, puis arriva enfin dans un étroit passage, proche de la place du Carrousel, la rue Nicaise, où elle s'arrêta.

Cette rue, qui n'existe plus aujourd'hui, commençait à quelque distance du quai du Louvre, était interrompue par la place du Carrousel, et reprenait ensuite pour aboutir enfin à la rue Honoré. Saint-Réjant et Limoëlan ne placèrent pas leur véhicule le long d'un des deux côtés de cette voie, mais perpendiculairement au côté droit. Cela diminua d'autant le passage libre pour les autres voitures. En outre, ce fut devant un mur plein, créant une zone d'ombre. L'éclairage des rues de Paris laissant fort à désirer, la voiture amenée par les conspirateurs demeura donc presque invisible.

Un moment plus tard, Limoëlan s'en alla. Auprès de la charrette bâchée, il ne resta plus que Saint-Réjant et une toute jeune fille rousse, misérablement vêtue, que le chevalier avait engagée pour la somme de douze sous afin de tenir la bride du cheval.

VERS huit heures du soir, Bonaparte descendit dans la cour des Tuileries. Malgré la nuit noire et brumeuse qui régnait, il entrevit son carrosse entouré d'un piquet de grenadiers à cheval. Sur un ordre bref, les cavaliers de la Garde Consulaire présentèrent les armes au jeune chef d'État, qui entra dans sa voiture. Lannes, Berthier et l'aide de camp Lebrun prirent place à leur tour dans le carrosse, puis le cocher César, qui ce soir était ivre, cingla ses chevaux de violents coups de fouet.

Avec un sourd grondement, la voiture de Bonaparte s'engouffra dans le grand guichet des Tuileries, puis, soudain, déboucha sur la place du Carrousel.

Pour gagner la rue de la Loi, où se trouvait l'Opéra, le carrosse du Premier Consul devait parcourir la rue Nicaise, puis la rue de Malte, aussi étroite et mal éclairée que la précédente. Quand la voiture ne fut plus qu'à cent mètres de Saint-Réjant, celui-ci entra ouvrit les rideaux de toile de la charrette bâchée, se pencha vers l'intérieur du véhicule, puis il s'en fut par la rue de Malte.

Il marchait d'un pas très rapide.

Il n'avait pas fait vingt mètres, quand survint derrière lui le carrosse de Bonaparte, précédé et suivi des grenadiers à cheval. Il vit ainsi passer la voiture du Premier Consul, qui atteignit bien vite la rue de Rohan.

À l'intérieur du carrosse, Bonaparte somnolait.

Soudain, une formidable explosion se produisit rue Nicaise. Un souffle puissant balaya la rue de Malte, souleva les cavaliers sur leur selle et fit vaciller le carrosse de Bonaparte, dont toutes les vitres furent brisées. Le bruit de nombreux écroulements terrifia les rares passants qui ne furent pas jetés à terre et assommés ainsi. Une pluie de tuiles, d'ardoises, de moellons, de débris de vitres s'abattit partout.

Tandis que des gardes nationaux, des soldats d'un poste de garde voisin, un commissaire de police, des passants circulant dans les voies les plus proches accouraient au secours des nombreux blessés gisant dans les rues Nicaise et de Malte, au milieu d'un incroyable enchevêtrement de débris et de murs écroulés, le cocher César arrêta le carrosse de Bonaparte pour prendre les ordres de son maître.

— A l'Opéra ! ordonna sur-le-champ le Premier Consul.

Lorsque le jeune chef d'État entra dans la salle de l'Opéra, personne dans ce théâtre ne savait qu'il venait d'échapper à la mort. Mais bientôt le bruit s'en répandit. Soudain, mus par l'enthousiasme,

(1) L'actuelle rue d'Aboukir.

(2) L'actuelle place des Victoires.

tous les spectateurs, heureux de savoir Bonaparte sain et sauf, se levèrent et, tournés vers sa loge, applaudirent avec vigueur.

Le Premier Consul savoura un moment l'encens de la popularité, puis il descendit dans la rue de la Loi et ordonna à son cocher :

— Aux Tuileries, tout de suite, César !

Las de se contenir, Bonaparte voulait crier à ses intimes tout ce qu'il avait sur le cœur. Quand il entra dans le grand salon du rez-de-chaussée des Tuileries, il le trouva rempli d'une foule de fonctionnaires venus aux nouvelles. Otant son masque d'indifférence, d'une voix dure, le Premier Consul jeta aussitôt avec force :

— Voilà l'œuvre des Jacobins ! Ce sont les Jacobins qui ont voulu m'assassiner !... Il n'y a là-dedans ni nobles, ni prêtres, ni chouans !... Je sais à quoi m'en tenir et l'on ne me fera pas prendre le change »...

Mais il avait compté sans Fouché, son ministre de la Police.

— Citoyen Premier Consul, l'enquête sur l'attentat de la rue Nicaise vient à peine de s'ouvrir. Nous ne possédons actuellement aucune preuve contre qui que ce soit.

Bonaparte sentit la discrète critique que renfermait la déclaration de son ministre. D'un ton brusque, il répliqua aussitôt :

— Je vous répète que les coupables sont les Jacobins !

Alors Fouché fixa le Premier Consul d'un œil interrogateur : Bonaparte était-il sincère ou l'obstination qu'il mettait à accuser les Jacobins cachait-elle une arrière-pensée politique ? Il importait de faire d'urgence la lumière sur l'effroyable drame de la rue Nicaise.

L'ENQUÊTE entreprise sous la direction de Fouché pétina tout d'abord.

La toute jeune fille qui, dans la soirée du 3 nivôse, tenait par la bride la jument attelée à la « machine infernale », — c'est ainsi qu'on avait baptisé la charrette portant un tonneau de poudre, — fut bien retrouvée, mais morte. Elle gisait dans le ruisseau, complètement nue, la peau du visage arrachée, le crâne ouvert et les bras amputés par la déflagration. Marianne Peusol avait été littéralement déchiquetée. L'un de ses bras avait été projeté sur la corniche d'une maison, l'autre devant la porte du poste de garde, proche de la sinistre charrette.

Les débris de la « machine infernale » et les restes de la jument noire furent transportés à la préfecture de police, puis exposés à la vue des visiteurs. Plusieurs jours passèrent, sans qu'aucun maréchal-ferrant ou loueur de voitures pût donner le moindre renseignement permettant de retrouver l'homme à la blouse bleue, qui, le 3 nivôse, avait conduit la fameuse charrette dans la rue Nicaise.

Ce fut seulement le 6 nivôse, qu'un certain Lambel, grainetier de la rue Meslée, reconnut les débris, car le véhicule et l'animal lui avaient appartenu.

— A qui les avez-vous vendus ? s'enquit aussitôt un inspecteur.

— A un marchand forain, il y a environ une dizaine de jours.

— Comment est cet homme ?

— De petite taille, répondit le grainetier d'une voix lente, posée... Il ne paraît avoir guère plus de quarante-cinq ans. Une chose m'a frappé dans la physionomie de ce client de passage assez corpulent, aux cheveux châtains foncés et aux yeux enfoncés : c'est son nez camard.

Le carrosse de Bonaparte au moment de l'explosion. Le Premier Consul est escorté de grenadiers à cheval et d'un mamelouk (au centre de l'image) (Bibl. Nationale Estampes, Photo Rigal).



Le signalement précis du conspirateur donné par Lambel fut aussitôt transmis à Fouché. Doué d'une étonnante mémoire, le ministre de la Police Générale n'eut pas de peine à identifier le pseudo-marchand forain.

— C'est donc François Carbon, dit Petit-François, qui est mêlé à cette affaire, murmura-t-il pour lui-même dans le silence de son cabinet.

Il eut un petit rire-sarcastique et reprit :

— Bonaparte s'est donc bien trompé ! Les auteurs de l'attentat de la rue Nicaise ne sont nullement des Jacobins, mais des royalistes.

François Carbon était, en effet, un chouan convaincu, qui, durant sept ans, avait pris part aux soulèvements de l'Ouest contre le gouvernement républicain. Fouché en fut fort aise.

MOINS de trois semaines plus tard, la police découvrit le domicile de la sœur de Carbon : Catherine Vallon. La perquisition qui eut lieu dans sa maison, — 310, rue Martin, — prouva que Fouché était bien sur la bonne piste. Chez « la Vallon », les inspecteurs trouvèrent, en effet, les fameuses blouses bleues, qui avaient servi aux conspirateurs le 3 nivôse et un tonneau rempli de poudre !

Bien entendu, la sœur de Carbon nia toute participation à l'affaire de la machine infernale. Mais sa fille aînée, Joséphine, fut moins discrète. Longuement interrogée par Desmarests, — le chef de la *division de Sécurité générale et de Police secrète*, le meilleur et le plus zélé collaborateur de Fouché, — cette jeune fille de dix-neuf ans révéla la cachette où se tenait son oncle depuis l'attentat : rue Notre-Dame-des-Champs, chez d'ex-religieuses vivant en communauté.

— Pour s'emparer de Carbon, dit Fouché à Desmarests, il faut agir par surprise. Sinon, cet homme nous glissera entre les mains.

Les instructions du ministre furent exécutées à la lettre. Le 28 nivôse (1), à sept heures du matin, comme le jour venait à peine de naître, de nombreux policiers surgirent soudain devant le groupe de bâtiments, où se cachait Carbon. Ils escaladèrent les murs de clôture et se précipitèrent vers la chambre, où devait dormir le conspirateur royaliste. Le pistolet au poing, ils ouvrirent brusquement la porte de cette pièce. Une exclamation de fureur leur échappa :

— Ah ! le bandit !

La chambre était vide ! Mais le lit était encore chaud ; Carbon ne devait pas être loin.

Un instant plus tard, un inspecteur le découvrit dans une chambre voisine, proche du grenier : assis devant la cheminée, le conspirateur se chauffait d'un air paisible. Le policier se jeta sur lui, d'autres hommes accoururent... Après une courte lutte, Carbon fut bientôt maîtrisé et ligoté.

En hâte, on le conduisit alors à la préfecture de police.

Dès lors, l'enquête fit de rapides progrès. Interrogé jusqu'à quatre heures du matin par le préfet de police, Carbon avoua presque tout ce qu'il savait sur l'affaire de la machine infernale. Fouché apprit ainsi que les principaux exécutants de l'attentat de la rue Nicaise n'étaient autres que le chevalier Joseph de Limoëlan et Robinault de Saint-Réjant, jeunes Bretons de caractère résolu, royalistes fanatiques, célèbres parmi les fidèles de Cadoudal pour leurs hardis coups de main durant les guerres de Vendée. Carbon n'avait joué auprès d'eux qu'un rôle subalterne : celui d'un domestique dévoué, mais non au courant de tous les projets de ses maîtres.

En possession de ces renseignements, Fouché lança maints inspecteurs, mouchards, indicateurs sur la piste du petit, maigre et chétif Saint-Réjant et de son complice.

Se sachant traqué, Saint-Réjant allait de refuge en refuge, ne restant que peu de temps dans chacun d'eux. Quant à Limoëlan, il se terra dans un abri pour le moins original : près de la prison Saint-Lazare, dans un caveau de l'église Saint-Laurent. De ce cachot, le chevalier demeura en relations avec Georges Cadoudal, l'inspirateur de l'attentat de la rue Nicaise.

Ce fut grâce à un agent double, un nommé Sougé habitant l'*Hôtel de Mayenne*, sis rue du Four-Honoré, que Fouché réussit enfin à mettre la main sur Saint-Réjant.

Le 8 pluviôse an IX (28 janvier 1801), à l'aube, comme ce petit Breton sortait précisément de l'hôtel, où il vivait avec Sougé, des inspecteurs se saisirent de lui.

Quant à Limoëlan, la police ne put mettre la main sur lui. Quelques mois plus tard, il parvint à sortir de Paris, puis à gagner les États-Unis. Et ce farouche conspirateur à l'apparence de dandy, qui, le 3 nivôse, avait été cause de la mort de maints Parisiens, s'éteignit un quart de siècle plus tard en Amérique, revêtu de la soutane : il était devenu curé de Charleston !

Conduits devant le tribunal criminel de la Seine, Carbon et Saint-Réjant furent condamnés à mort. Le 21 avril 1801, les gendarmes les menèrent sur la place de Grève. Chose étonnante : devant les clameurs furieuses de la foule, Saint-Réjant, qui avait pourtant déjà affronté la mort, faiblit, se montra lâche. Il fallut le soutenir pour l'aider à graver les marches de l'échafaud.

Deux têtes tombèrent... Mais l'inspirateur de l'attentat de la rue Nicaise, le redoutable chef royaliste Georges Cadoudal, resté en Bretagne, demeura introuvable. Ce ne fut que, quatre ans plus tard, que des inspecteurs parvinrent à se saisir de ce colosse blond à grosse tête.

Le 25 juin 1804, à son tour, Cadoudal fut conduit en charrette sur la place de Grève... Dès lors, Napoléon n'eut plus à redouter de complots royalistes.

UNE BLONDE A LA ROBE VERTE

par JOHN P. FORAN



Elle était grande, blonde, avec une robe verte collante au possible...

Après que j'aie vu le meurtre, on m'envoya la blonde en vert pour que j'en meure. Ni elle, ni moi ne comptons que j'en mourrais —volontiers—...d'amour pour elle.

LE TYPE DU TEXAS faisait un raffût du diable. Il gueulait aussi fort qu'une corne de brouillard.

— J'suis là pour me donner du bon temps !... Allez, les gars ! A mille dollars la minute, gagnant ou perdant !... Faut que ça remue, faut que ça saute !

Il commençait à me courir, avec son boucan, ses cheveux rares jaune sable, sa face tannée comme du cuir sous le grand chapeau de cowboy, et son pantalon enfoncé dans des bottes.

Mais l'ami Prescott, le journaliste du *Dispatch*, nous avait passé le tuyau, paraît que c'était un

propriétaire de puits de pétrole, matelassé de vingt gros billets de mille dollars, ça fait que j'avais alerté Benny Morris et les potes, pour une bonne partie de poker au Sherman Hotel.

Le client en était déjà de six billets quand il déchira de nouveau les cartes. Benny n'aime pas ce genre de plaisanterie, surtout quand c'est répété, et le mit en boîtes. Le type du Texas, n'aimait pas qu'on se foute de lui, et envoya un coup de poing.

Benny encaissa et riposta. Seulement c'était avec une lame. Je vis la chose à temps, j'envoyai les deux mains à la fois, en faisant attention à ne pas être tailladé, j'attrapai le poignet, et il n'y eut, comme dégât que la manche coupée, juste sous l'épaule.

Ce qui termina la partie, et souffla l'occasion de plumer le pigeon. On trinqua, j'essayai de calmer tout le monde. Le client ne faisait que regarder Benny — un petit bonhomme qu'a l'air bien correct et pas méchant, d'habitude — puis sa manche, comme s'il n'arrivait pas à y croire.

Finalement, il consentit à se mêler à la conversation quand l'un des gars parla de l'article que Prescott avait écrit à propos de George Lewis.

— Je me demande, fit-il, si Lewis déposera devant le Grand Jury, contre Hal Cunningham.

— J'en suis sûr, déclarai-je, et Cunningham tout puissant qu'il soit comme chef du Parti Progressif du dixième district, va faire de la tôle pour un bon bout de temps.

Benny me dévisagea, perplexe, et le type du Texas, se pencha en avant, une lueur dans ses yeux pâles.

— T'as l'air bien sûr de toi, dis... Un petit pari ? Mettons cinq cents dollars ?

Le George Lewis dont il était question, un petit bool qui avait une dent contre le Cunningham, en savait assez sur le compte du politicien pour le mettre dans le bain à propos d'Edward Shaeffer, actuellement inculpé comme roi du jeu clandestin de la région.

— Disons le double, lançai-je, et je sortis mon portefeuille, j'en tirai un billet de mille.

— Tu es fou, Al, s'exclama Benny, Lewis est à trois contre un qu'il n'arrivera pas vivant au Palais de Justice !

La grande gueule recommença à sonner de la trompe de brouillard, il s'excitait, et c'était ce que je voulais. Il hurla, comme je me levais pour sortir :

— Hep !... Deux mille ?

— On en reparlera demain soir, autour d'une table de poker.

Tout en roulant vers mon appartement, je décidai de téléphoner, aussitôt arrivé, à Benny

pour lui dire de laisser mijoter le client jusqu'à nouvel ordre. Benny ne discuterait sûrement pas. C'était un bon copain, depuis l'époque où nous étions ensemble, dans l'équipage d'un bombardier de la Marine, dans le Pacifique.

Je virai, pris la Sherman Avenue. Il y avait là un vieux tacot en travers de la chaussée, et je distinguai un corps étalé tout près du pare-choc avant.

Je fais toujours attention à ne pas être mêlé à des histoires d'accident, mais le regard suppliant du bonhomme à cheveux gris qui était en train de se pencher sur le cadavre, me fit pitié, en quelque sorte.

Je stoppai, je m'en fus voir. La victime était de petite taille, et les yeux vitreux, la mousse de salive séchée aux coins des lèvres annonçaient que ça allait plutôt mal. Mais comme il empestait le whisky, on ne savait pas encore s'il était ivre-mort, ou mort tout court.

Une voix de femme se lamentait dans la voiture.

— Il est mort... Il est mort...

Et le vieux montrait d'un doigt tremblant, une grosse voiture à l'arrêt :

— Sorti de derrière la... l'auto... Ma femme a crié, et j'avais essayé de freiner et...

— Vous avez téléphoné à la police ?

— Oui, mais la loi dit qu'il ne faut pas quitter les lieux d'un accident ! Et... et il va mourir !...

Le pauvre type s'étranglait d'angoisse. Je lui tapai doucement sur l'épaule :

— Un peu de sang-froid, grand-père... Je vais vous aider.

Je me dirigeai vers une espèce d'hôtel particulier, je m'arrêtai net. De grosses lettres dorées au-dessus de la porte annonçaient : *Parti Progressif, Dixième District*. Une voix m'interpella :

— Où allez-vous ?

C'était un flic, un grand costaud, l'air pas commode.

— J'allais téléphoner à la police... Il y a eu un accident.

— Ben, j'suis la police, grommela-t-il, et il me dévisagea, puis regarda le vieux, et ensuite le corps sur l'asphalte.

— C'est vous qui avez fait ça ?

— Non. Je passais et...

— Bon... Alors... Vous ? fit-il au vieux.

— Je... je n'allais pas vite, monsieur le policeman... Ma femme a toujours peur... Et il a trébuché comme s'il...

— Papiers... Et vous aussi, hein !

— Moi ? protestai-je. Mais je passais simplement !

— Papiers, j'ai dit !...

L VERIFIA, puis se pencha sur le corps, fouilla les poches. Il était en train de regarder, à la lueur des phares, ce qu'il avait trouvé, lorsqu'une voiture-radio stoppa, et le flic se hâta de montrer au chef de patrouille, le contenu du portefeuille du mort. Ils échangèrent quelques mots que je ne pus entendre, ils s'entre-regardèrent, puis étudièrent le vieux.

Deux nouveaux personnages surgirent contournant la grosse voiture le long du trottoir. L'un, fort bien vêtu, avait des cheveux noirs soigneusement gominés, de grands yeux également noirs, et brillants, un beau gosse. Il mâchait lentement de la gomme et regarda à la ronde, comme un metteur en scène avant de donner l'ordre de tourner.

L'autre était blond, avec une face taillée à coups de serpe, et des yeux bleu pâle, très mobiles, avec une préférence pour le regard de biais. Il me demanda ce qui s'était passé.

— Demande au flic, répondis-je.

Ce qui parut lui déplaire. Il haussa des épaules massives, eut un rictus agressif :

— D'où que tu viens ?

— De l'endroit où j'étais.

Le beau gosse me dévisagea à son tour et cessa de mâcher pour un instant. Son rictus, à lui, était railleur :

— Et où vas-tu ? fit-il.

Ils commençaient à m'agacer tous les deux avec leur air de vouloir m'intimider. Je répliquai :

— Sait-on jamais où l'on va ?

Il recommença à remuer les mâchoires. Il avait l'air très content de lui. Il savait qu'il avait une petite gueule pour plaire aux femmes.

— Laisse tomber, Jack, murmura-t-il, et tous deux firent demi-tour vers le siège du Parti Progressif.

Quelques instants plus tard, un homme-tonneau sortit du club, s'installa dans la grosse conduite intérieure. Au même moment, le flic me rendit mon permis de conduire :

— Circulez, grogna-t-il.

Le pauvre vieux était toujours dans son tacot et racontait quelque chose à mots hachés, à sa femme. Je ne pouvais lui être d'aucune utilité. Je pris mon volant, et constatai que l'auto noire avait démarré derrière moi. On me suivait...

JE VIS TOUT DE SUITE la femme, elle se tenait plus loin, dans l'avenue, sous un lampadaire. Grande, blonde, avec une robe verte colante au possible, et elle n'avait pas besoin de corset, ni de soutien-gorge pour les deux petits globes qui dardaient leurs pointes.

Une cigarette au coin de la bouche écarlate, elle laissait monter des volutes de fumée bleue, et la taille courbée en arrière, elle remontait la robe jusqu'au-dessus du jarret, pour vérifier, sur le

mollet rudement bien tourné, la couture du bas de nylon.

J'eus un sourire narquois. Il y avait la bagnole qui me pistait, il y avait la blonde qui m'agui-chait. Probable que je n'avais pas été marlé avec le beau gosse et son copain. Ils étaient sûrs que j'avais vu l'accident.

Je stoppai au trottoir, j'aurais peut-être plus de chance avec la même. On aurait dit qu'elle n'attendait que ça, elle jeta sa cigarette, monta sans demander d'explications. Dès qu'elle fut à côté de moi, j'eus l'impression qu'elle n'était pas ce qu'elle prétendait représenter, malgré la voix qu'elle s'efforçait de rendre cynique et traînarde.

— Un drôle de foin, là-bas, qu'on dirait !...

— Oui... Un type qui s'est fait écraser.

— Des choses qui arrivent, fit-elle.

— Oui... Il est tout ce qu'il y a de plus écrasé..

Mort.

Je savais bien que je ferais tomber le masque de fausse indifférence. Elle eut un haut-le-corps, et, dans le silence qui suivit, j'eus la nette impression que nos pensées concordèrent, que nous étions plus qu'ennuyés, tous deux, d'être mêlés à une histoire qui pouvait tourner très mal.

Elle lança un regard furtif derrière elle, je supposai qu'elle s'alarmait de la poursuite par l'auto noire, mais elle questionna, d'une voix mal assurée :

— Le... Le conducteur de... Celui qui a fait... qui a causé l'accident... Il... il est arrêté ?

— Ce pauvre vieux ? Bien entendu. Homicide par imprudence, prison, condamnation... Il n'ira pas jusqu'au bout, il en mourra de chagrin, ou de peur.

Je martelai les mots, dans l'intention très nette de lui faire mal. Elle était rigide, ses yeux bleus regardant droit devant elle, et ne voyant probablement rien.

Avant de stopper devant chez moi, je constatai, dans le rétroviseur, que j'avais lâché l'auto suiveuse, elle était loin derrière. La petite me donna la main, c'était froid comme glace.

Au deuxième étage, dans mon appartement, je désignai le divan.

— Voilà, ma belle.

Elle s'assit, les doigts entrelacés nerveusement sur les genoux, elle semblait épouvantée, mais de quoi ?... Je m'installai tout près, lui entourai la taille, mais ne lui pris aucun baiser. Je murmurai, simplement :

— Tu me fais penser à la brise rafraîchissante qui passe sur un champ de blé mûr...

Ce qui produisit l'effet désiré. Les yeux se remirent à vivre, elle ravala quelque chose et cela se termina par un sanglot, si longtemps contenu. Puis, sans transition, elle rejeta la tête en arrière, éclata d'un rire nerveux, saccadé, je m'écartai, me levai, elle tomba, sans forces sur le côté.

CETTE FOIS, je fus un peu alarmé, je courus chercher du whisky, j'obligeai la petite à avaler, j'en pris une bonne dose moi-même avec empressement.

Je surpris son regard sur moi. Les yeux bleus étaient voilés de larmes, avec une expression de douceur. Elle remit ses cheveux en ordre, d'un mouvement gracieux, je dirais, « racé », en tout cas, un geste de femme qui possède une éducation raffinée.

— Vous n'êtes pas une fille galante, dis-je, très calme. Allons... Quel est votre jeu ? Votre nom ?

— Kathleen Lee... Avez-vous vu ce qui s'est passé ?

Tout devint transparent... Mais quelle candeur dans cette question !... Je secouai négativement la tête.

— Non... Qui vous a mise sur mon chemin ? Elle abaissa les yeux sur ses longues mains blanches.

— Mon... mon cousin.

Je savais qui elle désignait. Le dénommé Jack. Elle confirma. Quant au beau gosse...

— Clive Warren, mon fiancé.

Je serrai les lèvres. L'affaire devenait de plus en plus inquiétante. Je résolus de savoir qui était la victime.

— Non, supplia-t-elle, ne demandez rien...

— J'attends, insistai-je d'un ton résolu.

— George Lewis, dit-elle, d'une voix ténue.

J'en reçus une ruade au creux de l'estomac.

— Mais, reprit-elle, puisque vous n'avez rien vu !

— Non... Mais, je la dévisageai longuement, comment est-il possible qu'une personne comme vous soit mêlée à cet assassinat... Ne savez-vous pas qu'ils ont tué Lewis ?

La terreur reparut, elle cria :

— Non !... Non !... Ce n'est pas eux... Clive voulait seulement s'emparer des documents représentant le faux témoignage contre M. Cunningham.

— Comment pouvez-vous dire que ces documents ne représentent pas la vérité ?

— Parce qu'il faut qu'il en soit ainsi, parce que ce ne peut être autrement. Je connais M. Cunningham depuis ma plus tendre enfance, sa fille a été ma camarade d'études à l'école, au lycée... Il est impossible qu'un tel homme se soit acoquiné avec un Edward Shaeffer. Un joueur... Un gredin...

J'avalai l'expression. Un joueur pour elle était un gredin. Bon. Je poursuivis :

— Comment s'étaient-ils emparés de Lewis ?

— Je les ai aidés. Lewis est un coureur effréné, alors, Clive a exigé que je m'habille comme... comme une... enfin, comme vous me voyez...

Lewis a voulu m'emmener chez lui, et le chauffeur du taxi, qui avait reçu ses consignes, nous a conduits droits au siège du Parti Progressif.

— Où Clive avait l'intention de lui prendre les papiers et le laisser aller ensuite ?

— Oui, dit-elle avec force pour se persuader elle-même de cette invraisemblance.

— Et vous étiez à portée de main quand je suis entré, malgré moi, dans la danse. Clive vous a convaincue que je courais prévenir les journalistes, leur raconter des bobards.

Son attitude était celle d'une femme qui est prête à suivre l'homme qu'elle aime, jusqu'en enfer. Il y a des gars qui ont toutes les veines... Puis elle se leva, précisa qu'elle expliquerait à Clive que je n'avais rien vu.

— Vous êtes vraiment naïve... Aucune habitude du genre de sport que l'on vous a ordonné. Vous ne comprenez pas qu'on boit, qu'on, oui... on va très loin avec l'homme à qui il faut arracher des confidences ?... Cela demande du temps, voyons.

Elle me regarda comme si elle me voyait pour la première fois, abaissa les yeux, rougit profondément. J'eus un rire amusé :

— Rassurez-vous, Kathy... Je ne vous mangerai pas.

Quelle grâce dans cette robe collante, et quelle splendeur de longs cils noirs... Elle me sourit, avec quelque incertitude.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Albert Farnsworth, j'aimerais que vous m'appeliez simplement Al.

Elle regarda autour d'elle. La pièce était magnifiquement décorée, j'en conviens, c'était l'enjeu d'un poker avec un artiste peintre. Les meubles étaient cossus, il y avait un tapis persan, authentique sur le parquet.

Elle me demanda ma profession, et quand je lui dis crûment que j'étais un joueur — professionnel, bien entendu — elle eut un petit mouvement qui me poussa à répondre, avec sécheresse :

— Si vous trouvez que c'est mal, je changerai, je me ferai politicien, comme Clive.

Elle rougit, m'assura qu'elle n'avait pas voulu m'offenser, mais... Je comprenais. Elle s'était imaginée qu'un joueur est un bandit, un gangster avec des mœurs de brute.

— Votre appartement est si joli, Al...

J'aurais voulu la prendre dans mes bras, connaître le goût de ses lèvres. Je restai calme :

— Il est temps de partir, Kathy... Grand temps... Je n'ai rien exigé de vous parce que vous me faites penser à la brise rafraîchissante qui passe sur un champ de blé mûr.

Elle devint très pâle, deux larmes jaillirent de ses yeux, et courut vers la porte. Je restai immo-

bile, je pensai à tout ce que je portais en mon cœur depuis que j'avais perdu une blonde, comme celle-ci, avec des yeux bleus et des cils noirs, et une démarche de déesse...

— Ne fais pas l'idiot ! grommelai-je à voix haute, et je bus deux whisky à la file.

Le plus immédiat était de prendre le large. Je savais ce qu'il m'en coûterait de me mettre en travers des manigances de Cunningham. Donc, filer en avion jusqu'en Californie, me « reposer » dans le ranch que j'avais gagné au jeu à Gerald Clift, le jeune premier de Hollywood. J'y attendrais tranquillement et très confortablement que la mort de Lewis fût oubliée de tout le monde.

Encore un whisky. Et je ne pouvais m'empêcher de penser à cette petite qui valait tellement mieux qu'un Clive. Qui sait si ça ne la mènerait pas un jour, à stationner, non plus par comédie, mais pour de bon, sous un lampadaire, la cigarette aux lèvres, en attendant le client!...

ET VOILA que le téléphone se mit à sonner. C'était la voix de Kathy, haletante, comme si elle avait couru. Elle me conta, à mots hachés qu'elle était rentrée chez elle et que l'homme à l'auto noire — Hoke — l'avait suivie... Il avait dû téléphoner à Clive. Ce dernier l'avait rejointe et... et battue !... Battue parce qu'elle affirmait que je ne savais rien.

Mon sang ne fit qu'un tour. Je l'arracherais à cette gouape.

— Kathy... Mon petit... Je vous emmène... Je t'emmène... En Californie... Prépare une valise... Vite... Donne-moi ton adresse, je vais passer te chercher.

Je notai, raccrochai, pris mon pistolet dans un tiroir. Je ne m'en étais pas servi depuis la fin de la guerre. Je composai, ensuite, le numéro de Benny. Une voix de corne de brouillard me répondit. Au diable, l'homme du Texas ! Je voulais parler à Benny, mais il gueula plus fort :

— C'est à moi qu'il faut raconter tes affaires, vieux ! Je veux être dans le coup, s'il y a du grabuge... Je suis à New-York pour m'amuser, bon sang et cornes de bison !...

— Bon... Tu avais dit que tu as un avion à l'aéroport... Tu peux dégouter le pilote, cette nuit même ?

— Sûr !... C'est moi-même... Qu'est-ce qui se passe ?

— George Lewis est clamé et il faut que je...

— Ha ! Ha !... Ho !... Ho !... A moi les fakiots... J'ai gagné mon pari... Et alors, pourquoi veux-tu te barrer ?

J'expliquai tout, il continuait de se gondoler, j'étais à cran, je me demandais pourquoi j'avais

empêché Benny de lui glisser une lame entre les côtes.

— Alors, t'es en route, à présent pour faire le noble chevalier et sauver la dame qui habite dans Northcliffe Avenue, dis, mon pote ?

— Oui, et grouille pour l'avion !...

A mon coup de sonnette, la porte s'ouvrit toute grande chez Kathy. Elle était prête, dans un tailleur de gabardine à petits damiers. Le visage, débarrassé de l'odieux maquillage qui, cependant, n'avait pas réussi à la rendre vulgaire, était d'une finesse étonnante.

La valise plate se trouvait dans l'entrée. Je l'empoignai :

— Et maintenant, en route !... dis-je, joyeux.

Je me retournai... Je restai cloué sur place. Beau Gosse me barrait le seuil, flanqué de Jack et de Hoke. Il avait un gros revolver en main. Son rictus était insupportable :

— Tu pars en voyage, Al de mon cœur ?

Durant quelques secondes sinistres, je crus qu'elle m'avait attiré dans un piège, mais tout, dans son attitude criait le contraire. Clive après l'avoir brutalisée, avait calculé juste. Il savait que j'accourrais. Je m'étais trop pressé.

Le trio entra, Clive referma la porte, Jack avait l'air tendu, Hoke, par contre, avec son mufle de boxeur balafre, semblait à son aise.

— Lâche la valise, Al, ordonna Clive. Fouille-le, Jack.

On me prit mon automatique et mon porte-feuille qui contenait cinq billets de mille dollars. Clive ricana sans cesser de mâcher sa gomme. On m'obligea à m'asseoir dans un fauteuil de bois, un genre de cathédre avec un dossier très haut, on me cerna, non sans m'avertir qu'au moindre geste suspect, je serais assaisonné comme il se doit.

KATHY ÉTAIT MUETTE, immobile, blanche comme un linge. Je tenais à lui montrer que je ne m'en laissais pas imposer. Je m'installai à mon aise.

— Donc — commençai-je, avec un petit sourire de défi — vous avez descendu Lewis, mais au lieu de terminer régulièrement cette affaire, vous avez trouvé plus avantageux de me balancer dans le bain.

— Tiens ?... Je croyais que tu n'avais rien vu !

— Exact. Mais votre insistance, à tous, m'a obligé à réfléchir, et j'ai compris. Simple comme bonjour. On fait révéler au gars l'endroit où il a planqué ses papalards, on le descend, on l'ôte, encore tout chaud devant le tacot d'un pauvre vieux...

Clive restait impassible. Jack lança un regard de côté à Kathy, et je lus sur le visage de Hoke que j'avais touché juste. Il leva son arme, avança sur moi, la bouche tordue. Il s'arrêta, on avait sonné à la porte. La tension était à son comble. Finalement Clive fit un signe à Kathy.

— Va ouvrir... Vois ce que c'est.

On entendit l'exclamation de sympathie :

— Oh, M. Cunningham !... Que je suis contente !...

Et une voix un peu épaisse répondit :

— N'ait pas l'air affolé, petite... Tout va s'arranger.

Cunningham apparut, il souriait encore, mais le visage bouffi, au double menton, devint plus dur. Il avait des cheveux blancs et le teint congestionné.

— C'est l'homme ? fit-il avec un geste de la main dans ma direction.

— C'est Al. Farnsworth, précisa Clive.

Le gros vieillard répéta le nom, secoua la tête. Non, il ne me connaissait pas. Le sourire revint, il se tourna vers Kathy.

— Mon petit... Tu devrais aller te poudrer le nez...

Elle hésita, puis avec un « Oui, M. Cunningham » quitta la pièce. Le gros politicien se laissa tomber dans un fauteuil, posa son chapeau sur la portion de genou laissée libre par son ventre, et articula : Parlons peu, mais parlons bien.

— D'accord, dis-je tout de suite, et vous verrez que c'est très intéressant.

— Toi, ta gueule ! grommela Hoke.

— Voilà, commença Clive. Il a tout vu, il a immédiatement reconnu Lewis, il allait téléphoner, mais un flic a surgi. Nous avons essayé de l'entreprendre, il nous a envoyés promener, alors Kathy a pu l'embarquer, mais paraît qu'il ne sait rien. Alors, on s'est arrangé pour le faire venir ici de façon que vous puissiez lui tirer les vers du nez, patron.

— Je vous écoute, m'informa Cunningham, très glacial.

— Je suis prêt à miser contre les bobards de Beau-Gosse, les cinq mille dollars qu'il vient de me voler, et il a soin de n'en rien dire.

Cunningham décocha un regard à Clive... Un regard chargé d'un mépris écrasant. Je poursuivis mon avantage :

— Je confirme que je n'ai rien vu. Et je faisais tout pour ne rien comprendre. Mais Beau-Gosse a voulu trop bien faire, il a déguisé Kathy en pierreuse pour me cueillir, et a refusé, ensuite, de croire qu'il ne s'était rien passé entre elle et moi. Il a terminé sa belle besogne en giflant la pauvre

petite à tour de bras. Je suis venu, de ma propre initiative, pour tenter de tirer Kathy — en même temps que ma propre personne — hors de ce galimatias idiot à tous points de vue.

Cunningham se tourna de nouveau vers Clive, il avait le regard flamboyant, le visage écarlate à exploser.

— Tu as frappé Kathy ?... Tu l'avais obligée à cette besogne ignoble de... de...

Clive ravala sa salive.

— Je ne pouvais avoir confiance qu'en elle... Et, M. Cunningham, il n'y avait aucun danger, Hoke veillait sur elle, de loin.

— N'importe !... C'est du propre !... Pour-quoi pas ma propre fille, pendant que tu y étais ?

Clive se passa la langue sur des lèvres craquelées, et regarda, stupidement, le revolver qu'il tenait en main. Cunningham accomplit un violent effort pour reconquérir un peu de calme. Il me lança :

— Qu'est-ce que vous voulez, en définitive ?

— Celui-là, répliquai-je, en désignant Clive.

Le gros homme aux cheveux blancs eut un sourire fugitif.

— Il mériterait que je vous le donne...

Je pris un air très assuré. Je l'étais beaucoup moins, intérieurement. Je poursuivis :

— En tout cas, je vous préviens que j'ai deux amis qui savent où je me trouve, et qui m'attendent, en ce moment...

Je pensais à Benny et à l'homme du Texas qui devaient m'attendre à l'aéroport, s'ils y étaient vraiment allés.

Clive ricana, il allait dire quelque chose, Cunningham lui imposa sèchement silence.

— Et alors ? fit-il en me regardant,

— Alors ?... Réfléchissez un peu. On m'a vu sur les lieux de l'accident, on m'a vu en conversation avec deux de vos hommes, Clive et Jack. On saura facilement que je suis venu ici, dans l'appartement de la fiancée de Clive, et voilà qu'ensuite, plus de Farnsworth, disparu, volatilisé... Ça va faire une drôle de pauteur, cette histoire... Oh, pas ma disparition, mais l'assassinat de Lewis...

CUNNINGHAM RESTA SILENCIEUX, réfléchissant profondément. Clive attendait, inquiet, le regard rivé sur le visage du patron. Jack dansait sur sa chaise. Hoke soufflait comme un hippopotame, c'était le seul bruit dans la pièce.

— Vous avez certainement dit à vos amis que vous alliez partir avec Kathy, dit finalement le

politicien, avec lenteur. Donc, il suffira de la cacher quelque part, et on croira que vous avez disparu ensemble. J'admets que ça pourrait puer quand même, mais je préfère ça que de vous relâcher.

Clive retrouva son rictus, Jack reprit sa respiration et Hoke, par contre, cessa son soufflet de forge. Cunningham allait se lever, il semblait que tout était réglé cette fois, lorsque...

Confusion... Chaos... Désarroi...

L'homme du Texas se rua, chargeant comme un taureau furieux, lança son large feutre à la figure de Clive, attrapa Jack au collet, avant même qu'un seul d'entre nous eût compris ce qui s'était produit.

Benny surgit à son tour, hurla : — Baisse-toi, Al ! » lança son fidèle coutelas de poche... Je plongeai, entraînant le fauteuil avant, le contrecoup m'asséna la tête sur le dossier, je crus que c'était un coup de matraque de Hoke et ne compris que lorsque je vis sauter une parcelle de bois du plancher, sous mon nez, après la détonation. Je rampai à quatre pattes. Le gars du Texas avait tassé Jack et Clive dans un coin et leur servait une décoction.

— Tiens, bon Benny, j'arrive !... hurla-t-il.

Benny avait atterri sur le dos de Hoke, je réussis un crochet court à la ceinture de ce dernier, me précipitai pour relayer l'homme aux bottes. Il fonça en locomotive, me croisa : Ho-hé, Al... Ça boulotte ? » Il avait le revolver de Clive au poing : J'arrive, Benny, lâche pas la rampe !

Clive, armé de mon propre pistolet, se préparait à tirer dans le dos du gars du Texas. Je me ruai, le coup partit en même temps, la secousse que je donnai en abaissant de force le poignet de Beau-Gosse détournait la balle, ce fut Jack qui l'encaissa, tombant à terre et nous entraînant Clive et moi, dans sa chute.

Je vis, en un éclair, le corps de Benny filer dans l'espace, atterrir sur le divan, rebondir et retomber sur le plancher, sur les mains et les genoux, comme un chat. Il arriva à temps pour basculer Hoke ne le faisant aux pattes, pendant que le gars du Texas martelait la face balafmée, de quelques coups de crosse maison. Pendant ce temps, j'avais un sacré boulot avec Clive, qui me sonnait moi aussi à coup de crosse. Le camarade aux cheveux jaunes survint à propos pour lui enlever le joujou.

Alors, je m'en donnai à cœur joie, et vous jure qu'il n'avait plus rien du beau gosse, le dénommé Clive, lorsqu'on me l'arracha des mains. Je voulais le réduire en pulpe, le massacrer.

Hoke était sans connaissance, Jack étalé sur le flanc droit, la main sur les côtes, regardait, hébété,

le sang qui coulait entre ses doigts. Le gars du Texas beuglait :

— Me suis jamais tant amusé depuis la fois où mon puits de pétrole avait flambé !

— Mais... comment êtes-vous entré, tous les deux ?

— La jolie petite poupée, expliqua-t-il. Nous montions et descendions l'avenue, pour essayer de repérer ta voiture... Elle est sortie en courant et...

LA SUITE FUT INTERROMPUE par le cri de Kathy qui s'était précipitée vers Cunningham. Face grisâtre, yeux atones, le vieillard s'était trouvé mal. J'ordonnai :

— Un docteur !... Vite !... Benny... Le téléphone...

— Barrons ! riposta-t-il, t'entends les sirènes ? Les flics vont être là d'un moment à l'autre.

— Minute... J'ai encore du boulot...

Récupérer mon fric et faire avouer les deux assassins de Lewis. Jack parla toute de suite, lui aussi avait besoin du docteur.

— Entendu... Dès que la police sera arrivée.

Vous parlez d'un foin, les hommes en bleu étaient extasiés de pareil gibier. Je leur expliquai le coup, et Jack confirma que c'était Clive qui avait massacré Lewis. Le beau gosse pouvait à peine parler avec sa gueule enflée, mais ce ne fut pas pour dire le contraire.

Dès que le docteur déclara que Cunningham vivrait, j'entraînai Kathy, jetai sa valise dans ma voiture, et nous étions presque au port aérien quand elle se rendit compte de quelque chose.

— Al... Où m'emmènes-tu ?

— Au ranch... Californie...

— Mais, je... je... mon... C'est impossible après ce qui s'est passé... Tu... tu...

Elle ne s'apercevait même pas qu'elle s'était accrochée désespérément à ma main. Je murmurai :

— Sais-tu pourquoi Clive t'a battue ?

Elle fit « non » de la tête. Je dis, encore plus doucement :

— Parce qu'il avait vu que tu n'étais plus la même. Il y avait, désormais, de l'espoir dans tes yeux...

Durant un bon mois, le régisseur du ranch et sa femme se demandèrent quelle sorte de couple nous formions. Très copains, mais faisant chambre à part... Drôles de mariés.

Puis, un soir...

Kathy était là, à ma porte. Dans une robe verte, très collante, avec une cigarette allumée entre les lèvres. Quand elle me vit, elle se courba en arrière, releva sa robe jusqu'au jarret, et regarda longuement la couture de son bas...

4 PAS DANS L'ENQUÊTE



On ne pouvait pas reprocher à Ed de dire que c'était un rêve. Sinon pourquoi une jolie inconnue blonde lui aurait-elle sauté au cou dans la Gare Centrale, en lui disant que deux bandits voulaient la kidnapper et l'embarquer de force dans un taxi ?...



Le rêve tourna au cauchemar quand la belle entra dans un hôtel particulier vétuste et... disparut sans traces. Le vieux propriétaire et son valet de chambre jurèrent qu'ils ne l'avaient jamais vue. Mais dans une pièce du haut, Ed découvrit l'un des bandits, mort...



C'était une histoire de fous à raconter à la police, mais Ed ne pouvait pas faire autrement. L'inspecteur l'écoula avec un haussement d'épaules. Car quand ils arrivèrent dans la pièce du haut du sinistre hôtel particulier, le cadavre avait disparu !..



Ed sut pourtant qu'il n'avait pas rêvé lorsqu'il se retrouva entre les pattes des bandits — avec un gardien qui n'hésitait pas à assommer... Vous pourrez lire « L'Affaire de la Blonde Disparue », par Craig Rice et Mark Hope, dans notre prochain numéro.

L'ALIBI DU MORT

UN coup de sonnette, puis des cris d'homme qu'on égorge s'élevèrent du studio 47 de la haute et maussade maison meublée de la rue Monceau. La femme de chambre, au lieu d'intervenir, dévala vers les étages inférieurs, balbutiant de vagues appels au secours.

M. Plais, le gérant du meublé qui venait de se lever — il était 6 h. 30, ce 12 mars 1936 — exigea des précisions.

— On l'a tué, Monsieur...

— Qui ?

— L'Australien, M. Max Bruysses, du 47.

En quarante secondes, le gérant était à la porte de l'Australien, avec son passe... Plus de cris, mais des râles. Il ouvrit sans bruit. Il demeura pétrifié. Penché sur M. Bruysses, un homme lui tournant le dos, retirait une longue lame, rouge de sang fumant, de la poitrine de sa victime, lui arrachait du médius gauche une énorme chevalière en or sortie d'un diamant d'un éclat sans égal, d'une valeur inestimable, de quoi tenter un margoulin en pierres précieuses, fut-ce au prix d'un meurtre.

Tout cela trotta dans le cerveau de M. Plais qui, remis de l'effroi de cette vision d'épouvante, s'était retiré toujours sans bruit, verrouillant sur l'assassin la porte du studio où le riche M. Bruysses, propriétaire d'une mystérieuse mine de diamants dans le Queensland Australien venait d'expirer sous le fer d'un individu qu'il n'avait pas eu le temps de le voir se retourner. Un meurtre était suffisant...

UN MORT QUI PARLE

L'inspecteur principal Sanhuc, de la brigade criminelle, était à la fois l'ami et le voisin du gérant du meublé. M. Plais l'eut au fil.

— Un assassinat chez moi... Viens vite, tu appelleras tes chefs ensuite, tu conserveras l'enquête... Pas une seconde à perdre !...

Le policier s'exécuta ; tuer à cent pas de son domicile, dans un meublé sans histoire, dans un quartier qui ne connaît comme malfaîtres, que des cambrioleurs, cela allait faire du bruit à la Tour Pointue.

Eh bien ! l'inspecteur principal Sanhuc en fut pour ses frais d'imagination. Quand il pénétra dans le studio du drame. M. Max Bruysses, le crâne bosselé, sa poitrine ouverte sous sa robe de

chambre avait l'aspect de viande de boucherie. Appuyé à une table, *il était seul* ; il lança sans aménité à celui qui venait examiner son « cadavre ».

— Que voulez-vous ?

Sanhuc était suffoqué. Il grommela :

— Il n'y a pas de trépassé !... Presque pas de crime !... Et pas du tout d'assassin !

Pire ! C'est l'homme à la mine de diamants qui prit l'offensive en invectivant le gérant du meublé.

— Le type m'a matraqué par surprise alors que je me rassois dans la salle de bains après m'avoir privé de lumière, c'est cette obscurité qui a fait dévier son arme, c'est à l'omoplate et non au cœur qu'il a frappé m'enlevant plus de peau que de chair... J'ai eu d'autres blessures plus graves en Australie, sans médecin à proximité pour me soigner. Alors, ni toubib, ni tapage sur cette « histoire ». Je ne suis pas un héros de faits-divers. Je règle mes comptes moi-même avec mes adversaires, et ceux qui ont voulu avoir ma peau n'ont pas fait long feu.

Le policier et M. Plais n'en croyait pas leurs oreilles. L'« assassiné » qui connaissait son « assassin », le cachait ou l'avait laissé filer par le balcon qui courait tout le long de la façade sur cour, des échelles de fer ayant facilité sa fuite par les communs.



La femme de chambre dévala l'escalier



Le gérant ouvrit sans bruit
et demeura pétrifié...

LA VICTIME N'EST PLUS LA VICTIME

— Tu aurais dû appeler Police-Secours avant de me déhorer du paget, pestait Sanhuc à l'adresse de son ami.

Ouais ! M. Plais, dans son fond, trouvait que cette vilaine histoire tournait à son avantage. Plus de discrédit sur son meublé, envahi par la police et les journalistes. Et tous ces voyageurs, ces hommes mariés qui venaient chez lui prendre un « bain de petites femmes » n'allaient plus désertier la « maison du crime ».

L'inspecteur-principal enrageait. Il s'en prit à la victime.

— Votre citoyen vous a tout de même volé une bague qui vaut des millions, ce diamant que vous avez assuré pour 12.000 livres... Il est dans votre intérêt de porter plainte.

M. Bruysses le toisa d'un air ennuyé.

— Ah oui ! le « citoyen », comme vous dites, aurait emporté cette bague fabuleuse. Une fichue idée qu'il a eu là. Il aurait aussi bien fait de me la laisser, c'est la seule façon de se faire prendre, par moi ou par vous.

Puis laissant son « histoire » de côté, il demanda au gérant de faire prendre dans une pharmacie, une boîte de pansements et divers produits pour cicatriser ses plaies et résorber la bosse monumentale qui ornait son front. Il ajouta :

— Au revoir inspecteur, et mille merci pour votre noble sollicitude envers celui que vous croyiez zigouillé, comme ça se dit dans votre langue.

C'en était trop ! Le gérant et l'homme aux diamants s'étaient ligués contre lui ; lui, un as



Sanhuc été suffoqué :
presque pas de crime !

de la brigade criminelle. Il « pifait » déjà la suite de l'affaire et, seul à connaître, à la « boîte », cette prodigieuse énigme, il avait carte blanche sur toute la ligne.

— Il y a maintenant un macchabée qui se baguenaude avec cette bague de Mille et une Nuits. *A nous trois, Monsieur Bruysses !*

Sanhuc se rendit au fichier des bandits internationaux, conduits par un flair qui lui valut bien quelques fâcheuses erreurs, mais combien de réussites foudroyantes qui lui firent pardonner ces échecs imprévisibles... En plein dans le mille ! Voici un certain Jack Bruysses, frère probable de l'assassiné, un gaillard de sac et de corde — attaque d'une banque à Nankin — deux meurtres à Beyrouth (dans une histoire de trafic d'opium) — ouverture d'un coffre de notaire à Bordeaux — puis disparu de la circulation depuis fin 1934. Sa photo, sa fiche anthropométrique avaient beaucoup de ressemblance avec Max Bruysses, c'étaient surtout les moustaches de ce dernier qui le différenciaient de son frère, cette consanguinité ne faisait plus de doute.

— L'un a tué l'autre, l'autre matin, Max, en légitime défense, Jack pour dépouiller son frère et prendre, avec ses biens, sa personnalité. Max-meurtrier, couvre son acte d'auto-défense pour sauvegarder son honneur et le nom familial. Jack-assassin, va jouer lui-même pour sa sauvegarde l'alibi du mort.

Il s'adressa à ses collègues de la brigade mondaine.

— Passez un coup de fil aux boîtes fréquentées par les Anglais et les Américains, et que les tauliers vous signalent tout gaillard portant au



La main à la bague jeta un enjeu...

médus gauche une chevalière or capuchonnée d'un « caillou » d'une grosseur et d'un éclat phénoménaux.

La « coupure » dépassa les espérances de Sanhuc. La bague, la bague fabuleuse, des témoins pensaient l'avoir reconnue à deux ou trois reprises au doigt d'un individu qu'on n'a pu identifier et qui n'a fait, chaque fois, qu'une apparition fugitive. La première fois, c'était dans un grand cabaret des Ternes. Une main d'homme était négligemment posée sur le rebord d'une loge, laissant voir la bague. Le visage demeurait dans l'ombre... La seconde fois, ce fut dans un cercle, autour d'une table de baccara. La main à la bague surgit d'un groupe de joueurs et jeta un enjeu sur un des tableaux. Elle disparut aussitôt et nul ne put dire à qui elle appartenait.

Et à ces heures-là, le prétendu Max Bruysses, remis de son gnon frontal et de ses blessures était absent du meublé de la rue de Monceau.

L'alibi du mort avait joué en plein contre l'assassin, Jack Bruysses, le fraticide. Au meublé, l'homme aux mines de diamant gardait l'aspect d'un touriste étranger ; dans les boîtes de jeux et de plaisirs, Jack le voleur de la bague continuait son existence de truand de haute volée. Deux hommes en un, un mort et un vivant !

AU PIED DU MUR

Une perquisition rue de Monceau allait marquer la plus grande réussite de l'inspecteur principal Sanhuc. Le cadavre de l'homme aux diamants, nu, poignardé au cœur, était recouvert



— Qui donc aurait pensé à ouvrir cette armoire ?

d'un coude d'un puissant dessicatif et maintenu assis dans l'angle du bas d'un placard-armoire, dans le mur même du studio 47.

Prestement, Sanhuc, passa les menottes aux poignets du bandit, livide et confondu.

— Regardez votre frère, que vous avez assassiné et dont vous avez pris la place, pendant que la femme de chambre affolée, alertait le gérant. Le mort et vous, vous vous ressembliez... Il vous a suffi, pour qu'on pût s'y méprendre, de vous laisser pousser une moustache noire. Vous ne pourriez nier la préméditation... Qui donc, dans l'affolement de ce crime et la stupeur de contempler debout et bien vivant l'homme qu'un témoin venait de voir frapper à mort, qui donc aurait songé à ouvrir cette armoire dans laquelle, hâtivement, vous veniez de traîner le cadavre ? Et qui donc, surtout, se serait avisé de remarquer que le Max Bruysses blessé dans sa lutte fratricide, qui se dressait devant eux ne portait pas les mêmes vêtements que Max mortellement frappé au cœur. Vous êtes un habile coquin, et votre machination aurait réussi... n'eût été cette photographie qui m'a révélée votre existence et votre parenté avec la « fausse victime ». Et cette bague étincelante qui attestait la survie d'un mort, votre alibi, l'alibi du mort.

Les suites judiciaires de cette prodigieuse enquête, nous ne nous en souvenons plus. Mais elle a fourni le scénario du *Mort en fuite*, rôle tenu par Jules Berry, un peu truand lui-même, mais rien d'un tueur !

Dans le prochain numéro : " CRIME BLANC "

LES ROMANS DE POLICE ET D'ACTION

● **Cecil Saint-Laurent : Sophie et le Crime** (Le Point d'interrogation. Hachette).

Le livre de Cecil Saint-Laurent, qui vient d'obtenir le Prix du Quai des Orfèvres, est un roman gai, qui mêle agréablement l'horreur, le flirt et l'humour. On craint un moment que l'héroïne, apprentie journaliste, ne soit une de ces femmes détectives qui ne se trompent jamais, et, emprisonnées, torturées, ligotées au fond d'une cave, s'évadent miraculeusement pour livrer les coupables à la police. On est vite rassuré : Sophie est naïve, snob, sensuelle, provinciale et délicate. Son intuition féminine ne joue pas : Son criminel est innocent, et son héros, un pauvre type. Le beau rôle reste au commissaire, et ceci agacera peut-être le lecteur français... s'il avait le temps de s'en apercevoir, en dévorant ces pages alertes, qui le promènent de la rue Montorgueil au Montana, parmi des journalistes, des photographes, des habitués de Saint-Germain-des-Prés et des flics, dessinés d'un trait caricatural et flatteur.

● **Erle Stanley Gardner : L'hôtesse hésitante** (Presses de la Cité).

Les admirateurs de Perry Mason retrouveront avec plaisir leur héros avocat et détective, dans une affaire compliquée, qui débute très mal pour lui, car il doit défendre l'auteur présumé d'un *hold up*, sur lequel pèsent des preuves accablantes. L'hôtesse (entraîneuse) d'une boîte de nuit de grande classe est un témoin précieux, mais disparaît au moment où sa présence serait la plus utile. Et nous suivons, haletants, le jeu serré de Perry, qui réussit au prix de quelques irrégularités, à confondre le couple d'assassins retors prêts à faire condamner à leur place un innocent.

William O' Farrel : Caricature (Détective Club. Flammarion).

Roman psychologique plus que d'action, *Caricature* ne cesse pourtant pas un instant de pas-

sionner le lecteur : Un dévoyé mythomane ressemble — ou croit ressembler — à soi, jeune patron et finit par vouloir se substituer à lui. Alan Patterson, victime d'une envie et d'une rancune qu'il ne soupçonnait pas, se trouve brusquement plongé dans la plus terrible des aventures, séparé de sa femme et menacé d'être accusé d'un crime atroce.

L'atmosphère d'un bureau et d'un foyer américain nous est restituée avec une vérité assez cruelle, comme aussi le caractère d'une vamps débutante, formée à la lecture des *Courriers du Cœur* et des *Comics*. G.S.

● **Saint-Valéry : Maria, La Reine des Flibustiers** (La Flamme d'Or).

Un excellent mélodrame de piraterie qui se lit d'une seule traite tant les événements qui se déroulent s'emboîtent à merveille. Maria d'Avilla était la plus splendide incarnation de la beauté qu'ait compté Cadix sous Philippe IV d'Espagne (1621-1665). Éprise d'un svelte lieutenant de la marine de cette Majesté, on la contraindrait d'épouser un Grand d'Espagne, Don Luis, ce dernier tenant plus du porc que de l'homme. Don Luis la « déniaise » pourtant après l'avoir fouettée, alors qu'ils voguent vers les Antilles... « Elle s'abandonna, vaincue, et fut surprise de constater qu'elle n'en concevait nulle amertume. Elle cria encore, mais ce cri-là ne ressemblait pas aux précédents ». Pas besoin de faire un dessin...

Ayant goûté à l'amour, Maria d'Avilla va le rechercher et le trouve dans le pirate El Tigré — Le Tigré — qui a capturé le navire de Don Luis. Maria devient la maîtresse et le second du Tigré ; un Français : Abordages, pillages, massacres d'équipages sont devenus son domaine. Elle devine les prises fabuleuses, pressant les dangers qui guettent « l'Épervier » — le navire pirate — et est considérée de ce fait comme la mascotte du bord. Le Tigré tué, l'équipage la nomme capitaine. Maria

vaincra et capturera plus de navires anglais et espagnols que les plus rudes flibustiers des Antilles qui ne jurent plus que par elle : « Elle est possédée du diable, cette bougresse-là ! ».

Un jour, « L'Épervier » est pris en chasse par un brick de guerre espagnol auquel Maria-la-Pirate tend un piège : il s'écrasera sur un plateau rocheux à fleur d'eau. Mais quand elle s'apprête à commander la tuerie des officiers survivants, elle reconnaît parmi eux le beau lieutenant qu'elle avait secrètement aimé... Comment le sauvera-t-elle et s'enfuira-t-elle avec lui au péril de sa vie, c'est à l'avant-dernière page qu'on nous l'apprend. « Elle ferma les yeux. Elle se retrouvait à Cadix, avec ses rêves et son amour ».

Domage ! On regrette que finissent si tôt les aventures de la Reine des Flibustiers. E.C.

● **Robert Heinlein : L'enfant de la Science** (Rayon Fantastique).

Ce roman d'anticipation s'intitule dans son édition américaine : « *Au-delà de cet Horizon* ». L'auteur, en effet, montre une sorte de « futurama » dans lequel la plupart des maux de notre temps présent ont disparu. Les hommes de l'avenir se colorent les ongles, se battent en duel pour un rien et considèrent la construction de super-billards électriques comme l'un des Beaux-Arts. Ils n'en restent pas moins de chroniques insatisfaits. Et, dans cette belle époque, il s'agit de persuader le garçon idéal d'épouser la fille qui est son parfait complément génétique. Afin que de cette union naisse le plus génial des bébés pour un plus génial des mondes. Le garçon refuse d'abord puis se laisse convaincre finalement de l'utilité de l'amélioration de la race humaine.

On est assez intrigué par le début mais la suite manque vite de péripéties, défaut que les spéculations philosophiques et sociologiques de l'auteur rachètent dans une certaine mesure en ouvrant parfois des horizons assez étonnants. G.H.G.

LE REVOLVER A CROSSE DE NACRE

par DANE
GREGORY



Buff ne criait pas, elle se débattait

Bill n'était qu'un cueilleur de pommes comme un autre pour sa jolie patronne. Elle ne se doutait pas que sa vieille veste cachait un pistolet — et son sourire une terrible envie de tuer !

L'HOMME abandonna le petit train départemental et regarda autour de lui avec un sourire songeur. Évidemment, New-York était loin...

De l'autre côté de la station minuscule, il y avait une rangée de boutiques qui paraissaient

sortir en droite ligne d'un film de Gene Autry. Et tout de suite, au-delà de la grand'rue de la bourgade, le panorama lui faisait chaud au cœur.

Kilomètres de vignobles, de houblonnières — et aussi d'immenses plantations d'arbres fruitiers — que de pommes ! que de pommes ! — jusqu'au pied de la montagne aux sommets en dents de scie, qui cernait la vallée.

C'était amusant de voir tant de fruits, et bien qu'il se trouvât dans la contrée depuis plusieurs mois déjà, il ne s'était pas encore habitué à l'idée que les pommes poussent sur des branches, et non aux étalages, ni dans les petites voitures des marchands ambulants.

Le type qui se tenait à quelques mètres, sur le quai de bois semblait lui aussi surgir d'un film de Gene Autry. Grand, maigre, le poil grisonnant, il portait un feutre noir, usagé, posé en arrière du crâne, il avait les pouces accrochés aux poches du gilet, d'un vert bouteille passé, et on voyait une étoile de fer-blanc à hauteur de poitrine.

— Tu cherches du boulot, mon gars ? — articula le shérif.

— Ça t'intéresse ?

L'homme à l'étoile durcit le regard, et observa très soigneusement l'inconnu. Il voyait un homme jeune, solide, portant une vieille veste de serge trop ample pour lui sur une chemise de flanelle à carreaux, et un pantalon de velours à côtes. Dans la poche intérieure de la veste, il y avait un revolver, mais cela ne se devinait pas.

— Dis donc, tu pourrais peut-être répondre un peu plus poliment, grommela le représentant de la loi.

L'inconnu sourit, fit un signe de tête.

— Ben quoi, j'ai voulu blaguer...

Ils tournèrent la tête du même mouvement vers une jeune fille qui était apparue martelant prestement le quai de deux talons rapides.

Vingt ans, pas davantage, et jolie comme un cœur. Un sourire éblouissant, un foulard de soie aux couleurs vives autour du cou, et une chemisette très gaie sur un buste qui faisait loucher.

Et elle portait très bien le pantalon masculin, ce qui est rare, car la plupart des femmes arborent de ces fâcheuses protubérances, par derrière... Celle-ci était mince, svelte, racée comme un pur-sang.

Elle s'exclama avec enjouement :

— Ne le plongez pas dans quelque noir cachat !... J'ai peut-être du travail à lui proposer !

— Ah !... Besoin d'un homme supplémentaire pour les pommes, Miss Garnett ?

— Tout juste, shérif — et elle sourit au nouveau-venu. Elle exhalait un arôme de fraîcheur, d'amitié, elle avait des yeux gris-verts et il fut agacé par la pensée de l'arme qu'il portait clandestinement.

Mais ce revolver, il en avait besoin, parce que... bref, ce serait pour le jour où il aggraverait le type qu'il recherchait depuis qu'il sillonnait la Yakima Valley.

— Je m'appelle Buff Garnett — dit la jeune fille.

— Enchanté, miss... Moi, je... Vous pouvez m'appeler Bill.

Le shérif eut un regard soupçonneux, mais Miss Garnett semblait juger qu'un prénom était bien suffisant. Elle demanda :

— Vous connaissez les travaux de la campagne ?

— Sûr... Je viens de terminer de la besogne du côté de l'est de la vallée... Battage de blé, de seigle... Récolte de houblon...

— Vous savez cueillir les pommes ?

— Pas sorcier... Et à votre disposition.

— Entendu. Mais la paie n'est pas des mille et des cents. Les temps sont durs.

— Je me contente de peu, Miss Garnett. Où sont les pommes, que je commence le massacre ?

Elle avait une jolie démarche, la tête un peu en arrière, épaules effacées, et les pieds ailés. Ils sortirent de la petite station, elle le mena jusqu'à un vieux tacot qui semblait appartenir au musée historique des premières Ford.

— Besoin d'une avance ? proposait-elle, gentiment.

— Merci, j'ai de quoi m'offrir à déjeuner.

Il pénétra dans une boutique, en ressortit avec du pain, du jambon, et un sac de papier contenant des pommes de terre en chips. Buff l'attendait, assise au volant, et la bagnole tressautait comme un cheval sauvage mal entravé.

— Fallait pas vous donner la peine de tourner la manivelle !

Elle secoua la tête.

— La voiture ne vous connaît pas. Elle rûe quand c'est un autre que moi.

Buff manœuvra laborieusement les pédales, les leviers, et ô surprise, on démarra, on quitta le patelin, on s'engagea sur une petite route recouverte de mâchefer concassé qui serpentait entre des kilomètres de vergers.

Trous et bosses... Bosses et trous... Bill serrait les dents pour leur éviter de danser comme des dans un cornet de cuir. Quant à la jeune fille, elle ne semblait nullement souffrir des secousses, des bonds et du vacarme infernal de la carrosserie.

Elle conduisait d'une main ferme, les cheveux flottant au vent qui s'engouffrait, à droite et à gauche, par les portières aux vitres abaissées.

Bill découvrit subitement la présence, dans une poche de côté, d'un petit revolver à crosse de nacre. Il le prit, l'examina, sans façons. C'était minuscule, le sien n'en aurait fait qu'une bouchée d'ogre, mais il y avait des balles dans le barillet.

Un petit rire lui fit tourner la tête. Buff l'observait. Il remit l'arme en place, pendant qu'elle murmurait :

— J'espère que vous n'allez pas en mourir de peur ? C'est Slim qui m'a persuadée de l'avoir à portée de main, depuis une bagarre au domaine de Congdom, près de Yakima. Mais, vous savez, je n'ai pas l'habitude de tirer sur les gens.

Slim ?... Bill songea que ce ne pouvait être que le mari. Mais non, elle expliqua. Slim était le contremaître.

— C'est tout de même une drôle de chance pour moi, votre offre d'emploi, alors qu'il y a tant de chômeurs qui attendent dans les salles de mairies, et...

— Ah, voilà... Justement... Je n'ai besoin que d'un homme de plus, et cela me fend toujours le cœur de voir les regards des autres. C'est pourquoi, dès que je vous ai vu...

Elle resta silencieuse quelques minutes. On roulait toujours. Il posa une question :

— C'est grand, chez vous, Miss Garnett ?

— Près de trois hectares... Des pommes, principalement. Mais il y a aussi des pêches, des poires... Cela fait du va-et-vient.

— Vous n'allez pas me dire que vous dirigez ça toute seule !

— Non. Oh ! non !... J'ai Slim. Et puis il y a papa. Mais papa n'est pas tellement...

Elle s'interrompit, il murmura :

— Pas fameuse la situation pour les producteurs, hein ?

— Je... j'espère beaucoup de la récolte des pommes... Oui... C'est très important pour nous, surtout cette année... Mais je ne sais pas pourquoi je vous raconte mes petites histoires... Je ne pense pas que vous soyez un financier international !...

— Non, mais vous pouvez tout de même parler, c'est intéressant.

— Bon... décida-t-elle, et le ton devint détaché, voire presque railleur :

— Imaginez une histoire à en pleurer comme une fontaine. La ferme est affligée d'une de ces hypothèques qui ne sont pas de la petite bière. Et nous risquons fort de tout perdre, si la vente des pommes n'est pas bonne.

— C'est dur, dit-il lentement.

— Oh, peut-être pas pour moi... Je suis jeune. Mais très dur, très douloureux pour mon père. Il... il est très attaché à la ferme. C'est lui qui l'avait créée — il y a longtemps — quand tout n'était que pierres et broussailles...

Elle ravala quelque chose, ajouta :

— Il est infirme.

— Infirmes !

— Oui. Il est tombé d'une échelle, l'année dernière et s'est fracturé la colonne vertébrale.

Le docteur a dit qu'il ne pourrait plus jamais marcher.

Elle réussit à supprimer le tremblement de ses lèvres et à transformer l'expression en un sourire :

— Donc, un père infirme, un domaine hypothéqué — un de ces romans tristes, mais celui-là est moins sûr de finir par un miraculeux coup de théâtre.

Bill marmonna quelque chose, cependant qu'il pensait subitement à une jeune fille qui s'appelait Léa, et un homme du nom de Yeager, ceci parce que la crosse de son gros pistolet appuyait sur ses côtes, à gauche.

Cette pauvre petite Buff avait ses peines, lui avait les siennes, et il aurait voulu être romancier pour inventer une fin heureuse aux deux histoires.

L'AUTO braqua, évita une barrière et s'engagea dans un chemin étroit entre deux prés plantés de pommiers serrés dans lesquels se disputaient des pies. On voyait la brave vieille maison de bois, tout au bout, dans laquelle il devait faire bon lire le journal du dimanche, par un chaud soleil. Buff désigna les arbres :

— Chacun prend trois rangées, tour à tour... Commencez par celles qui sont près de la barrière, il y a déjà une échelle et un grand sac, sur place.

Jim regarda sautiller la guimbarde vers la ferme, et se rendit à pied-d'œuvre. Il prit soin d'attacher le sac à la ceinture, car une fois plein, il l'aurait gêné sur l'épaule, à cause du pistolet sur lequel il aurait appuyé, à la poitrine.

Tout en travaillant, il revenait à son obsession : — Le type est peut-être par ici... Il doit se trouver dans la vallée, j'en suis sûr...

Cueillir des pommes ne demandait pas un grand travail cérébral, il continuait de ruminer ses pensées. Le sac plein, on descendait le vider dans une caisse, puis dans la suivante. D'autres travailleurs, perchés comme lui, sur des échelles, s'activaient, dans les arbres voisins.

— Ohé, les gars !... La pause pour déjeuner !...

Ils étaient bien une vingtaine dans le chemin quand Bill y arriva. Le premier qu'il vit était un grand, mince avec des yeux sans couleur et une bonne figure. C'était Slim.

Un peu plus loin, un autre déclara qu'il s'appelait Mac, et s'approcha, lentement. Bill retint le sursaut qui l'avait agité, il eut des bourdonnements d'oreilles.

L'E type !... Oui... Il avait reconnu celui qu'il recherchait.

C'était bien ça... Cheveux noirs plaqués, teint olivâtre... La petite cicatrice au coin de la bouche. Alors ? Sortir le pétard, descendre le faisant ?... Non, pas encore. Bill avait le temps. Il verrait tout à l'heure. Pour le moment, travailler

aux pommes. On l'avait engagé pour ça. La blonde aux yeux-verts avait besoin de la récolte, il ne fallait pas tout interrompre trop vite.

Bill était sûr que Mac ne le connaissait pas, ne pouvait se douter et par un caprice du destin, l'autre semblait vouloir se faire un camarade. Il offrit une cigarette que Bill refusa sous prétexte qu'il préférerait les rouler. Il offrit également un coup de whisky, Bill secoua encore une fois la tête.

— Pas soif. Merci.

Pour rien au monde, il n'eût accepté quelque chose de ce salaud. Après un instant, Mac lui adressa un clin d'œil, se rapprocha et fit, à mi-voix :

— Ça n'a pas ?... T'as l'air traqué... Oh, tu peux m'le dire, j'suis pas de la dernière couvée.

Nouveau clin d'œil et d'un ton plus furtif :

— Dis... Je l'vois bien qu't'as un soufflant planqué sous ta veste. Je te dis que j'suis à la page, j'ai même cru qu't'allais l'empoigner quand tu m'as vu... Sans blague, tu m'prends pour un flic déguisé ?... T'es trop nerveux, c'est pour ça que j'vois c'que c'est. Tu peux jacter, j'suis à la coule.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?... La couleur des chaussettes de mon grand-père ?... Il n'en portait pas.

Mac eut un ricanement.

— T'es un dur... J'crois qu'on s'entendra. Moi aussi, j'suis venu dans le coin parce que ça sentait mauvais où j'étais, mais ici, plus rien à craindre, y a trop de types à la fois, ça fait qu'on a cent fois le temps de barrer si jamais la ficaille s'amenait et commençait à questionner, avant d'arriver jusqu'à nous.

Bill hochait la tête avec quelques grognements confus.

— Oui — reprit Mac — je te dis que j'ai une combine pour faire du fric. Tu tombes du ciel pour affûter... Ça colle ?

— Dis toujours ce que c'est.

La voix de Mac devint un murmure rapide :
— Les fermiers ont besoin de grouiller pour porter leur récolte au marché. Tant plus qu'ils s'raient forcés d'attendre, tant plus qu'ils en auraient la jaunisse... Alors, on va les trouver, on leur explique... S'y comprennent, c'est deux cents dollars chacun — ou même plus, si on peut — par an, pour que tout marche sur des roulettes... S'y comprennent pas, on leur bouzille leur récolte en moins de deux... Mais y comprennent, y savent qu'on rigole pas avec ces trucs-là.

Bill continuait d'écouter. Il entendait développer le détail de l'opération — un racket comme ceux, multiples, qui ravagent la plupart des commerces, dans les villes — et Mac expliquait que tout pouvait se faire par personnages

interposés, cependant que les deux chefs — lui et Bill — conserveraient façade intacte.

— Quelques mecs bien dégourdis pour ramasser la recette, et nous bien tranquilles, dans un coin, pour compter les sous, distribuer les parts... Je dis que ça ferait un million sec pour toi, un autre pour moi... Tu piges, mon pote ?

— Je pige... On va y penser.

Bill, tout en répondant, regardait du côté de la ferme, il avait vu la silhouette de Buff, elle courait, aérienne, vers le tacot. Avant de monter, la jeune fille se tourna vers les ouvriers, leur fit un signe amical du bras, et puis la voiture commença ses sauts de grenouille.

Mac eut un mouvement de menton :

— Mignonne, hein !... Mais, pas touche, hein, j'étais ici avant toi... Elle est pour le sieur Mac. Et Mac n'aime pas partager son gâteau, même avec un copain d'affaires.

Bill hochait la tête d'un air absent, mais il savait maintenant pourquoi il n'avait pas abattu l'autre dès qu'il l'avait vu. Le sort réservait autre chose, à Mac, il avait été sage d'attendre.

Sans doute, le projet — qui maintenant prenait définitivement corps — existait déjà, dans ses pensées confuses. Quelle clarté de vue, tout d'un coup... Sensationnel. Ça, et pas autre chose.

— Des clous ! fit-il. T'as probablement toujours été gâté par les femmes, mais je te parie tout ce que tu voudras qu'elle t'enverra aux pelotes.

— Ha ! Ha !... Je prends à vingt contre un.

— Bon. Eh bien, tu vas essayer, cet après-midi même, à la première occasion. Si seulement, elle se laisse seulement prendre dans les bras, sans te mettre la main sur la figure, je mets les pouces — et c'est entendu pour le racket des fruits.

— Tu parles si ça va me faire pédaler !... On est des millionnaires, sûr et certain, mon pote.

VERS le milieu de l'après-midi, Mac travailla dans l'une des trois rangées qui suivaient celles de Bill. Ce dernier l'entendait siffler et chanter, tour à tour. Par moments, Mac lançait des pommes aux pies. Cette gaité exaspérait le « futur associé » qui ne reconquit son contrôle qu'en entendant le moteur de la vieille Ford. Cela signifiait l'arrivée de Buff.

On voyait tressauter des sacs emplies de grain, dans la malle arrière au couvercle absent. Bill se laissa dégringoler à bas de son échelle, bien que son sac ne fût qu'à demi garni. Il tenait à ce que la jeune fille le vit.

Elle répondit à son geste amical, freina, stoppa, et vint vers lui à travers le pré — ce qu'il escomptait, précisément.

— Miss... Vous n'avez pas une allumette, par hasard ?

— Sûrement pas sur moi... Mais la boîte est dans l'une des poches de portière... Attendez, je...

— Oh, ne vous dérangez pas !... J'y cours !...

Il n'avait nullement besoin d'allumettes. Ce qu'il voulait c'était le petit revolver à crosse de nacre, et s'il rapporta la boîte, il avait surtout l'arme de la jeune fille dans sa poche à droite. Buff était sous le pommier.

— Vous avez le droit de vous reposer cinq minutes, de temps à autre, fit-elle. Vous travaillez vraiment trop vite, j'ai honte de vous payer si peu pour tant de besogne !

Le regard de Bill plongea dans les yeux gris-verts qui scintillaient gaiement. Il pensait à de vieux refrains, dans lesquels « amour » rimait avec « toujours ».

— Vous êtes honnête... Vous êtes loyale... dit-il avec gravité.

— Moi ?... Je... Vous êtes amusant, Bill... Et sympathique.

Il articula, sans cesser de la regarder, en plein :

— Vous ne vous doutez pas que je suis un bandit, un hors-la-loi un de ces gredins dont on lit les exploits dans les journaux...

Les yeux de Buff s'agrandirent, mais elle resta à la même place. Elle était stupéfaite, elle balbutia :

— Mon Dieu !... Qu'avez-vous donc fait ?

— Peu importe... Ce qu'il faut que vous sachiez c'est que je suis traqué et que si jamais, il y avait du grabuge, une bagarre, ici, enfin, du vilain, ce qui amènerait forcément la police, je serais reconnu, identifié — et j'en aurais pour vingt ans de bagne.

Elle avait pâli.

— Pour... pourquoi me dire cela, Bill ?... J'aurais tant préféré ne rien savoir !

— Parce que vous êtes trop loyale pour que je continue à vous duper. Il est indispensable que vous sachiez quel est le genre d'individu que vous avez engagé.

Elle eut un long, très long soupir, tenta de sourire :

— Je... je... Eh bien, votre secret est enterré... Je n'en parlerai à personne... Je... Je...

A ce moment, la voix de Mac leur arriva, pâteuse, du haut de l'arbre dans lequel il se tenait. C'était une chanson. Bill eut un rire bref :

— Je crois que ce type-là vous aura cueilli, dans sa journée, la valeur d'un petit panier de pommes, pas davantage... Il est fin saoul depuis midi.

Le visage de la jeune fille durcit. Là encore, Bill avait calculé juste et déduit qu'elle devait avoir le tempérament vif. Tout cela devait cadrer avec ce qu'il avait en tête.

— Quoi ?... Un ivrogne ?... Ah, non, je comprends beaucoup de choses, mais je n'admets pas celle-là !

Elle pivota sur les talons, se baissa pour passer sous une branche, il la vit courir vers la rangée de Mac.

Bill attendit environ cent secondes avant de s'élancer à son tour dans la même direction.

Le scénario se déroulait tel que désiré.

Mac avait un rire gras, il venait d'attirer la jeune fille contre lui, il tentait de lui voler un baiser. Buff ne criait pas, elle se débattait, frappant à coups redoublés, du bras resté libre.

Bill s'avança sans bruit, et articula :

— Yeager !... Lâche-là...

Mac se retourna abandonnant sa prise. Son visage olivâtre changea de couleur, on eût dit un mélange de cendres grises. Et Bill articulait d'un ton calme et redoutable :

— Yeager... Tu diras à Léa que tu m'as vu ?... Hein, tu le lui diras si tu passes par là avant de filer en enfer.

Yeager était saoul, mais possédait encore des réflexes rapides. Pas assez rapides pour Bill, pourtant. Son arme n'était qu'à demi tirée de l'étui sous sa veste de toile, lorsque l'autre commença le feu.

Quatre balles à travers la poche du pantalon. Le petit revolver à crosse de nacre fit « paf-paf-paf-paf », on eût dit quatre coups de cravache sur un dos nu. Yeager, pivota, trébucha, ploya les genoux et tomba sur un tas de pommes abîmées, au pied de l'arbre. C'était fini.

Buff, livide, regardait, se mordant le poing pour ne pas appeler, ni même parler... Elle resta là, comme hypnotisée, le regard fixé sur la nuque de Yeager.

Vite, Bill fit apparaître le revolver minuscule, l'essuya rapidement avec son foulard — pas d'empreintes digitales, n'est-ce pas, et le fourra dans la main de la jeune fille.

En même temps, il inséra le doigt dans le trou à travers lequel avaient passé à la file, les quatre projectiles et l'agrandit d'un coup sec. Là, maintenant c'était une déchirure provoquée par un bout de rameau quelconque.

— C'est pour vous, murmura-t-il. Rien que pour vous... Et maintenant ?... Vous allez m'aider n'est-ce pas... Oh, oui, j'en suis sûr... Vous n'allez pas me livrer à la police...

Il avait parlé d'un ton assourdi, un ton ardent de supplication. Elle eut à peine le temps de regarder l'arme. On accourait de tous côtés, on s'était rendu compte qu'il venait de se produire quelque chose.

Les gars firent le cercle, abasourdis, et contemplèrent le cadavre de l'homme toujours étalé sur les pommes gâtées.

— Qu'est-ce que... ?

Slim s'avança, regarda tour à tour la jeune fille et Bill. Il répéta la question. Buff, adossée à l'arbre, semblait prête à défaillir. Ce fut Bill qui parla :

— Elle avait le droit de tirer...

— Quoi ?... C'est... c'est elle ?

Bill fit un grand mouvement de tête affirmatif.

— Oui. J'ai tout vu... J'accourais pour lui prêter main-forte, je me suis même accroché là, voyez... Ça m'a retardé... Mais Miss Garnett a du cran... Cette fripouille l'aurait mise à mal... Elle a tiré... Légitime défense. Je suis prêt à témoigner, s'il le faut.

Il regarda la jeune fille. Elle semblait pétrifiée. Au même instant, on entendit un ricanement de scepticisme. Il se tourna vivement vers Slim.

Il y avait une lueur dans les yeux habituellement éteints.

— Qu'est-ce que tu chantes, toi ? Tu me fais l'effet d'un fameux menteur ! C'est pas elle qui a tué !

La foule restait silencieuse, elle attendait.

— Pas elle ? fit Bill, très froid. Alors, tu vas dire, peut-être qu'il s'est suicidé ?

— Fais pas le malin !

Slim s'avança jusqu'à toucher Bill. Il piqua son index maigre dans la poitrine de l'homme :

— C'est toi !...

— Complètement fou, Slim.

— C'est toi que je dis... Je t'ai vu mettre le revolver dans la main de Miss Garnett !

Bill se sentit la gorge plus serrée. Il tourna encore une fois les yeux vers Buff. Elle n'avait pas changé d'attitude. Il chercha le regard gris-vert, il était lointain. Que pouvait-elle penser en ces minutes d'intensité dramatique ?

Slim s'adressa à la fille de son maître.

— Miss Buff... Parlez, je vous en supplie... Expliquez-nous ce qui s'est passé.

Elle ne semblait pas avoir entendu.

Bill reprit, avec un sourire étrange au coin de la bouche.

— Je ne lui ai pas mis le revolver en main, je le lui avais remis après mon premier mouvement impulsif qui m'avait poussé à le lui prendre...

Slim se balançait d'une jambe sur l'autre. Bill poursuivait :

— L'affaire est très simple... Légitime défense, ai-je dit... Aucune complication à redouter...

Mais Slim était têtue. Ah, si seulement Bill n'avait pas tiré à travers la poche... Il n'aurait pas perdu de temps pour agrandir le trou, pour disposer de l'arme... Oui, mais alors, il aurait été battu de vitesse par Yeager...

Pourquoi Slim était-il arrivé si vite !

Ce dernier se rapprocha de Buff, et martela :

— Qui a tué, Miss Garnett ? Dites-le... Qui a tué ?... Ne vous laissez pas impressionner par ce bandit !... Parlez...

Toujours le même silence.

Les secondes qui s'écoulaient étaient longues, longues... Et lourdes comme du plomb.

Bill attendait les paroles qui le sauveraient — ou le condamneraient. Il devinait ce qui se passait en Buff.

— Elle a tout compris, se disait-il. Elle se rend compte que c'est moi qui ai tout amené, tout arrangé, tout réglé comme une portée de musique.

Bien sûr. A cause du petit revolver à crosse de nacre qui aurait dû se trouver dans la poche de portière. Si Bill l'avait pris c'était intentionnellement. En vue de ce qui devrait suivre.

Il suffirait que la jeune fille racontât la scène pour qu'on la crût immédiatement, sans hésitation, en dépit de tout ce qu'avait déclaré Bill, et de tout ce qu'il pourrait dire encore.

Mais elle savait également que le moins qui pût arriver à Bill — s'il n'était pas lynché sur place ou pendu après jugement — serait une condamnation à vingt ans de bagne...

Elle dit, d'une voix à peine perceptible.

— C'est... c'est moi, Slim.

— Pas vrai !... Pas possible, Miss... Je vous connais trop...

— C'est moi, Slim...

Elle avait des sanglots dans la gorge.

— Je... je... Il m'avait attaquée... Il s'était jeté sur moi.

Nouveau ricanement sceptique.

— Ça ne tient pas debout... Vous n'auriez pas eu le temps d'aller prendre votre revolver dans l'auto.

Slim, le regard farouche, allongea le bras :

— C'est lui... Il y était allé, à la bagnole !

Buff eut un regard désespéré vers Bill, c'était alors qu'une sorte de télépathie s'établissait entre eux, et elle lut dans ses yeux ce qu'il fallait répondre.

— J'avais pris l'arme dans ma poche, Slim... Je me méfiais de ce Mac... Il... il m'avait déjà dit quelque chose de très déplacé, dans la matinée... Je pressentais qu'il irait plus loin à la

première occasion. Je l'ai tué, Slim, je l'ai tué... Pour me défendre... Il m'a attaquée... J'ai tiré.

Slim, nettement désorienté, recula lentement de trois pas. Et Bill intervint :

— Vous avez tout entendu, je pense ?... Miss Garnett a fait une déclaration suffisamment nette pour qu'il n'y ait plus le moindre doute, n'est-ce pas !

Il fit brusquement apparaître son énorme automatique. Les gens firent : — Ah !... Oh !... et quelques-uns reculèrent. Mais l'expression de Bill, et son sourire sobre les rassurèrent.

— Oui — expliqua-t-il — j'ai ça sur moi, et je vous dirai pourquoi dans un instant. Mais réfléchissez deux secondes et vous comprendrez tout seuls que je ne me serais pas amusé à utiliser un jouet de gosse, comme le revolver de Miss Garnett, quand je pouvais me servir de quelque chose de plus intéressant. D'autant plus que le pétard de ce type... Hein, bon calibre aussi...

Il n'y eut pas de démenti de la part de Slim qui semblait, à présent, assez gêné.

Bill remit l'arme dans l'étui, fit disparaître le tout sous sa veste.

— Maintenant je vais vous raconter une petite histoire — dit-il. Ce type qui est là, sur le tas de pommes, était un salopard de première. Il s'appelait Silks Yeager. Il s'était réfugié ici, après une sale histoire à Omaha.

Bill prit une cigarette, l'alluma, lança une bouffée.

— Hold-up dans une banque, assassinat du caissier derrière son guichet à barreaux, et — peau de balle comme résultat, ça ne lui a même pas rapporté de quoi s'offrir un paquet de tabac.

Nouvelle bouffée. Et toujours le silence alentour.

— Durant la poursuite, il a également descendu un policeman. Et puis, disparu, volatilisé. Mais il y a un autre chapitre, en marge, si l'on peut dire. Il avait une maîtresse qui s'appelait Léa. Cette femme — qui était de bonne famille — l'avait suivi, personne ne saura jamais pourquoi. Il y a des choses incompréhensibles dans la vie. Toujours est-il que Léa était folle de lui, et il le savait. Mais quand elle a appris qu'il venait de commettre deux crimes coup sur coup, elle refusa net de le suivre, dans sa fuite.

« Alors, il l'a rouée de coups, il l'a, pour ainsi dire, massacrée. Un jour, je reçus une lettre d'elle m'annonçant qu'elle allait se suicider. Je pris l'avion, j'arrivai trop tard, elle expira dans mes bras, et ses derniers mots furent pour me dire ce qui s'était passé.

« Elle me révéla que Yeager avait confié son intention de se planquer dans la Yakima Valley ».

Bill tiraît plus nerveusement sur sa cigarette et s'efforçait de conserver le même timbre de voix.

— Je m'appelle Bill Costello. Je suis détective privé. Le Syndicat des Banquiers m'a donné pour mission de retrouver ce bandit et le ramener — mort ou viv.

« Il y a des mois et des mois que je parcours la région, camouflé en ouvrier agricole. J'ai fini par le découvrir ici, j'avais l'intention de l'épingler ce soir même. Et alors, voici qu'une jolie jeune fille qui n'a pas froid aux yeux, a été mêlée à l'histoire, et l'a descendu, comme vous le savez.

Il jeta sa cigarette, fit face à Miss Garnett, et, répondant par l'éloquence des yeux à la question muette qu'elle posait, il lui sourit, ajouta :

— Mes compliments, Miss... Vous avez gagné la prime de cinq mille dollars offerte pour sa capture !

L'assistance était plus que jamais abasourdie.

— Alors, quoi ! — s'exclama Bill — faut grouiller, appeler le shérif. Moi, j'ai encore des pommes à cueillir...

UNE heure plus tard, Buff vint s'asseoir près de lui au pied de l'arbre. Il dévorait une pomme à belles dents.

— Bill... La prime, c'est vous qui devez la toucher...

— Pensez-vous !... Cinq mille dollars, ce n'est même pas assez pour une brave gosse qui malgré tout ce qu'on lui avait avoué — fausement, d'ailleurs — tenait à sauver un pauvre bougre qu'elle croyait traqué.

— Je vous assure que...

— Non... Cet argent me brûlerait les mains... Parce que...

Il détourna la tête brusquement, mais elle avait eu le temps de voir perler deux larmes. Elle l'obligea à la regarder à nouveau :

— Pourquoi pleures-tu, Bill...

— Parce que... Léa... C'était ma sœur... Elle chantait dans une boîte de nuit... Et puis cet homme a surgi, pour son malheur... Je ne veux pas de cet argent... Je l'ai tué pour faire justice et non pour la prime.

Il ajouta, en secouant la tête :

— Fini, j'abandonne le métier... Je préfère continuer à être un cueilleur de pommes.

— Oh !... Alors... alors... vous... vous restez jusqu'à la fin de la récolte ?

— Mais bien sûr... Dites, passez-moi le sac... Ma journée n'est pas terminée.

Elle se leva, en même temps que lui. Et ni l'un ni l'autre ne surent comment ils se trouvaient, subitement, enlacés...

LES FILMS DE POLICE ET D'ACTION



“ THÉRÈSE RAQUIN ”. Thérèse Raquin, qui a épousé sans amour son cousin Camille, s'ennuie à mourir derrière le comptoir du magasin de tissus de sa belle-famille. Aussi le jour où dans sa vie surgit le beau Laurent, garçon fort, violent et séduisant, vivante antithèse de son époux, n'hésite-t-elle pas à devenir sa maîtresse. Bientôt les deux amants décident de s'en aller ensemble, non sans avoir auparavant prévenu Camille. Celui-ci, supplie Thérèse de passer quelques jours avec lui à Paris avant de le quitter. Elle y consent. Cependant, Laurent les a suivis et tandis que l'express roule à toute allure dans la campagne, une violente altercation oppose les deux hommes. Laurent, presque malgré lui, pousse son odieux rival par la portière. On le retrouve mort sur la voie. L'enquête longue et pénible pour Thérèse conclut finalement à un accident. Les jeunes gens vont pouvoir être libres de s'aimer. Non, car il y a eu un témoin. Laurent, pour le faire taire, lui promet de l'argent. Pourtant l'homme, méfiant, avant de venir au rendez-vous, a écrit une lettre de dénonciation qu'il a chargé une amie de mettre à la poste s'il ne revenait pas. Tout semble s'arranger quand il touche les 400.000 francs, car au fond, il n'a rien d'un maître-chanteur. Mais, en sortant du magasin, il est renversé par un camion et tué. Les jeux sont faits pour Thérèse et Laurent.

Bien que le film de Marcel Carné suive d'assez loin seulement le roman de Zola, personne ne sera déçu. Simone Signoret est remarquable dans le rôle de Thérèse Raquin. Raf Vallone est infiniment plus sympathique que le héros de Zola.



“ DISPARUE A RIO ”. Le couple formé par Alicia et son mari psychiatre est parfaitement heureux, jusqu'au jour où la jeune femme, victime d'une crise d'amnésie, se perd dans les rues de Rio. Elle rencontre un souteneur qui, abusant de la situation, la fait travailler, pour lui, dans un cabaret. Après de vaines recherches son mari abandonne tout espoir de la retrouver. Il la croit morte. Un ami du docteur reconnaît Alicia. Il parviendra à la libérer de l'emprise du souteneur et à la ramener auprès de son mari, dont les soins éclairés arriveront à lui faire recouvrer la mémoire et lui feront reprendre goût à la vie.

Ce film mexicain, qui comporte des scènes très violentes, est interprété par une bien jolie héroïne Ninon Sevilla, dont le jeu plein de fougue, sauve souvent des situations invraisemblables.

“ FEMMES DE PARIS ”.

Le Professeur Buisson vient de découvrir une nouvelle étoile, quand il reçoit un coup de téléphone d'une femme, lui annonçant qu'elle va se tuer au « Ruban Bleu ». Le Professeur ignore tout de cette femme. Pourtant, il se précipite dans ce cabaret où la police recherche une bande de trafiquants de drogue. C'est d'abord lui qu'on soupçonne ; puis Gisèle, une jeune et jolie étudiante, qui gagne sa vie en faisant un numéro dans cette boîte de nuit. Enfin, les policiers arrêtent la vraie coupable et Gisèle avoue que c'est elle qui a téléphoné pour confier son désespoir à l'anonyme horloge parlante. Il y a eu une erreur de branchement.

Film sans prétention, divertissant par moments grâce à Michel Simon, à Brigitte Auber et à l'orchestre de Ray Ventura.



“ SON DERNIER VERDICT ”.

Fille d'un juge intègre, Danielle, belle étudiante en droit à Rome, aime Pierre, Don Juan sans scrupule. Au cours d'une réception donnée chez un grand bijoutier, le jeune homme et quelques amis de moralité douteuse, forcent le coffre-fort du joaillier, qui, surprend les jeunes gangsters. Une bagarre s'ensuit. Le bijoutier est tué. Pierre est inculpé et la police embarque tous les étudiants présents à la réception, y compris Danielle. L'arrestation de sa fille bouleverse le juge qui ne peut supporter la déchéance de Danielle. Au cours du procès il meurt, sans avoir pu assister à l'acquiescement de sa fille.

Film mélodramatique, traité à l'italienne. Charles Vanel y fait une bonne composition. Quant à Eleonora Rossi Drago, sa beauté éclatante lui permet de sortir victorieuse de situations parfois très difficiles, et son interprétation est toujours très intelligente.



“ INVESTIGATIONS CRIMINELLES ”.

Deux bandits, Barkis et Monte, surpris en train de voler une voiture par un agent, l'abattent. Par hasard un certain Hartkamp a assisté au drame. L'inspecteur de police Barnaby use de tous les stratagèmes pour faire parler le témoin qui se dérobe surtout pour ne pas dévoiler sa vie double. Les deux gangsters organisent une nouvelle attaque contre une banque où, pour couvrir leur fuite, ils enlèvent une jeune et jolie employée. L'inspecteur et ses hommes parviennent à capturer les bandits et arriveront à temps pour sauver la pauvre fille d'une mort affreuse. Hartkamp, réalisant qu'il n'a plus rien à cacher à la police, reconnaît dans les inculpés les auteurs du premier hold-up.

On est pris par l'action grâce au jeu remarquable de Robinson. Paulette Goddard lui donne heureusement la réplique.



DANS UN MILLIARD D'ANNÉES...

*Ils s'éveillèrent enfin, trois humains d'un passé brumeux,
sur une Terre qui n'avait nul besoin d'eux...
sauf s'ils pouvaient déchirer le linceul de l'humanité.*

par
RAYMOND Z. GALLUN

Chapitre I VERS L'AVENIR

ARNIE NOWICKI était un rude petit gars de vingt-deux ans. Un orphelin. Rudolph Nowicki était son oncle. Rudolph, toutes les semaines, arrivait de la ville, chez Arnie qui possédait une humble maisonnette et un bout de terrain.

Ils avaient commencé de creuser un souterrain à environ trente mètres de profondeur, juste derrière la petite bâtisse. On utilisait quantité de béton, d'acier et d'aluminium.

Le puits d'accès était juste assez large pour permettre de descendre de longues boîtes de plomb.

Parfois, ils abandonnaient la besogne pour aller à la pêche. Ils emmenaient, alors, Laura Knox, la seule jeune fille qui eût aimé Arnie. Une jolie petite brune qui pouvait, tout comme ce dernier, devenir, selon le cas, littéralement féroce contre un ennemi, ou d'une infinie tendresse pour un chiot blessé.

Une épidémie avait fait cela — une peste mortelle qui ne se révélait que lorsqu'il était trop tard.



SUPER SCIENCE-FICTION



Elle avait dit, la première fois au vieux Rudolph :
— Oncle Rudy... Tu ressembles à un musicien ou encore à un grand savant !

Il riait tout en frottant un superbe chabot.
— Mais non... Cette barbiche à la Van Dyck m'est rudement utile en été, elle canalise la sueur et l'écoule par la pointe.

Et Arnie s'était empressé d'abonder dans le même sens.

— Penses-tu Laura... L'oncle n'a rien d'un savant, il fabrique des boissons gazeuses, à la ville.

Arnie au caractère un peu renfermé, était, parfois, aussi dangereux à manier qu'un ours égaré. Tout ce qui l'intéressait en dehors de l'oncle, et, depuis peu, de Laura, consistait en lectures scientifiques, en choses d'aviation, de balistique, sans oublier les longues promenades dans les bois et le bricolage des vieux tacots.

— Alors, insistait Laura, que signifie ce sous-terrain que vous construisez, et tous ces produits multiples que l'oncle expérimente dans sa cuisine pour conserver les corps, ou les embaumer, ou je ne sais quoi ?

Arnie se sentit violemment rougir d'embarras, il avait dû se laisser aller à trop parler, un jour, dans le village. Mais l'oncle eut un sourire amusé.

— Oh, tu peux lui expliquer, Arnie, ce n'est pas un secret.

— Ah, bon !... Eh bien, voilà. Quand l'oncle Rudolph en a assez de fabriquer ses sirops, il adore se réfugier dans le passé. Tu sais... Les hommes des cavernes, les animaux préhistoriques, les fossiles, les momies, l'histoire naturelle. Et aussi, il essaie d'imaginer l'avenir.

« Il s'est dit que ce serait amusant si son corps, en état de parfaite conservation, était retrouvé dans quelques milliers d'années et exposé dans un musée pour que les archéologues puissent l'étudier, et les badauds, le contempler.

Il émit un éclat de rire narquois, et reprit :

— Hein, tu te rends compte de l'étiquette devant la vitrine ? *Un homme du vingtième siècle en costume d'époque...* C'est une façon comme une autre de vivre dans l'avenir quand on n'a pas de machine à voyager dans le temps.

Laura fit une grimace drôlatique.

— Vous m'avez l'air de deux piqués, tous les deux !

Mais le visage de Rudolph restait aussi serein que le ciel bleu. Certes, sa marotte était étrange, mais elle donnait à penser, et Laura qui n'était pas une sottise, s'excusa aussitôt de cette réflexion. Il se contenta d'accentuer le sourire amorcé, et lui adressa un clin d'œil.

Elle reprit, après un instant :

— L'espèce de gorille qui répand cette histoire la présente comme un accès de délire, et raconte

partout que vous êtes bons, tous les deux, pour l'asile de fous.

Le visage d'Arnie devint un nuage chargé de foudre.

— N'insulte pas la race des gorilles, un de ces jours je réglerai le compte de Rob Gorson, une fois pour toutes !

C'était l'ennemi juré. Grand et massif, il terrorisait les faibles, il évitait de se mesurer à ceux qui pouvaient lui résister. Il avait plus d'une fois, roué Arnie de coups, durant leur enfance, mais, depuis, il s'y frottait moins. Toutefois, la rancune de ce dernier restait tout entière, surtout depuis que Rob tournait autour de Laura.

La dernière bagarre avait été une sorte de match nul.

UNE trêve subsista jusqu'à ce que Rob eût abattu d'un coup de fusil le chien d'Arnie, et jeté son cadavre dans le jardin de ce dernier. Alors, le neveu de Rudolph devint une machine à frapper, et administra une telle raclée au voyou que Laura fut obligée de l'entraîner pour éviter le pire.

— Tu es fou?... Tu veux aller en prison?... Allons, grimpe dans ton tacot, je conduirai...

La vieille voiture s'élança, c'était un crépuscule de septembre, elle fut poursuivie par la puissante auto de Gorson, qui rattrapa et tassa la cinq-chevaux. Laura perdit un peu de son sang-froid, zigzagua...

Et ce furent, pour Arnie, les affres qu'ont connues tous ceux qui dépendent les dernières secondes de leur vie... Un tête à queue, un choc, et une sorte de surprise atone. Une douleur qui fait hurler, et qui donne l'impression que c'est un autre qui pousse la clameur...

Il garda sa conscience jusqu'au bout, cloué sous les débris, sachant son corps condamné et regardant la tête et les épaules de Laura dans le cercle des phares de Gorson. Le crâne était fracturé, et les cheveux ondulaient doucement sur une joue aussi ronde et innocente que celle d'un bébé endormi.

Arnie Nowicki était, sans doute, né pour la violence. Et ses dernières pensées étaient de haine noire, insondable, elles se figèrent en un rictus pour l'éternité.

Au matin, Rob Gorson, blême, et le regard emplis de terreur, balbutia en réponse aux questions du shérif.

— Bien sûr, on s'était battu, et c'est Laura qui conduisait comme une folle. Je les ai suivis, je n'ai pu que constater l'accident, elle avait jeté la voiture contre l'arbre.

Et il s'en fut se saouler pour redevenir brave. Est-il utile de mentionner le chagrin de Rudolph ? Une étrange décision naquit de ce déses-

poir, et, comme Laura était seule au monde, elle fut inhumée comme Arnie, dans les mêmes conditions.

Quelques années plus tard, c'était le corps de Rudolph Nowicki dûment traité selon ses dernières volontés, qui était déposé dans le souterrain.

ET le temps passa, les décades devenant des siècles.

L'Homme abattit les fermes et les forêts, érigea ses tours éphémères qui ne dépassèrent pas un millier d'années. Les connaissances biologiques étaient déjà suffisantes pour permettre le remplacement des cellules mortes par les vivantes.

Mais qui, parmi ceux de l'époque, se serait soucié de ce petit amas insignifiant de béton, d'aluminium, d'acier et de plomb, enterré en un endroit que les appareils eussent repéré avec une facilité dérisoire?

Les bâtisseurs prospérèrent pour un temps, et ce fut une période de force et de bonté, jusqu'à la décadence et au désordre. Les tours s'écroulèrent ou furent jetées à bas, les colonies interplanétaires furent biffées, et les quelques milliers d'êtres ayant échappé à l'holocauste, furent rejetés dans la régression.

Les hommes des cavernes reparurent sur la Terre pour d'innombrables générations, il y eut des animaux sauvages qui chassaient et que l'on pourchassait. Des glaciers se formèrent et disparurent.

Combien de temps durèrent ces cycles d'ascension et de chute? La nature comptait ses périodes avec négligence. Les montagnes étaient rasées par le temps, puis les éruptions les soulevaient derechef, et tout recommençait, incessamment.

Bien que les branches inférieures de la race continuassent d'exister, des hommes au grand crâne et aux vastes ressources intellectuelles apparaissaient lentement. Grâce à eux, l'intelligence et la conscience humaines furent reproduites mécaniquement, d'abord sous forme d'un appareil de métal et de cristal, fort compliqué et encombrant, qui avec les inévitables améliorations et perfectionnements tendit vers le super-cerveau dont la représentation physique était un nodule d'énergie pure capable de se déplacer n'importe où, dans l'univers, et rivaliser avec la nature en tant que divinité mineure.

Ils auraient pu, à leur guise, créer des êtres vivants avec de la matière inanimée, en leur donnant telle forme et mentalité qu'il leur aurait plu, mais ils quittèrent la Terre sous forme d'énergie... Tandis que dans le sol, trois corps attendaient, dans ce qui restait d'un souterrain rongé et bouleversé par l'action des forces géologiques.

Les vieilles constellations s'étaient, depuis longtemps, modifiées sous le déplacement graduel des étoiles. Mais ceci n'était que détail insignifiant, la nature, dans tout l'univers n'avait cessé d'agir, perfectionnant tout ce qui existait depuis longtemps, créant des êtres et des choses nouvelles, tout comme sur la Terre, elle avait créé les reptiles après les poissons, et les mammifères après les poissons.

UN spore microscopique arriva sur la Terre près d'un milliard d'années après l'inhumation de Rudolph Nowicki. Il vint, propulsé par la lumière et par l'attraction du Soleil et de la Terre, projeté hors d'une cosse explosive, comme tant d'innombrables trillions éjectés dans la haute atmosphère d'une autre planète.

Quelques billions de ces spores furent lancés dans l'espace par la pression bien connue de la lumière solaire. Le reste n'était plus qu'une question de temps — combien? aucune importance, tôt ou tard.

C'était un exode pour survivre qui venait d'une planète près de sa fin : Mars. Un tel exode s'était déjà produit, au moins à deux reprises, d'abord des lunes de Saturne, puis des satellites de Jupiter.

Il est possible que cette forme de vie fût née sur les lunes de Saturne, sinon sur une planète d'une des plus proches étoiles. Un seul spore fut suffisant sur la Terre il apportait, en sa microscopique entité, tout ce qui était indispensable pour la réédification d'une culture bien plus vieille que celle de l'Homme.

Il y avait peut-être une signification dans le fait que l'enveloppe du spore contenait un sel de plomb pour en protéger les parties vitales intérieures des rayons cosmiques du vide ainsi que des effets mortels de l'implacable lumière ultraviolette du Soleil. Mais ce sel de plomb n'avait pas été appliqué par un pinceau, ni par une machine. Étrange...

Le spore prit racine dans le désert, sur une Terre déjà vieille et frileuse. Ceci se passait sous le règne de la dernière race d'hommes cruels qui avaient détruit leurs contemporains trop doux et bienveillants, après le départ des surhommes dans le vaste univers.

LE spore devint une plante bulbeuse, cactée, Les plantes ordinaires possèdent des cellules sensibles à la lumière dans leurs feuilles. Dès lors, était-il si invraisemblable que chez ce bizarre immigrant, lesdites cellules fussent devenues des yeux capables de voir? ou était-il si baroque que ses fines épines pussent détecter les sons? Était-il impossible que tout ce qui

constitue le système nerveux chez les plantes, fût devenu, ici, des chaînes de nodules huileuses qui, réunies, servaient de cerveau?

Nul n'a jamais été capable de prouver que l'intelligence est l'apanage exclusif du règne animal. Et il est certain que, sans intelligence, les végétaux de cette espèce auraient depuis longtemps cessé d'exister.

Ainsi donc celui-ci mûrit et lança aux quatre vents, d'innombrables nouveaux spores. Durant une certaine période, leur présence sur la Terre fut précaire, car ils représentaient une menace, et ils furent attaqués par les Hommes-Féroces, avec toutes les armes scientifiques dont ils disposaient.

Le seul moyen de défense des végétaux, fut au début, leur nombre et leur dispersion, mais durant cette résistance passive, ils travaillaient, lentement, sûrement à utiliser leurs pouvoirs et les perfectionner.

Car ils possédaient une science personnelle, totalement différente de celle des Hommes, dans la conception, mais évidemment destinée à des résultats analogues, de par la loi universelle de la nature.

Ainsi, par exemple, une molécule d'eau pour un homme représentait toujours la même molécule d'eau pour une cactée, mais les capacités de celle-ci, aussi bien que ses incapacités étant dissemblables de celles de l'Homme, ses méthodes étaient obligatoirement dissemblables, également.

Les végétaux connaissaient l'existence du feu — point de départ de presque toute science humaine — mais ne pouvaient l'utiliser faute de mains pour construire des fours, des machines, etc. Étant ancrés au sol par les racines, tout mouvement rapide et soudain leur était interdit.

Mais ils n'étaient pas impuissants, malgré tout, ils avaient perfectionné des sens inconnus des humains. Le plus important consistait, sans doute, dans le pouvoir sensoriel qui permettait de percevoir le passage des fluides à l'intérieur de leurs tissus, qui permettait, mieux encore, de noter le moindre changement physique ou chimique à l'intérieur de leurs cellules.

Ils étaient capables de comprendre, infiniment mieux que par des théories écrites ou enseignées, le fonctionnement de leur énergie vitale. Ils possédaient des pouvoirs déductifs comparables à ceux des Hommes, ils étaient capables d'émettre des théories, de calculer, d'approuver ou de contredire.

Leur façon d'inventer était extraordinaire, ils avaient appris à contrôler et diriger la croissance de leur propre matière, de sorte que leurs machines, leurs outils — si l'on peut dire — étaient faits d'eux-mêmes. Une conduite d'eau, par exemple était constituée par une racine creuse se contractant avec de lentes pulsations. Elle

pouvait se composer des racines de millions de plantes, mises bout à bout, et s'allonger sur des milliers de kilomètres.

Les cactées possédaient l'électricité, la radio, grâce aux étincelles productrices d'ondes électromagnétiques, facilement captées aux plus grandes distances par les épines.

Leur règne, après la victoire sur les Hommes-Cruels, dura plusieurs siècles, jusqu'à l'apparition d'une autre espèce d'envahisseur. Celui-ci était radio-actif et semait la mort. On allait prendre les mesures pour le combattre.

C'EST fut vers cette époque qu'une racine découvrit, dans le sol, les restes du souterrain de Nowicki lequell, après des millénaires et des millénaires de bouleversements géologiques avait été presque amené en surface.

Durant de longs mois, les fibres délicates de cette racine se répandirent comme sous l'effet d'une frivole curiosité, sur les cercueils de plomb. Il y avait bien longtemps que la chambre elle-même n'existait plus. L'acier et l'aluminium s'étaient combinés avec le sol, il n'y avait plus traces de ces métaux.

Le béton n'était que débris, et si le plomb avait résisté à la corrosion, les cercueils n'étaient plus hermétiques. La racine se multiplia, pénétra, toucha le tissu des vêtements, le transperça, atteignit la chair imprégnée de fluide conservateur. C'était le corps d'Arnie.

Les sens du végétal, supérieurs à tout sens humain, entrèrent en jeu, s'épurent. Voici qui avait été de la vie, voici une chose actuellement morte, mais parfaitement préservée, *jusques et y compris les cellules cérébrales qui révélaient une capacité intellectuelle considérable!*... Cette créature avait la forme d'un des ennemis des siècles passés.

Aussitôt, la nouvelle se répandit à des milliers de kilomètres par le truchement de fibres nerveuses. Il y eut d'ardentes discussions. Un espoir se leva. Il y avait trois corps. Et on savait qu'ils appartenaient à une race bien antérieure à celle que l'on avait combattue.

Mais les premières fibres nerveuses à pénétrer cette chair ancienne furent tuées par la solution chimique qui la préservait. D'autres naquirent, se tissèrent autour de chacun des corps en un grand cocon, dont l'intérieur resta souple à souhait.

On introduisit une eau légèrement acidulée, elle entraîna la solution mortelle qui se perdit dans le sol par une sorte de valve dans le cocon.

On se mit à la tâche, celle de remplacer les tissus morts par de la matière vivante. Cellule pour cellule, répétition exacte de l'œuvre de la

nature. Ceci avait déjà été tenté auparavant sur d'autres corps, moins bien préservés que ceux-ci. Les blessures ayant causé la mort des deux êtres plus jeunes ne seraient pas difficiles à réparer, on voyait comment les parties endommagées s'accordaient entre elles.

Quant au vieillard, il suffirait de recréer des cellules analogues à celles des jeunes, pour réparer les effets de l'usure. On amena une chaleur de fermentation, on fit dissoudre un puissant oxygène dans les fluides baignant les corps. Protéines, graisses et ainsi de suite. Ce travail demanda environ trois années.

Chapitre II

LE RÉVEIL

ARNIE NOWICKI eut l'impression qu'il émergeait d'un cauchemar brumeux. Ses premières réactions furent haine et fureur, emportées lors des dernières secondes, il y avait un milliard d'années. On eût dit qu'il s'était endormi la veille. Il se souvenait même du nom de l'ennemi, Rob Gorson, et cette rage lui donna les forces nécessaires pour se débattre, achever de briser le cocon qui, déjà, commençait à s'ouvrir en deux.

Il resta allongé sur le dos, parmi les deux parties de la coque, le visage tourné vers un soleil pâle. Il haletait. Puis il rampa au dehors, comme une chenille, il était encore trop faible pour se tenir debout.

Il se traîna lentement sur un sol dur, rocailleux, laissant une trace humide provenant du fluide qui restait encore dans les loques qui lui servaient de vêtement.

Brusquement, il vit surgir un être formidable, inhumain, à la face bestiale qui, sans doute, lui rappela quelqu'un avec sa lèvre pendante, car il se battit avec fureur, pour un bref instant, et sombra dans l'inconscience.

Le monstre s'éloigna et s'embusqua derrière un bouquet d'énormes cactées. Arnïe revint à lui, devina la présence d'un corps sympathique près de lui. Il reconnut l'oncle Rudolph. Des exclamations s'échangèrent, comme entre ivrognes. Leurs cerveaux avaient de la peine à se remettre en route.

— C'est toi, Arnïe !

— Oh... L'oncle Rudy... Mais tu as changé !

— Cela importe-t-il beaucoup ? Peux-tu me dire à quelle distance dans le temps nous sommes de notre époque ? Ah, j'ai dû rêver tout ce qui se passe dans ma tête... Ce sont peut-être eux qui m'ont fait rêver... Qui m'ont persuadé que je leur appartiens et qu'il me faut leur obéir... Le

diable m'emporte si je les écoute !... Ils peuvent toujours courir !

Arnïe continuait de haleter, mais son cerveau s'éclaircissait et lui aussi se rendait compte de ces impressions bizarres qui l'avaient hanté durant les dernières heures de contact avec ces végétaux — peut-être par un moyen directement sensoriel.

Ils avaient cessé de parler, ils pensaient. Et ils comprenaient la plus grande partie de leur aventure. Incroyable... In vraisemblable... Et pourtant la vérité. Comment l'assimileraient-ils ? Arnïe regardait autour de lui, cherchant d'où provenait ce bourdonnement incessant et métallique comme produit par des millions de cigales.

Il vit les cocons, en compte cinq, mais trois seulement étaient crevés. Près d'un groupe de trois, dont deux ouverts, le sien et celui de l'oncle et un autre entièrement clos, il reconnut les débris des cercueils, mêlés à ceux du béton. C'était donc là qu'on avait creusé le souterrain, dans le pré, derrière sa maison.

Il tourna la tête vers l'est, où le soleil brillait sans beaucoup chauffer. Où était la route bordée de vieux érables, et de poteaux téléphoniques ? Et la ferme, tout au fond ?

— Les Nevvinses ont dû déménager... conclut-il avec une sorte d'humour noir.

A l'est et à l'ouest, les cactées s'étendaient sans interruption aussi loin que portait la vue. Au sud, là où avait été le village avec son clocher par-dessus les arbres, il y avait une pente douce qui menait à un immense océan bleu. On voyait tout de suite que la bordure blanche sur la grève n'était pas de l'écume, mais quelque chose d'origine minérale.

Sel et natron, sans doute, preuve de l'âge avancé de la Terre où jadis les minéraux solubles se mélangeaient aux eaux des mers maintenant rétrécies.

Arnïe regarda vers le nord, là où il avait eu la vraie forêt descendant jusqu'à la rivière. Il y avait encore des arbres qui ressemblaient plus ou moins à ce qu'il avait connu, mais à plusieurs kilomètres de distance, et, au lieu de s'abaisser, le sol s'élevait en une série de collines montrant aux flancs des taches blanchâtres de chaux.

L'une de celles-ci était étrangement parsemée de plaques d'un noir de suie qui faisait penser à une maladie. Et Arnïe la trouva sinistre, sans doute parce que l'idée en avait été introduite dans son cerveau.

Puis son attention se porta sur des bouquets de fleurs sauvages orangées, assez proches, et sur la tour en ruines dont les restes jaunâtres luisaient comme de la céramique. De gros oiseaux voletaient tout autour, et malgré le milliard d'années, on les reconnaissait encore.

Rudolph continuait de penser aux cactées.

— Merveilleux, ruminait-il tout haut. Ces plantes n'ont rien omis, elles veillent à leur propre irrigation, et elles nous ont ressuscités ! Et elles ont également créé ce monstre qui est vaguement à notre image, pour nous tenir en haleine, le cas échéant. Elles nous ont dicté un devoir, elles exigent que nous nous rendions à l'ouest où se trouve une cité souterraine actuellement déserte, le dernier repaire des Hommes-Féroces de leur passé. Il y a des machines, là-bas. Les cactées ne savent comment les faire fonctionner. On compte sur nous pour agir, il faut barrer la route à quelque danger mortel...

Arnie regarda son oncle, vit ses yeux agrandis, son air absent.

— Tais-toi... murmura-t-il.

Mais le bourdonnement avait un effet hypnotique qui le gagnait à son tour, qui l'imprégnait du désir d'exécuter les consignes énumérées par l'oncle. Son indépendance naturelle se révolta. Il vit les cactées — masses bulbeuses, épineuses de gris-vert, dont les feuilles étaient parsemées de cercles qui étaient autant de sortes de lentilles oculaires — des yeux, en quelque sorte, brillants, expressifs et comme intensément en alerte. Arnie pressentait que ces êtres étaient capables, s'il le fallait, d'une cruauté sans merci.

Le bourdonnement était une mélodie démoniaque qui hérissait la peau, et voici que des mots humains étaient injectés dans ce bruit, dans un rythme monotone :

— *Ouest, allez-à-l'Ouest... allez-à-l'Ouest...*

— Cette fois-ci, je suis complètement mar-teau ! grommela Arnie, voilà que ça parle !

— Oh ! s'exclama Rudolph, te l'ai-je dit, Arnie ? Laura doit sûrement se trouver avec nous, puisque je l'avais fait déposer dans le souterrain, jadis. Elle est sans doute dans ce cocon encore intact, celui qui a des parcelles de plomb tout autour.

La fureur et l'amertume d'Arnie augmentèrent, mais, brusquement lui était venue une idée.

— Le gars là-bas m'a l'air d'être aussi fort qu'un attelage de mules, mais je te parie qu'il est encore plus stupide, chuchota-t-il. Tu y as voir...

Sans même laisser à Rudolph le temps de répondre, il ramassa un morceau de roc découpé en dents de scie, se dressa lentement et fit des gestes de défi. Le monstre, plus naïf qu'un enfant, se laissa prendre au piège, s'approcha, Arnie attendit qu'il fût à bonne portée, et lança de toutes ses forces, visant le ventre énorme et bleuté.

Il se rua en avant, chargea l'ennemi qui trébucha et tomba. Arnie, sans perdre un instant, récupéra sa grosse pierre, et frappa sur la tête jusqu'à ce que l'être hideux cessât tout mouvement. Et vite, vers les cocons.

L'AURA ne pouvait se trouver que dans celui dont avait parlé l'oncle. Tout près d'un fragment de plomb, on voyait une lézarde longitudinale. Arnie frappa sans relâche, malgré la riposte électrique qui le secouait, riposte provenant de l'auto-défense des épines issues des racines auxquelles était attaché le cocon.

Le bourdonnement devenait aigu, indigné, les mots humains se percevaient plus nettement : — *Ouest-Ouest-Ouest...*

Finalement s'ouvrit le cocon, laissant échapper un liquide transparent, et l'on vit la consistance intérieure, sorte de chair qui palpitait, avec des filaments plus délicats encore que des fils d'araignée et qui s'entrecroisaient.

On eût dit un organe vital sous la vivisection. La vie, avec sa sorcellerie compliquée, est parfois nauséuse à regarder.

Laura était là, moite, et tout au plus vaguement consciente, mais vivante, et avec des joues roses. Elle fit un mouvement, elle toussa. Dans une heure, sans doute, émergerait-elle tout naturellement. Mais Arnie la prit dans les bras, l'arracha et ne comprit pas que ce n'était pas un morceau de ce qui servait de robe qui venait de se déchirer.

Il se sentait triomphant, mais l'oncle le regardait, abasourdi par la soudaineté des événements. Arnie s'élança droit au nord, vers la forêt sur les collines. Il courait, feignait au passage, pour éviter chaque plante bleue-verte qui se dressait avec son bourdonnement.

Il fut bientôt hors de la zone relativement étroite des cactées. Rudolph le suivait mécaniquement. Ils avaient ralenti, la course était devenue une marche hâtive.

Arnie continuait de savourer sa victoire, il ressentait la griserie de la liberté. Le bourdonnement qui était monté jusqu'au grincement infernal diminuait, par la distance, et plus n'était besoin de lutter contre ce pouvoir hypnotique qui persuadait de la joie d'obéir.

C'était l'appel de la forêt comme pour une bête sauvage qui cherche refuge. L'atmosphère était claire, fraîche, portait une vague senteur qui rappelait la fumée de feu de bois, mais elle ne possédait pas la force à laquelle Arnie et Rudolph avaient été habitués, preuve de plus de la caducité de la Terre. On se fatiguait vite dans cette ambiance.

Au bout de cinq minutes, Rudolph offrit de transporter Laura et ils alternèrent ainsi jusqu'à la lisière de la forêt où ils s'écroulèrent, épuisés. Les arbres, de près, n'offraient plus du tout l'aspect familial qu'ils escomptaient.

Des troncs rabougris, des feuilles dures et raides. C'était aussi différent de notre époque, que nos arbres de l'époque carbonifère. Ils étaient

appropriés à un climat extrêmement rigoureux. Les fleurs sauvages représentaient quelque chose d'affreux et de magnifique, à la fois.

— Ne pardons pas de temps, articula Arnie, au bout d'une minute, à peine.

Laura était totalement sans connaissance. En la reprenant sur son épaule, Arnie découvrit une trainée de sang coagulé le long d'un bras, sous les restes d'une manche. Il ne dit rien. Que pouvait-il faire pour y remédier? Il espérait ardemment que tout s'arrangerait.

De grands oiseaux noirs avaient commencé à voler en cercle au-dessus de leur tête, signalant leur course aussi sûrement qu'une colonne de fumée révèle un feu. Leur cri lugubre — *croâ / croâ !* — révélait l'espèce, mais ils en émettaient d'autres qui donnaient à soupçonner un véritable langage.

Parfois, l'un d'eux voletait tout près, à portée de bras, comme pour attirer leur attention, et ce fut alors qu'Arnie remarqua le crâne en dôme, au-dessus des yeux aux paupières blanches.

Et il semblait qu'une autre escorte existât, au sol. Derrière une touffe d'herbes géantes qui possédaient des lames de cinq centimètres de largeur, dures comme l'acier et acérées comme des lances, se tenait un petit être à fourrure.

Il apparut, un instant, regarda, émit un petit cri strident, disparut pour réparer l'instant suivant sous un fourré de conifères.

Cet animal faisait penser à un chien de prairie — une marmotte — et Arnie songea machinalement à la nourriture — viande — qui serait sans doute un gros problème dans cet étrange pays. Mais quelque chose le rendait perplexe. La bête possédait une tête étrangement volumineuse, avec deux grands yeux lumineux d'intelligence.

Et que faisait-il, là, en ce moment précis?

Il venait de s'asseoir sur l'arrière-train. D'accord, ceci n'était pas insolite. Mais ce qui l'était davantage, c'était ce mouvement, un geste véritable d'une des pattes de devant à l'imitation d'un être humain qui désigne quelque chose.

La patte était terminée par une petite main rose, souillée de terre, avec des ongles très longs. L'index montrait sans erreur possible, l'endroit d'où les deux hommes s'étaient enfuis. Une série de paillements véhéments accompagnait le geste comme si la vie même du rongeur dépendait de l'obéissance des deux rebelles. Rudolphe marmonna :

— Voilà qui prouve l'évolution, Arnie. Des corbeaux et des chiens de prairie qui possèdent, enfin, un cerveau véritable. Tout à l'heure, au passage, j'avais remarqué de la fumée sortant de petits *mulmus coniques* — les terriers des chiens de prairie — comme si ces animaux avaient appris à faire du feu.

Arnie se sentait perdu sur cette Terre si différente de la sienne, mais son affection pour les petits animaux le poussa à parler au rongeur :

— Qu'est-ce que tu veux, Smoky?... Est-ce pour nous avertir d'une poursuite ou pour nous chasser hors de ton territoire? Ou plutôt serais-tu au service de ces cactées, toi aussi, et viens-tu nous dire qu'il faut se mettre à plat ventre? Ils peuvent attendre, alors !

Smoky babilla et disparut. Mais c'était pour peu de temps, car on le vit, à de courts intervalles, surgir régulièrement et recommencer ses démonstrations, avec persévérance. Il n'avait jamais cessé de suivre sous le couvert des fourrés et des hautes herbes. Il était accompagné de congénères, mais on le repérait facilement, grâce à la petite tache blanche à droite de la truffe.

Laura donnait de l'inquiétude. Elle avait le visage couleur de cendre, les mains glacées, et le sang s'était remis à couler, lentement. Cependant, elle bougea un instant, et Arnie, qui la portait, en fut immédiatement réconforté.

— Tu l'as arrachée au cocon, dit Rudolphe d'une voix calme. Peut-être était-ce nécessaire pour nous, mais c'était dangereux pour elle. L'évolution n'était pas terminée, comprends-tu?

Ils se traînaient à présent, dans le crépuscule, et les ombres bleuâtres s'allongeaient. Les cris des corbeaux, leurs voltes et virevoltes devenaient frénétiques. Les gémissements des rongeurs révélaient le désespoir. Les oiseaux, finalement cessèrent de suivre, les chiens de prairie restèrent en arrière, seul Smoky était là.

Et, maintenant, il trotta à côté des hommes, il paraissait en proie à un bouleversement que trahissaient gestes et parler. Il alla, une fois, jusqu'à tirer Arnie par le pantalon en lambeaux. On atteignit des arbres qui n'avaient plus de feuilles.

On arriva à l'endroit où il n'y avait plus rien que ces horribles taches noires, irrégulières, qui rappelaient des gazon calcinés, un peu au-dessous du niveau du sol, ce qui augmentait l'effet d'une maladie aux effets corrodants.

— Juste un coup d'œil, grommala Arnie, et on file...

— Oui... Il faut savoir ce que c'est. Il est probable que nous ne risquons rien, si nous ne nous attardons pas. Les effets sont lents, et non comme ceux de la bombe A. Les radiations sont plus faibles, quoique, en fin de compte, elles produisent les mêmes effets à la longue.

Arnie déposa Laura. Elle respirait et l'hémorragie lente avait cessé. Il ne savait que faire pour elle. Il fallait attendre, espérer...

Les deux hommes s'approchèrent, s'accroupirent au bord de la zone tachetée. Ils regardèrent en silence. Les plaques luisaient comme du verre opaque, mais on voyait, dans le crépuscule un reflet intérieur, une sorte de phosphorescence ou de fluorescence. Il y avait de la chaleur qui émanait de cette matière malade, on la sentait sur le visage.

Ce qui se passait là, était une évolution. Arnie et Rudolph, grâce à l'aide des cactées qui avaient introduit les renseignements dans leur cerveau, étaient en mesure de comprendre.

C'était une attaque contre la structure des atomes, produisant le déséquilibre dans les noyaux nucléaires, et les rendant radioactifs. Cela se perpétuait, mais bien plus lentement que les réactions en chaîne d'une bombe atomique... On pensait plutôt à ce qui passait pour le feu — ou pour l'existence...

C'était contagieux. Les cactées qui, en d'autres endroits, en avaient fait l'épreuve, de leurs vrilles et racines agonisantes, présumaient que ce mal était arrivé à travers l'espace, sur la Terre, dans une particule infinitésimale de matière infectée. On pouvait, à la rigueur, appeler cela de la vie, mais une vie simple, insensible, entièrement différente de celle qui existait jusqu'alors sur notre planète.

Une vie dépendant non de l'énergie chimique, mais de la lente émission de l'énergie atomique, et qui se développait comme le fait immanquablement tout ce qui est vie. Seulement, sa propagation représentait la mort pour tout ce qui était vie orthodoxe.

Rudolph et Arnie battirent en retraite, Arnie se chargea de Laura, on reprit la route vers la tour, en silence. Seul Smoky jacassait, manifestant une joie de soulagement.

L'intérieur de la tour était une puanteur de fiente et de charogne abandonnée par les corbeaux. Rudolph désigna des fourrés où Laura reposerait mieux. Tendrement, après l'avoir déposée, Arnie la couvrit de feuilles sèches pour l'abriter du froid.

Puis d'un coup de pied sec, il brisa à la base, une herbe d'environ un mètre de long, dure et pointue comme une épée. Il se servit d'une grosse pierre pour en aplatir l'extrémité la plus large et la façonner en une poignée rudimentaire. C'était une arme redoutable.

Les deux hommes contemplèrent Laura avec un accablement stérile. Rudolph n'eut même pas à se coucher. La fatigue le ploya lentement aux genoux, il tomba sur le dos et en dix secondes, il fut en plein sommeil.

Arnie luttait désespérément contre l'épuisement, il ne se pardonnait pas d'avoir négligé de mettre le monstre à mort, il aurait voulu achever

la besogne. Il sentait venir la fatale somnolence, il murmura la voix épaisse :

— Smoky, mon vieux, il faut que tu veilles... Que tu me préviennes... Compris?

Juste avant d'être terrassé par le sommeil, il eut l'impression que quelque chose bougeait dans le fourré, et qu'il voyait un visage féminin, une face aux traits creusés, balafrés, couverts de croûtes — mais jeunes, apparemment.

Les cheveux étaient blonds, raides et malpropres. Les loques qui servaient de vêtement, portaient des sortes de broderies d'or dans le même style que les décorations de la tour de porcelaine. Elle n'était pas laide, mais il y avait, dans ses grands yeux pâles, un mélange d'imbécillité, de tristesse et de regret de l'inaccessibilité.

Elle avait fait entendre une sorte de roucoulement musical avant de disparaître prestement. Le cerveau somnolent d'Arnie aidé par la connaissance que les cactées y avaient transplantée, l'identifia comme faisant partie des quelques êtres humains ressuscités par les racines dans l'espoir de s'en servir pour résoudre le redoutable problème de l'ennemi aux radiations mortelles, là-bas, à l'endroit des taches noires.

Ce qu'il ignorait, c'était qu'elle avait été une dame de qualité, morte dans un accident. Mais la conservation de son cerveau dans sa tombe n'avait pas été parfaite.

Lorsqu'il se réveilla, Arnie vit une lune énorme et blafarde, et laide parce qu'elle était plus proche que jadis, et faisant briller une forte gelée blanche. Cette nuit d'été était horriblement froide en raison de la déperdition générale d'énergie solaire.

Était-ce un rêve que ce feu qui brûlait près de lui? Et ces feuilles sèches qui lui faisaient une épaisse couverture? Il vit des petites formes velues qui apportaient des brindilles pour alimenter le foyer.

Rudolph ronflait copieusement sous un amas de feuilles et Arnie rampa vers le troisième tas. Laura avait été amenée tout près du feu, mais ses mains étaient toujours glacées. Il les frictionna, il eut du mal à trouver le pouls. Une pensée le pénétra après une lutte terrible avec soi-même, et commença de le submerger...

Entretemps, il avait buté contre un amas de fruits à coque dure. C'était encore l'œuvre de Smoky et ses compagnons. Arnie en dégusta quelques-uns, ils avaient un goût agréablement acidulé. Le jeune homme se hâta de presser le jus d'un de ces petits globes charnus sur les lèvres de Laura.

— Smoky, murmura-t-il, tu es un chic type, mais je parie que tu as un motif plus puissant que cette sollicitude, de nous conserver en vie. Nous représentons le grand espoir de survivance pour tous, n'est-ce pas?

Il se prit à méditer sur le sort de Laura. C'était lui qui était cause de cette blessure. Il avait la gorge serrée, il recommença de frictionner, mais l'épuisement le gagna, il s'endormit à nouveau.

Ce qui ne lui permit pas de connaître un étrange incident, mais Rudolph subit la chose. Une main s'était allongée, et de petits doigts calleux frôlèrent sa joue, en une caresse à la fois tendre et sauvage.

Rudolph, à ce contact, avait émis une sourde exclamation de dégoût terrifié, la femme s'enfuit. Mais bientôt, cette démonstration de l'être affamé d'affection devint du domaine du rêve, il s'était déjà rendormi lui aussi...

Lorsqu'Arnie se réveilla pour la seconde fois, c'était sous l'effet d'une vibration du sol produite par l'approche lourde et massive du monstre. Il agrippa son épée, se faufila dans l'obscurité, attendit en embuscade.

Chapitre III

L'ÉTRANGE APPAREIL

A l'aube, il se souvint, mais ne fut pas sûr que ce n'eût été qu'un cauchemar. Il rôda alentour de l'emplacement, il se sentait courbattu, et, brusquement, découvrit le cadavre au ventre déchiré et l'arme était plantée en plein cœur, là où il avait frappé en dernier lieu.

Soudain surgit un autre monstre, et avant d'avoir eu le temps de faire un geste, Arnie reçut un coup terrible — et plus rien.

Lorsqu'il se réveilla, il se trouvait dans un souterrain, comprit instantanément qu'on l'avait transporté dans la cité des derniers Hommes-Féroces. Rudolph était là, également.

Tout autour luisaient des murailles métalliques. Des tubes de cristal au plafond, destinés à fournir de la lumière étaient morts, mais il y avait une sorte de doux reflet verdâtre, reposant pour les yeux, et provenant de sources en tous points analogues — forme et texture — à des cosses à graines de pavots géants, de trente centimètres de diamètre.

Les cactées avaient reproduit un système de lumière basé sur les propriétés organiques des vers luisants. On distinguait des vrilles s'allongeant vers un appareil étrange qui devait être assurément un avion ou appareil interplanétaire d'une dizaine de mètres de longueur, possédant des tubes à réaction et des ailes courtes.

La porte de la carlingue était entr'ouverte, et les vrilles avaient tout envahi, s'accrochant aux manettes et instruments de contrôle. D'autres parties végétales avaient pénétré dans les tubes

et il y avait tout un bouquet, drapé comme une chevelure de Gorgone, sur une sorte d'outil cylindrique à la proue de l'engin.

— Ils sont impuissants, commenta Rudolph, dès qu'ils s'attaquent à des créations humaines, ils ne comprennent pas nos machines, ni leur fonctionnement.

Quelques squelettes gisaient sur le sol, ces derniers hommes avaient été plus petits que ceux de la génération des Nowicki. Ils avaient tenté de détruire les cactées, celles-ci en riposte les avaient fait mourir d'une maladie créée par elles-mêmes.

LE monstre qui avait transporté les trois humains jusqu'à la cité souterraine était accroupi dans un coin. Smoky furetait çà et là, et, dans un autre coin, la créature au regard d'idiote se tapotait la poitrine de l'index, en répétant : Doy... Doy...

Elle attachait ses prunelles sur Rudolph, dans une adoration muette, pathétique et rebutante. Mais où était Laura? Arnie espérait qu'elle devait se trouver quelque part, en sécurité...

Une voix râpeuse, provenant d'une feuille pulpeuse de couleur terne, articula :

— *Machines-faites-par l'homme... Science humaine... Travaillez... Travaillez... Travaillez...*

Arnie et Rudolph échangèrent des regards et contemplèrent l'engin au centre du local. Mais Arnie était moins fier de lui, il n'avait jamais appris à piloter un appareil volant.

— Il le faut, déclara Rudolph. Il le faut... Pour sauver Laura.

C'est pourquoi le neveu se tourna vers les cercles lenticulaires qui révélaient de l'attention.

— Entendu, groïmmela-t-il. Vous avez dû apprendre quelque peu de notre langage à travers nos pensées que vous captez. De notre côté, nous savons que vous exigez que nous utilisions la science et les armes des derniers hommes pour vaincre le fléau radioactif, là-bas, dans les collines. D'accord, nous acceptons la besogne, mais à une condition. Il faut que la jeune fille qui était avec nous, nous soit rendue, et je vous jure que si vous n'acceptez pas, j'utiliserai ces armes et cette science pour vous faire payer cher. C'est bien compris?

Les cercles lenticulaires semblaient calculer, comme les yeux de quelque joueur rusé dont on ne sait si on peut lui faire confiance. Finalement, la voix claironna :

— *Oui... Oui... Oui... Travaillez... Travaillez... Travaillez...*

Smoky gazouilla, désigna du doigt un amas d'objets divers. Il y avait là des vêtements d'apparence métallique, mais doux et chauds au toucher.

Également des jarres transparentes contenant des légumes, des fruits, et de la viande, de la viande synthétique, bien entendu.

Cette nourriture, vieille de plusieurs siècles, était toujours aussi appétissante, ils se régalaient. Dès qu'ils furent vêtus, ils s'attelèrent à la besogne.

Arnie et Rudolph dégagèrent avec précaution pour ne pas tuer les vrilles, l'appareil volant qu'ils désiraient étudier de près. Il leur eût fallu cinquante ans au moins, pour tout comprendre en détail, mais la simplicité ingénieuse de certains organes leur permit une vue d'ensemble assez rapidement assimilée.

La propulsion était indiscutablement nucléaire.

Il y avait, à l'intérieur de chaque tuyère, l'extrémité d'un fil métallique épais dont la lueur révélait de la radioactivité. Ces extrémités étaient calcinées, et l'on voyait, tout autour de l'ouverture des tubes, des petits crochets gris faisant face aux pointes de fils.

Sans doute, les neutrons lents étaient projetés des crochets vers les pointes, provoquant la désintégration lente de leurs atomes pour donner non la terrible violence d'une bombe atomique, mais une poussée régulière et puissante.

Dans chaque tube, le fil était enroulé sur un tambour qui tournait lentement au fur et à mesure que se désintégrait l'extrémité pour alimenter automatiquement la tuyère.

La structure intérieure du cylindre à l'avant — qui était probablement une arme — était identique sur une moindre échelle, sauf pour l'addition de filtres à radiations, assez particuliers.

— Je me souviens de quelque chose que les cactées m'ont mis en tête, dit Rudolph. Ils comprennent la science atomique et savent ce qu'il faut faire pour détruire le fléau noir, ils n'ignorent pas que ce cylindre est la solution, mais ils sont impuissants à manœuvrer l'appareil volant et le cylindre, d'autant plus que les radiations, si elles doivent être fatales au fléau, sont également mortelles pour toute vie terrestre, la leur comprise.

De son côté, Arnie avait achevé d'assimiler le fonctionnement de tous les organes, il eut un sourire optimiste.

— Nous avions oublié, s'exclama-t-il, que plus on perfectionne la mécanique, plus on simplifie les éléments au lieu de les compliquer. Cet appareil ne comporte qu'un accélérateur, un levier de direction, un contrôleur d'équilibre et — je suppose — des appareils secrets de sécurité.

« Ce qui fait que nous réussirons probablement à le piloter même si les cactées n'y comprennent rien... Sais-tu ce qui les tenait en échec? Pauvres types... Si malins, et en même temps, si bouchés ! Il y a une clef de sûreté de tout l'organisme, comme dans une simple auto. Elle est là,

elle lui pend nous le nez, si j'ose dire, et ils n'ont rien compris !... »

Il gesticula et désigna le cylindre :

— Ici, tu vois, je crois que le canon se déplace et fait feu grâce à ces deux leviers. Si nous pouvons trouver de l'huile pour les petits rouages, et faire ouvrir cette grande écouille pour sortir...

Il désigna les deux rails qui montaient vers la voûte, en une rampe assez prononcée, et s'arrêtaient sous un large panneau qui pouvait être manœuvré, mécaniquement ou à bras, le cas échéant par une manivelle. Le métal, inoxydable, brillait comme à l'état de neuf.

— On va d'abord essayer l'écouille, décida Rudolph.

Ce fut ardu, à cause de tout ce qui avait été accumulé sur le panneau par les centaines et milliers de siècles, mais finalement, l'ouverture se fit, et le soleil apparut dans le souterrain. Arnie se tourna vers Smoky qui jubilait.

— Et maintenant, mon vieux, tu vas nous faire visiter la cité, nous avons besoin de connaître le quartier des boutiques.

Le monstre les suivit, ainsi que la fille aux yeux vides qui avait endossé une nouvelle robe brodée par dessus ses loques et ses bijoux en or. Et les deux hommes eurent leurs premières impressions sur la dernière cité de leurs lointains descendants. On y voyait fort bien, grâce à des tubes fluorescents radioactifs qui continuaient d'éclairer, et à des cosses de pavots géants.

On foulait une poussière épaisse dans les avenues silencieuses et à tout jamais désertes. Partout, des squelettes. Les machines et les engins interplanétaires étaient immobiles.

Une heure plus tard, on fut de retour avec un grand récipient transparent qui portait d'étranges inscriptions, mais qu'on avait ouvert pour vérifier.

Les deux Nowicks s'installèrent dans la cabine de l'appareil et s'attachèrent, chacun à son siège, attaché par des courroies. Le monstre était trop stupide pour comprendre que, si tout allait bien, ceux qu'il était chargé de surveiller lui échapperaient dans un instant.

Smoky caquait nerveusement, car il connaissait les légendes laissées par les ancêtres sur les machines volantes. Quant à la fille sans nom, elle s'était précipitée en avant comme si elle se souvenait vaguement de quelque chose de son époque. Elle grimpa, murmurant des mots incompréhensibles avec une voix extraordinairement mélodieuse, la seule beauté qu'elle possédait, et tenta de boucher ses courroies.

Rudolph, touché de pitié, l'aïda, et reçut un regard de remerciement qui avait quelque chose de l'attachement d'un chien. Il est vrai qu'elle semblait tenir davantage de l'animal que de l'être humain...

UNE flamme bleue jaillit des tubes, Arnie régla l'admission et l'ouvrit en grand, au bout d'une minute. On entend un grondement sourd. L'appareil, fort heureusement, était en position de départ, exactement sous le passage. Arnie ramena l'accélérateur au milieu de son secteur. L'engin s'élança, et ce ne fut guère une surprise de constater que sauf pour le choix de l'altitude et de la direction, la machine volait toute seule, une fois mise en marche.

— Ça va, jusqu'à présent, marmonna Rudolph, soulagé.

Arnie mit le cap au nord, puis un peu à l'est, vers les collines. Il ne fallut guère plus d'une minute pour couvrir la distance qui leur avait coûté tant de fatigues à pied. Le soleil se couchait, même pour eux qui le voyaient à cette altitude. Ceci leur permit de distinguer, au sol, l'émanation lumineuse des taches sinistres.

Arnie poussa le levier d'équilibre, et provoqua une descente en piqué léger. Rudolph qui était installé aux manettes du tube avant attendu de ne plus se trouver qu'à un kilomètre pour ouvrir le tir.

On eût dit le faisceau d'un projecteur classique, mais partout où touchaient les rayons lumineux, sur les rocs noirsâtres, répondait un reflet rouge, instantanément.

Arnie remonta, redescendit, pendant que Rudolph continuait d'arroser le sol, méthodiquement.

— Je crois bien, dit-il finalement, que je n'ai pas oublié le moindre millimètre carré... Attendez, maintenant, pour voir ce qui va se produire.

Ils croisèrent dans le ciel encore longtemps, et découvrirent dans les heures suivantes, neuf nouveaux foyers qui furent également détruits.

— Qu'allons-nous faire de notre passagère ? demanda brusquement Arnie.

— Qu'allons-nous faire de n'importe quoi ? rétorqua Rudy avec un rire qui sonnait âprement. Nous sommes, comme elle, perdus sur cette Terre qui n'est plus la nôtre. Comment nous y adapterons-nous jamais ? Nous ne sommes que deux, trois, si nous retrouvons Laura, les trois seuls humains de quelque capacité en ce monde, en cette ère. Nous avons accompli quelque chose pour les cactées. Elles nous ont utilisés à leur profit. Comment leur faire confiance ? Et quelle confiance peuvent-elles avoir en nous ? Elles ont combattu les humains, jadis. Elles auraient pu être vaincues. Dès lors, accepteront-elles de courir un nouveau risque, même si elles nous témoignent — ce qui est peu probable — quelque sympathie ?

Tout semblait consolider ce raisonnement. Sous eux, sous une lune fantastique, s'étendait le

désert : kilomètre après kilomètre. Des portions de terrain s'allongeant comme de larges rubans géométriques rappelant les canaux de Mars et représentant les régions des cactées. Des forêts touffues, mystérieuses, des collines, des mers mortes.

La lune paraissait saupoudrer tout cela d'une lumière d'argent terni. Des dômes de métal luisant révélaient les emplacements de métropoles souterraines qu'avaient habitées les derniers hommes balayés par les végétaux.

Les villes des hommes plus doux qui avaient formé les générations précédentes étaient encore plus désolées. Des tours de porcelaine, des ruines de maisons, de marchés, de laboratoires. Tout était hanté par des ombres, tout était d'un silence de fantôme, et la plainte de Doy semblait exprimer, dans le torrent des siècles, le regret immense de quelque raison de vivre, bien que pour elle, le fossé des millénaires ne fut pas aussi large que pour les Nowicki...

Un milliard d'années !... On ne reconnaissait même plus les constellations...

Il y avait, de temps à autre, des reflets rougeâtres, sous eux, révélant les colonies de rongeurs qui, de même que d'autres animaux terrestres, avaient progressé par évolution. A moins que ces feux ne révélèrent les mornes campements d'êtres humains reconstruits par les cactées d'après des cadavres, mal préservés par les savants de leur époque ?

Ils étaient trente en tout, sortis de périodes, toutes plus récentes que celles des Nowicki. Les entités végétales avaient espéré en tirer quelque chose, mais en vain, et ces malheureux n'étaient plus rien que des épaves abandonnées, à peine capables de subvenir à leurs besoins.

Arnie se demandait si sa situation et celle de son oncle étaient vraiment plus enviables.

— On a envie de s'élancer dans l'espace, marmonna-t-il, pour essayer de découvrir de vrais humains...

LS atteignirent la grande ouverture peu après l'aube, et l'appareil guidé par quelque mystérieux aimant allait redescendre, quand Arnie, aux commandes, poursuivit sa route jusqu'à ce qu'il découvrit les cocons, et atterrit tout près grâce au train d'atterrissage escamotable dont les roues rebondirent durement sur le sol pierreux.

Il fallait retrouver Laura, libérer cet otage à la merci des cactées. Les Nowicki n'avaient qu'une confiance limitée en la loyauté des plantes.

Laura Know était là, debout, près de son cocon. Ses yeux exprimèrent la joie, elle se jeta dans les

bras d'Arnie. Le monstre l'avait donc remise dans son cocon, où elle avait été « terminée ».

— Mais, ajouta-t-elle, je suis encore attachée.

Arnie eut une exclamation. Ainsi les cactées avaient joué le jeu ! Il commença, fiévreusement, de déchiqueter les vrilles qui enveloppaient la jeune fille, et Rudolph se hâta de l'aider. Mais il semblait que tout ceci n'avait été que ruse stratégique de la part des végétaux, car, lentement, d'autres vrilles se préparaient à ligoter les deux hommes !

Des épines creuses s'enfoncèrent, toutes à la fois et profondément, dans les jambes, causant une paralysie analogue à celle d'un venin. Arnie et Rudolph s'écroulèrent, et Doy émit une clameur aiguë, cependant que Smoky glapissait d'indignation, à cette vue.

Arnie ne perdit peut-être pas entièrement connaissance, mais ce fut le début d'une existence passive, irréaliste, désespérée, avec une mort probable comme conclusion.

Seuls les visages étaient visibles. Les corps se trouvaient totalement enveloppés, et sans doute nourris de manière intra-veineuse. Arnie, Rudolph, Laura, et la pauvre Doy.

— C'est fini, murmura Rudolph, ils n'ont plus besoin de nous, et je suppose qu'ils nous étudient méticuleusement, avant de nous détruire. Ils sont trop froidement réalistes pour risquer leur tranquillité avec des humains.

Arnie enregistrait les échos des pensées végétales, et les combattait, ripostait mentalement.

— Mais, bon sang, pourquoi deux formes intelligentes de vie ne pourraient-elles vivre en bonne harmonie et se faire mutuellement confiance ? Il est des créatures inférieures qui coexistent de cette manière. Les fourmis et les pucerons, les abeilles et les fleurs. Pourquoi dès que se manifeste l'intelligence tout devient-il si compliqué, même parmi des créatures aussi semblables que les différentes races humaines ? Pourquoi ? Pourquoi ? Il existe pourtant un mot scientifique pour cette coopération... La symbiose...

Et sous ces méditations, il y avait un violent mépris de la stupidité, voire, actuellement, de sa propre stupidité, car il était en train d'évoluer.

— Et que ferez-vous, cactées, si nous n'avons pas réussi à détruire totalement le fléau noir ?... Puisque vous lisez nos pensées, vous savez, bon sang, que nous sommes sincères, ou tout au moins, nous nous efforçons de l'être, j'espère que nous y parvenons... Du reste, cet échange de pensées rend la duplicité impossible...

Rudolph et Laura pensaient à l'unisson, cela dura des semaines dans une sorte de brouillard. Les jours et les nuits, lumière et obscurité se succédaient... Pluie, vent, chaleur, froid. Et les cactées ne répondaient pas.

QUELQUE chose se produisit. On vit arriver, sous l'influence probable d'ordres reçus en état d'hypnotisme, les *minus habens* dont les loques représentaient l'époque d'existence. Ils avaient parcouru à pied, des milliers de kilomètres, depuis l'endroit où s'étaient ouverts leurs cocons.

Il y en eut, d'abord, une douzaine, immédiatement ligotés par des vrilles, et à cette vue, Arnie jugea qu'il s'agissait de leur exécution. Malgré leur absence d'intellect, ils étaient sans doute considérés comme dangereux, et leurs miaulements de désespoir n'y changeraient rien.

Pourtant, quelque chose de vague s'éveillait en lui et affirmait qu'il faisait erreur. Un gai soleil brillait au ciel, et Smoky bavardait sans arrêt. Laura s'exclama :

— Arnie !... Rudy !... Regardez !...

Une magnifique créature blonde se tenait à deux mètres devant eux, une inconnue, et pourtant point inconnue. Elle était si belle malgré les loques qui la recouvraient. Et Arnie, grâce à un rapide échange avec les cactées, comprit le miracle.

— C'est Doy ! rugit-il. Oui, c'est elle... On l'avait remise dans un cocon, on lui a reconstruit le cerveau en se basant sur le nôtre !... On a rejeté les anciennes erreurs provenant de cellules manquantes par destruction...

C'était la vérité ! Il fallait que ce fût la vérité. Les yeux pâles, bien que troublés, révélaient l'étincelle incomparable de l'intelligence. Et les fluides liquides du cocon avaient lavé le corps de toutes ses maculations.

Son regard se porta vers Rudolph, croisa le sien. Il y avait de la tendresse et un émerveillement mutuel sur les visages.

— Doy, articula-t-il, d'une voix étranglée.

— Oui, répondit-elle, Doy... La fille de Ey-Leu qui était, comment dit-on chez vous ? sculpteur... Oui, je connais quelques termes d'anglais que... qu'ils m'ont insufflés... Ils m'ont expliqué pendant que je dormais. Des mots qui provenaient de vos cerveaux. Et un peu de moi vient entièrement de vous, mais je suis tout de même surtout moi... C'est étrange... Et il y a si longtemps... Je suis extrêmement troublée...

Arnie la voyait trembler, et c'était si naturel.

Rudolph se révolta contre les vrilles qui le maintenaient, se débattit, et les liens se défirent comme par enchantement. Il se releva, courut à Doy...

Presque dans le même instant, Arnie et Laura, libérés de même façon se trouvèrent dans les bras, l'un de l'autre.

— Mais que signifie tout cela ? s'exclama Laura. Peux-tu m'expliquer Arnie ? Je ne comprends pas.

Un long bourdonnement s'éleva chez les cactées, comme une réponse, et une voix scandait des mots et des phrases, en un anglais irréprochable. Il y avait sans aucun doute des plantes qui s'étaient données la peine d'étudier à fond le langage des trois êtres de l'ère d'un milliard d'années auparavant.

— Écoutez. Vous avez discuté avec nous par le moyen de vos pensées, ce qui démontrait votre sincérité. Fort bien ! Ne croyez-vous pas que nous aussi, nous avons rêvé du vieux idéal de peuples différents vivant ensemble en bonne harmonie, s'aidant les uns les autres avec loyauté et générosité ?

« Mais vous savez que nous connaissons tous les dangers qui menacent un tel espoir. On peut être facilement trompé quand on est sans défiance.

« Est-il possible, avec une telle obsession, une telle menace permanente, de garder sa foi en autrui ? Ou bien, une fois celle-ci perdue, est-il possible de la reconquérir ?

« Dans le cas affirmatif, il y va de la responsabilité des deux peuples. Il y a grandement place sur cette Terre, pour les Humains et pour nous. Nous avons passé un temps appréciable à vous étudier de part en part.

« Je dois ajouter que nous aussi, nous avons commis des fautes, en notre temps, et même souvent. Mais nous croyons en nous-mêmes, et en vous, ainsi qu'en vos descendants.

« Nous prenons nos risques, nous courons nos chances.

« Nous allons reconstruire les cerveaux de tous ces autres humains, hommes et femmes, de la même manière que pour la jeune femme Doy. Nous spéculerons sur ce qu'il y a de meilleur en vous, nous jetons notre enjeu sur le tapis.

« Ainsi donc, vous pouvez aller librement...

« Construisez vos maisons, vos foyers, soyez heureux... D'autres ne tarderont pas à vous suivre... ».

Y avait-il de l'humilité dans ce discours de la plante ? Ou de l'amertume ? Y avait-il un véritable espoir ?

La gorge d'Arnie se serra. Lui aussi se sentait humble, vaguement coupable d'un certain aveuglement. Son évolution, sur cette terre stupéfiante, était complètement achevée, il éprouvait une ferveur intégrale — Laura, Rudolph et Doy, également.

— Merci, murmurèrent-ils, tous trois, presque à l'unisson.

Le monde était encore loin de la perfection, on ne pouvait être sûr de rien, mais la chance leur était offerte de lutter pour un avenir et un idéal.

Ils se dirigèrent vers l'engin volant qui attendait, couvert de poussière. Le petit Smoky, chef de tribu, les précéda au galop en bavardant

atteignit la carlingue bon premier. Il avait toujours eu peur de voler, mais il sentait, à présent, la nécessité de la grande transformation.

Le monstre se tenait tout près. Laura, au bras d'Arnie, lui fit un signe amical.

— On peut emmener ce joli garçon, dit-elle, en riant, il transportera des troncs d'arbres.

Rudy aida Doy à s'installer dans l'appareil et murmura :

— Arnie... Il nous faudra jouer tour à tour le rôle de maire. On ne peut tout de même pas se marier soi-même ?

Ils prirent leur essor vers la cité souterraine pour en rapporter instruments et outils, et Doyle chanta une mélodie du temps des tours de porcelaine.

Arnie éprouvait des impressions merveilleuses. Cette Terre lui semblait superbe, à présent. Il se sentait infiniment serein, sans la moindre violence... ★★★

Réclamez



Sélections

LÉGER, JOYEUX et SPIRITUEL

*Une collaboration étincelante
des nouvelles amoureuses
des articles humoristiques
et des jolies filles*

la formule qui s'est imposée !

**★ DU SOLEIL ★ DE LA LECTURE ★
★ DES IMAGES ★**

**84 pages illustrées
en noir et en couleurs 130 frs**

Les lecteurs ont la parole...

♦ **Félicitations pour la formule du Super-Policier.** Mais par quel mystère de « Science-fiction » avez-vous pu recevoir des lettres de lecteurs avant la publication même de votre N° 1 ? Votre rédaction travaillerait-elle déjà avec une telle avance dans le temps (A. Wiss-Verdier, S.P. 81.528, par B.C.M. « C » Paris).

Voilà un lecteur qui a du flair. Mais la mise au point d'un nouveau magazine nécessite l'établissement de maquettes et même l'impression d'un numéro 0 qui sont soumis à un certain nombre de personnes avisées et celles-ci posent parfois les colles les plus inattendues. Quatre d'entre elles, parmi les plus « ardues », figurent avec des réponses « fulgurantes » dans la première page de courrier offerte à la curiosité « dévorante » des lecteurs de notre n° 1, sans que la « Science-fiction » y soit pour quelque chose.

♦ **Il y a-t-il corrélation entre les enquêteurs officiels et les détectives de romans policiers ?** (M. Louis M... de Mantes).

Dans son ouvrage « *Policiers de romans et de laboratoire* » (Éditions PAYOT), le professeur LOCARD en arrive à déclarer qu'au delà des méthodes, du savoir-faire, de la science et des renseignements donnés par les indicateurs, il existe encore pour l'enquêteur un moyen, qui n'est ni la chance ni le hasard, mais tout simplement la perspicacité. On pourrait donc, et en parodiant une phrase célèbre, dire que « l'on devient policier, mais que l'on naît enquêteur ».

Cela est si vrai, paraît-il, que des littérateurs comme Edgar Poe, Gaboriau, Conan Doyle, Georges Simenon, Peter Cheney, André, Jean Bruce, font aujourd'hui partie des bibliothèques de nos as de la police qui s'y reportent parfois lorsqu'une similitude de cas incite à chercher la bonne route parmi les pages dues à la seule imagination.

« En matière criminelle, il faut tenir compte de l'esprit d'imitation. Aucun malfaiteur n'innove. Tous se répètent avec quelques différences dans le détail et dans les circonstances » a dit le vieux père Goron.

« Plus de vingt, plus de cent criminels ont été arrêtés parce qu'ils s'étaient crus obligés de signer leur crime en vertu de très anciennes traditions, comme, par exemple, celle prétendant que le fait de laisser auprès de la victime une déjection naturelle porte-bonheur et égare les recherches de la police ».

♦ **Peut-on voir des pièces policières dans les théâtres parisiens ?** (Mlle S. C. à Marseille).

Les pièces policières sont assez rares et c'est dommage. *Crime parfait*, qui continue sa carrière aux Ambassadeurs depuis le mois d'Avril, est un modèle du genre. Un peu trop d'accessoires peut-être : les clés, la paire de bas, la lettre anonyme, le paillason... mais tout cela s'emboîte comme les morceaux d'un puzzle et permet au spécialiste de romans policiers Max Holliday, et à l'inspecteur Hubbard, de découvrir le criminel.

Ce dernier a préparé une mise en scène parfaite pour faire condamner sa femme infidèle. Vous pensez bien que le spectateur fasciné ne sera pas déçu, et que le misérable (qui pousse l'hypocrisie jusqu'à emprunter l'aspect bonhomme de Bernard Blier) verra ses ruses percées à jour.

Après « *Crime parfait* », « *La Corde* ».

Gabriel Arout a adapté l'œuvre de Patrik Hamilton, et recréé l'atmosphère tragique de ce « crime exécuté comme une œuvre d'art » par deux jeunes esthètes déséquilibrés. Il n'y a pas d'énigme à résoudre, puisque les assassins, Brandon et Granillo, tuent leur camarade Ronald au premier acte, pour appliquer les théories de leur maître Rupert Cadell et s'affirmer des surhommes en commettant un meurtre parfait.

L'intensité dramatique va pourtant crescendo au cours de la réception que les deux jeunes gens offrent, dans la pièce même où le corps est caché, aux parents et amis de la victime. L'angoisse et l'humour sont savamment dosés pendant les deux derniers actes.

Michel Auclair est excellent dans le rôle de Brandon. Micheline Cheirel fait une ravissante fiancée, ignorante du sort de celui qu'elle devait épouser. Renaud-Mary campe un professeur détective dans la meilleure tradition.

♦ **Dans la ville où je demeure, une « jeune femme » qui se mariait apprit qu'elle était déjà mariée ! Des choses pareilles sont-elles possibles ?** (Mlle Andrée C..., de V).

Les bizarreries de l'État Civil sont innombrables. Le cas cité pour être inconcevable, n'est pas neuf. Voici le dernier connu :

M^{lle} ÉLISA SEE, à quinze ans, ne songeait qu'à s'amuser quand elle rencontra dans un bal un gentil garçon, Jean HORTE. Il la courtoisa... et l'épousa, M^{lle} SEE ayant exigé de se marier devant un pasteur méthodiste, selon sa religion, secte anglicane où les unions conjugales sont bénies en un tour de main.

La « vierge » ÉLISA prit-elle peur ? A peine était-elle en présence de son mari qu'elle s'enfuit chez sa mère à qui elle n'avoua rien de ce « coup de tête » et la vie continua...

L'abandonné n'insista pas. Sa situation ne supportait pas le scandale, mais il ne perdit pas de vue cette curieuse pucelle. Six ans passèrent. M^{lle} ÉLISA SEE, cette fois, allait faire un riche mariage, avec l'« homme de sa vie »... A la même Église méthodiste, M. Jean HORTE mis son veto à la « récidive » de « sa » fantasque épouse.

— *Tiens, c'est vous Jean ! je vous avais tout à fait oublié, j'avais cru que c'était pour rire ce mariage. Seulement, aujourd'hui, j'aime John !*

Nalveté ou machiavélisme ? Le premier mari s'effaça... Qui dit mieux ?

**En vente
partout**

les Éditions André Jaeger

19, rue d'Hauteville
PARIS-10^e



une formule nouvelle

Un magazine "Cow-boy" pour adultes

Avec des rudes garçons qui vivent juste et tapent fort
et de belles filles amoureuses qui n'ont pas froid aux yeux.

De l'Aventure avec du Sex-Appel

dans l'atmosphère mouvementée des films du Far-West.

Des heures de lecture passionnante

84 pages illustrées
couverture en couleurs

100 mensuel
francs

— Demandez à votre Libraire —

LE NOUVEAU ROMAN DE JEAN DE LA HIRE



Collection "Fantastic"

Collection "Fantastic"

le vol. 225 frs

Éditions ANDRÉ JAEGER

19, rue d'Hauteville, 19 — PARIS-X°